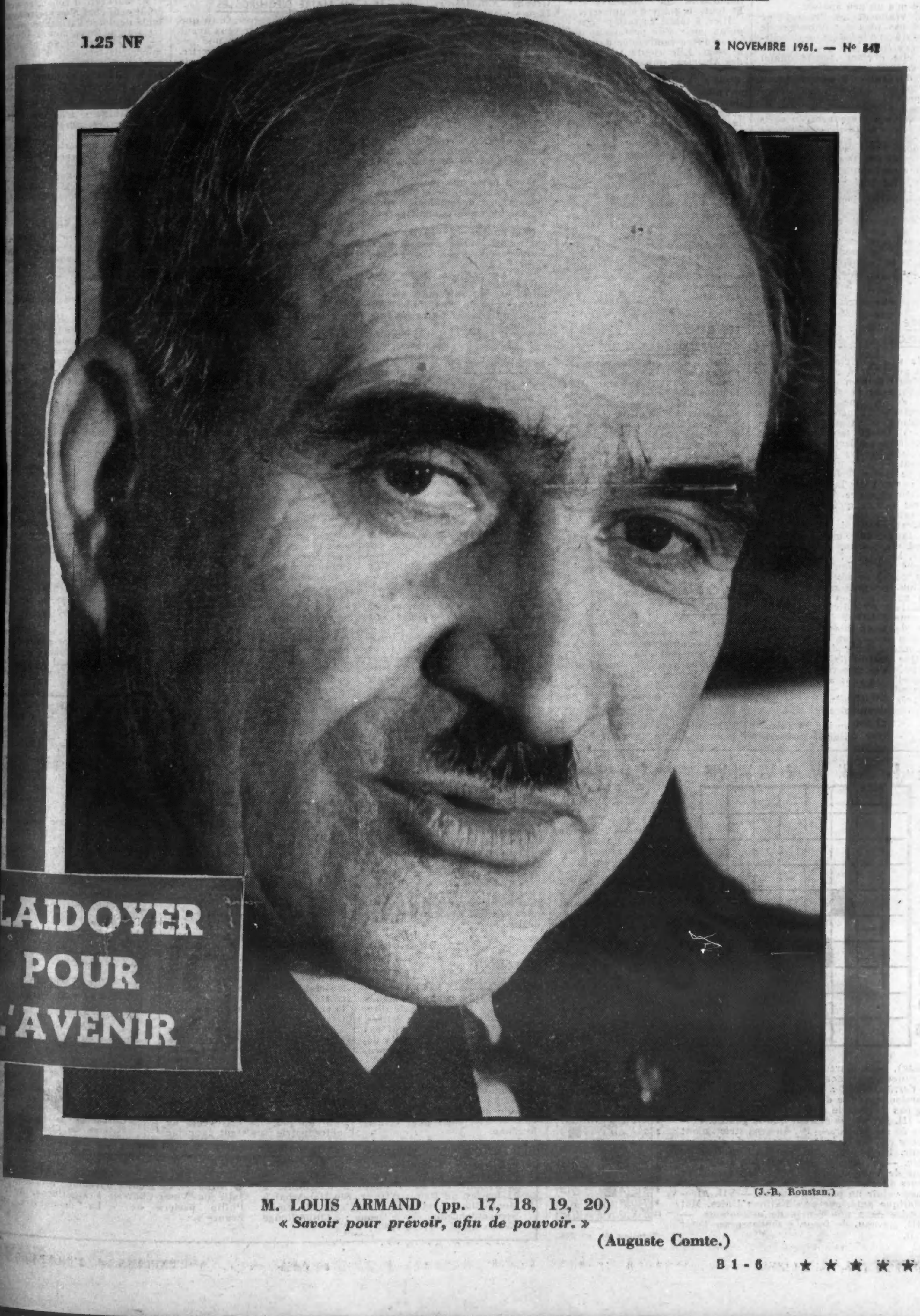
LGERIE : APRES LA TOUSSAINT

(voir page 48)

L'EXPRESS

1.25 NF

2 NOVEMBRE 1961. — Nº 542



(J.-R. Roustan.)

M. LOUIS ARMAND (pp. 17, 18, 19, 20)

« Savoir pour prévoir, afin de pouvoir. »

(Auguste Comte.)

B 1 - 6 ★ ★ ★ ★ ★

J'AIME LA FRANCE

L'article de Jean Cau : « Jean Cau chez les ratons », m'a bouleversée.

Quand des étrangers me parlent de ce problème, j'ai honte. J'aime la France et voudrais comprendre ce qui se passe. Je ne peux croire que la majorité des Français acceptent les tortures, les assassinats, ou veulent les ignorer. Et pourtant...

Quand j'ai appris que les Parisiens avaient aidé des Algériens lors de la manifestation, j'ai éprouvé une sorte de soulagement ; et puis, je me suis accusée de me satisfaire de si peu et d'admirer ce qui était si naturel. L'article de Françoise Giroud m'a un peu apaisée.

Si vraiment les Français ne sont pas tous des monstres de cruauté ou d'indifférence (l'indifférence étant pire que la cruauté car elle devient lâcheté quand on sait), ne serait-il pas possible de faire une campagne en faveur des Algériens de Paris ? Je pense qu'il ne nous serait pas permis de donner de l'argent en espèces à nos « ennemis » mais peut-être serait-il possible de leur en donner en nature : pain, viande, fruits, vêtements, couvertures, etc. Des personnes de bonne volonté « feraient le marché » avec l'argent collecté par la voix de votre journal, et apporteraient leurs acquisitions dans les différents bidonvilles.

Ne s'agissant ni d'argent, ni d'armes, personne ne peut, légalement, nous empêcher de faire un geste de simple humanité — qui serait peut-être aussi un peu un acte de contrition.

SYLVIANE ABOU.
Paris.

FAIRE QUELQUE CHOSE

Je suis d'origine juive et, si j'ai pu, grâce à mes parents et surtout à mon jeune âge, à l'époque de la guerre (je suis née en 39), ne pas connaître directement l'angoisse de la persécution, je n'ai pas été sans en connaître plus tard les effets et sans être particulièrement sensibilisée par les problèmes que posent les discriminations raciales de toutes sortes.

Je me suis jusqu'à présent contentée d'être indignée mais il me semble qu'à présent cela ne suffit plus.

C'est pourquoi je vous écris. Il faut faire quelque chose. C'est devenu une nécessité morale. Mais quoi ? Je suis désespérée par l'impuissance où je me trouve de découvrir une solution, qui ne sera certes pas à un autre échelon que celui de l'initiative individuelle mais comment faire ? Je ne puis aller dans un bidonville, ainsi, armée seulement de ma bonne volonté, comprendraient-ils ?

Que peut-on faire ? Voici la question que je vous pose et à laquelle je vous supplie de me répondre.

Très amicalement à vous. J'aime beaucoup votre journal.

MICHÈLE MOREAU.
Villejuif (Seine).

J'AI ESSAYE DE PARLER

Très étonnée de l'optimisme de votre dernier article dans « L'Express », je ne puis m'empêcher de venir vous le dire et vous citer quelques faits.

Je n'ai rien vu des manifestations des Algériens. J'habite et je travaille en banlieue. Quand j'ai essayé de parler des répressions à mes collègues (je fais partie de l'Education nationale, collège d'enseignement technique), une m'a répondu qu'elle ne savait rien, l'autre m'a parlé de règlements de comptes.

Dimanche dernier, chez mes parents, une invitée, une chrétienne : « Pourquoi ne vont-ils pas mettre leur plastic dans les bidonvilles de Nanterre ? » Et toute la table d'acquiescer.

Hier, à table, au collège, quelqu'un parle d'un professeur qui vient d'être cambriolée dans un 6e étage. Elle ajoute : « Il y a des Algériens qui viennent d'arriver sur le même palier. Alors !... »

Voilà. C'est du tout simple, du terre à terre de tous les jours. Des faits semblables sont la majorité et ceux que vous relatez, l'exception. L'intoxication par la radio et les journaux est plus profonde que vous ne pensez.

Celles à qui vont mon admiration, ce sont les femmes musulmanes. Croyez-vous que nous, Françaises, sommes prêtes à descendre dans la rue pour défendre nos fils ou nos frères ! Même celles qui sont convaincues de la nécessité de la défense de la liberté seraient-elles capables de se mêler à leurs sœurs algériennes et de manifester avec elles ?

A. GIRARDIN.
Vanves.

LES GENS COMPRENDRAIENT MIEUX

J'ai lu avec émotion votre reportage sur le bidonville. Je le connais, ayant là des amis. Une famille algérienne dont je fis la connaissance lorsqu'elle vint s'installer à Colombes, dans un hôtel sordide, voisin de l'immeuble où j'habite. Ils logeaient à sept dans une petite chambre misérable.

Si les gens se donnaient la peine d'aller à Nanterre, ils comprendraient mieux la rébellion algérienne. Chaque fois que j'y vais, j'ai honte !

Je vous écris ceci parce que je suis contente que vous y soyez allé, vous Jean Cau. Jamais cette indignité ne sera assez dénoncée.

Y. FEAT.

JE CROYAIS ETRE IMMUNISE

J'ai lu le reportage « Jean Cau chez les ratons ». Je croyais être immunisé, je croyais le savoir, pourtant cela m'a surpris. Quand on a lu cela, on pense irrésistiblement : « Il faut leur venir en aide ». Alors peut-être, en dernier lieu, pouvez-vous grouper, rassembler des Français volontaires pour rendre visite aux habitants de ces bidonvilles et leur enseigner le français ou toute autre discipline. Il ne nous reste que cela. Je suis volontaire pour une telle action.

B. LUCIEN,
Chaville (S.-et-O.)

S'ILS N'ETAIENT PAS MORTS !

Ah ! Jean Cau, si les meilleurs hommes de notre pays n'étaient pas morts dans les camps de concentration, ils n'auraient pas permis cela ! Les Algériens qu'on torture et qu'on tue sont les frères de mes camarades qu'on a torturés et qu'on a tués. Quant aux traqueurs de pauvres, sadiques et racistes, ils n'ont pas changé depuis la « Condition Humaine », « Le Temps du Mépris » et « Les Grands Cimetières sous la Lune » : s'ils doivent me jeter vivant dans le four d'une locomotive, je voudrais que ce soit pour une solidarité totale avec les Algériens de Nanterre !

PAUL HILLAIRET,
Professeur de philosophie,
Clermont.

DES PLEURS INUTILES

Les dernières mesures prises contre les Algériens de Paris m'empêchent de dormir, et j'ai lu, avec un peu d'espoir, qu'il « s'était passé quelque chose en France cette semaine ». Mais enfin, un peu de sommeil perdu est une bien piètre participation à tant de malheurs.

Quel moyen de réparer tous ces ravages ou d'aider, le plus humblement possible, à les réparer ? Car nous possédons des pleurs qui ne servent à rien, une indignation monotone, solitaire, et si enfermée qu'elle tourne comme une folle. Au moins puis-je vous dire ma fraternité...

H. LAMBERT.
Paris.

FRANCHEMENT ODIEUX

Pour la première, et j'espère la dernière fois, je suis écœuré par l'article « Jean Cau chez les ratons ».

Tout d'abord cette terminologie raciste ne peut pas ne pas indigner un vrai démocrate, même si elle veut être employée ironiquement. En effet l'expérience d'une longue carrière en Algérie m'a appris que la première mise en condition d'un métropolitain arrivant en Algérie est de l'amener à se servir de cette terminologie raciste, car s'il l'emploie, il est « contaminé » et il est fort probable qu'il finira par adopter et défendre les théories racistes et rétrogrades des pires Européens, car « on finit toujours par penser comme l'on parle et par agir comme l'on pense ».

Par ailleurs l'hypersensibilité des musulmans d'Algérie ne peut pas ne pas avoir été gravement atteinte par votre titre largement étalé à la devanture de tous les kiosques. Or il est particulièrement grave et maladroit de blesser les musulmans, surtout actuellement ; je crois qu'ils pardonneront plus facilement les coups que leur auront portés loyalement les policiers dans le feu de la bagarre qu'une injure gratuite et publique.

Quant au préambule de Jean Cau, il est franchement odieux. Je pense que si un croyant sincère ne peut admettre que l'on plaisante sur les choses saintes, un démocrate non moins sincère ne peut que s'indigner en voyant plaisanter aussi lourdement que Jean Cau d'ailleurs, sur la dignité des malheureux musulmans. Je ne serais nullement étonné de retrouver Jean Cau, dans quelques années, dans quelques feuilles racistes d'extrême droite.

J. R.,
Bar-le-Duc.

AIDEZ-NOUS A DIRE « NON »

Les Français sont des salauds et cela me fait mal de le dire. J'ai 24 ans, étudiant en lettres, je me suis battu et je n'ai pas fini de me battre contre la démission massive de tout un peuple, de mon peuple.

Les hommes du contingent dont je vais être vous méprisent, hommes de gauche, impuissants et lâches qui êtes incapables de vous entendre entre vous et avec nous pour refuser le crime.

Puisque vous vous dites « progressistes », puisque vous vous dites « communistes », puisque vous vous dites « socialistes », unifiez-vous et aidez-nous à dire non.

Vous affichez de belles idées mais vous ne les mettez pas en pratique. Il y a quelques dizaines de personnes en France qui ont refusé le crime mais toutes les organisations politiques et syndicales y ont trempé.

Les fascistes s'organisent et passent aux actes. Et vous ? Etes-vous organisés ? Etes-vous solidaires ? Et quand passerez-vous aux actes ?

J. R.,
Marseille.

SALUT AU MAIRE D'ECHIROLLES

Obligée de regagner Oran que j'ai quitté en mai, je veux avant de repartir me donner une petite joie : celle de vous écrire.

J'ai lu dans les colonnes de votre journal la note « Une rue Maurice-Audin ». Même si je dois paraître ridicule, je vais vous dire que j'en suis si heureuse !

Au moment où il semble que nous allons être, consciemment ou non, déshonorés par ce qui se passe, tant en Algérie qu'en France, cette toute petite lueur, cette mince résistance est un réconfort. Il faut bien dire que l'indifférence, la passivité de l'ensemble des Français effare, indigne, et terrifie.

Pourtant, après les Arabes, les communistes, les libéraux, tels autres, telle confession... peu à peu subiront les mêmes méthodes dès qu'ils feront mine de protester. C'est plus que notre liberté qui est en jeu ! Faut-il croire que nous sommes devenus si aveugles, si pusillanimes ? Je suis loin de partager toutes les opinions émises par vos journalistes, mais j'espère que dans un petit coin de votre journal, vous transmettrez au maire d'Echirolles (Isère) mon salut fraternel.

Puisque hélas ! je retourne là-bas, je vous demande de me conserver l'anonymat.

O. J.,
Paris.

GANGSTERS COSMOPOLITES

En 1957, il est exact que je combattais déjà aux côtés de Robert Martel ex-chef de l'UFNA et de ses militants chrétiens, israélites et musulmans fidèles, pour la cause de l'Algérie Française et contre les gangsters de la haute finance internationale.

Cependant Martel et moi avons toujours dénoncé le terrorisme et le contre-terrorisme comme contraires à nos conceptions chrétiennes selon lesquelles, s'il est juste de réclamer le châtiment des vrais coupables de haute ou basse trahison, il est impardonnable de commettre des actes aveugles frappant des innocents voire des lampistes.

Cela dit : à propos de l'affaire de la « villa des Sources », après la dissolution de l'UFNA, un groupe d'anciens militants ayant voulu passer à « des travaux de renseignements basés sur l'action directe » (avec accord du 2e Bureau lassé de la mauvaise volonté des dirigeants de la police civile), se heurta à Martel qui dénonça violemment ces méthodes ; il en résulta un conflit si grave que Martel et son adjoint Crespin furent menacés dans leur propre vie, c'est dans ces conditions que je me rendis à Alger pour résoudre la question en obtenant une rupture totale mais amiable entre ces dissidents et leur ancien chef.

En France, à mon retour, j'appris que les protagonistes des deux clans avaient été arrêtés, les premiers pour des raisons précises, et Martel, absolument étranger aux affaires de la villa des Sources, sur ordre du ministre résidant furieux de certains tracts patriotiques qui dévoilaient à l'armée son action partisane SFIOnisante...

Que Martel ou moi soyons des individus dangereux pour les gangsters financiers du capitalisme cosmopolite, leurs agents français corrompus ou paranoïaques, et leurs paravents pseudo-socialistes : soit, mais il est écœurant de tenter de nous déshonorer.

Si un jour les fossoyeurs de notre patrie subissent la peine de mort de notre fait, les seules armes dont nous userons seront les articles 75 et suivants du Code pénal...

Croyez, Monsieur le directeur, à mes sentiments uniquement dévoués à la cause des malheureux chrétiens, des pauvres juifs et des musulmans abusés, de la province française d'Algérie.

PAUL CHEVALLET,
co-directeur de « Salut public »
Alger.

LA VOIX DES MUSICIENS

Certains termes de l'interview d'Igor Markevitch publiée dans « L'Express » ont vivement ému beaucoup d'entre nous.

M. Markevitch considère avoir été le seul chef d'orchestre ayant tenté de doter Paris d'un orchestre « digne de ce nom ». Tout en rendant hommage au talent des musiciens français, il laisse entendre, par là, que des orchestres comme ceux des Théâtres Lyriques Nationaux, de la Radiodiffusion Télévision Française et des grandes associations symphoniques n'ont pas qualité pour prétendre à ce titre.

Les associations symphoniques, pour ne parler que d'elles seules, ont déjà prouvé et prouvent encore que, même sans M. Markevitch, elles sont susceptibles de servir la musique sur un plan très élevé, ceci malgré des difficultés innombrables, et un désintéressement évident des pouvoirs publics.

Ayant eu entre les mains le dossier constitué par le Comité de l'Orchestre Lamoureux, nous comprenons parfaitement le vote par lequel l'orchestre, le 16 octobre, a décidé par 68 voix contre 7, d'accorder sa confiance à ce Comité.

Nous ne croyons pas devoir reprendre à notre tour une polémique qui n'honore aucun de ceux qui l'ont menée avec une violence aussi regrettable qu'inconsidérée. Nous vous demandons simplement de faire entendre la voix des artistes musiciens, sans lesquels les chefs d'orchestre ne pourraient exister.

Manuel RECASENS, Georges BALBON, Jean SAVOYE, Pierre VILLAIN, Léon LOCATELLI, Georges RAFFAULT, Paul HADJAJE.
Paris.

● Le 7 novembre, à 21 heures, M. Pierre Mendès France parlera à Cachan, salle de la mairie, s'adressant plus spécialement aux élèves de l'E.N.S.E.T. et des T.P.

● L'Association pour la Sauvegarde des Institutions judiciaires, présidée par le bâtonnier René-William Thorp, fait savoir qu'elle peut être saisie directement de toutes plaintes avec justifications concernant les excès commis en matière de répression à l'égard de quelque personne que ce soit. Ecrire 19, rue Richer, Paris.

L'EXPRESS

DIRECTION
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
FRANÇOISE GIROUD

REDACTION
Rédacteur en chef :
PHILIPPE GRUMBACH
Dir. de « Madame Express » :
CHRISTIANE COLLANGE
91, Champs-Elysées, Paris-8e.
ELY 88-61.

ADMINISTRATION
Secrétaire général :
JACQUES HUTEAU
Dir. de la Publicité :
MARIE-CLAIRE DE FLEURIEU
29, rue de Marignan, Paris-8e.
ELY 23-89.

« L'EXPRESS »
S.A. Presse Union
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Assistant du Dir. gal :
BRUNO MONNIER

Tirage de l'Imprimerie Industrielle, 7, rue du Sergent-Blandan. Issy-les-Moulineaux.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

Mots croisés n° 316

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3								
4								
5			■				■	
6					■			
7				■				
8								
9								
10								

Horizontalement : 1. Est souvent prié de ne pas s'adresser à celui qui mène. — 2. Si cette femme a un compagnon, elle ne perd pas pour autant sa qualité. — 3. Tels doivent être les instruments de l'intervention. — 4. Ventes mal vues qui n'ont rien à voir avec celles de Saint-Sulpice. — 5. Prononcé avec fierté à seize ans. Joseph catalan, dans l'intimité. — 6. Espace qui ne se mesure pas dans l'espace. Permit une interversion familiale. — 7. De l'esprit en conserve. N'a pas la froideur de son modèle. — 8. Pour inviter un familier à l'apaisement (deux mots). — 9. Eurent besoin d'au moins deux récipients. — 10. Se distingue nettement du zinc.

Verticalement : I. Point classique de comparaison pour le désargenté. — II. Ne qualifie pas l'industrie sidérurgique, ni atomique. — III. Est moins élégant que la godille. Perdre de sa vigueur. — IV. Au sens strict, n'ont guère contribué à la réputation de l'assommoir. Eternel recommencement, du côté de Sète. — V. Espèce qui n'est pas sans tête. Soir de Venise. — VI. Sans vous mener en cours d'assises, ne peuvent tout de même pas vous valoir un prix de morale. — VII. Afro-asiatique antérieur aux Nations Unies. Mot d'ordre dans une écurie de mécontents. — VIII. Revenu, de façon à embarrasser l'état civil.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	W	A	T	E	R	L	O	O
2	A	V	E	R	S	I	O	N
3	G	A	L	E	T	S	■	O
4	O	R	E	S	■	S	E	M
5	W	I	O	■	B	E	L	A
6	P	C	■	T	I	R	E	T
7	O	I	L	E	E	■	V	O
8	S	E	A	■	L	O	U	P
9	T	U	B	U	L	U	R	E
10	E	X	O	N	E	R	E	E

Solution du n° 315

FORUMS

● *Hérault.* — Le vendredi 3 novembre, à 21 heures, au Palais d'Hiver, rue Mareschal à Montpellier, conférence-débat avec M. Emile Servan-Schreiber sur le thème : « Chine Rouge 25 ans après » (1935-1960).

● *Allier.* — Le jeudi 9 novembre, à 21 heures, salle du Vieux-Château à Montluçon, André Philip parlera de « La démocratie en France ».

HAVAS photo b. lipnitzki

fiat 2300

IMPORTÉE ET DISTRIBUEE EN FRANCE PAR SIMCA

PAR L'UN DES 1000 SERVICES "JET" DE LA BOAC

BOAC connaît tous les chemins du monde - et la meilleure façon de vous y conduire. Un service diligent et courtois, vous fera apprécier chaque instant de votre voyage à bord de jets BOAC luxueux et rapides. C'est pourquoi, si vous cherchez le meilleur moyen pour aller à Lima, San Francisco, Singapour - ou n'importe quel autre point de la terre - consultez votre Agent de Voyages ou BOAC. Partout dans le monde, nos bureaux sont à votre service.

TOUT AUTOUR DU MONDE

B·O·A·C

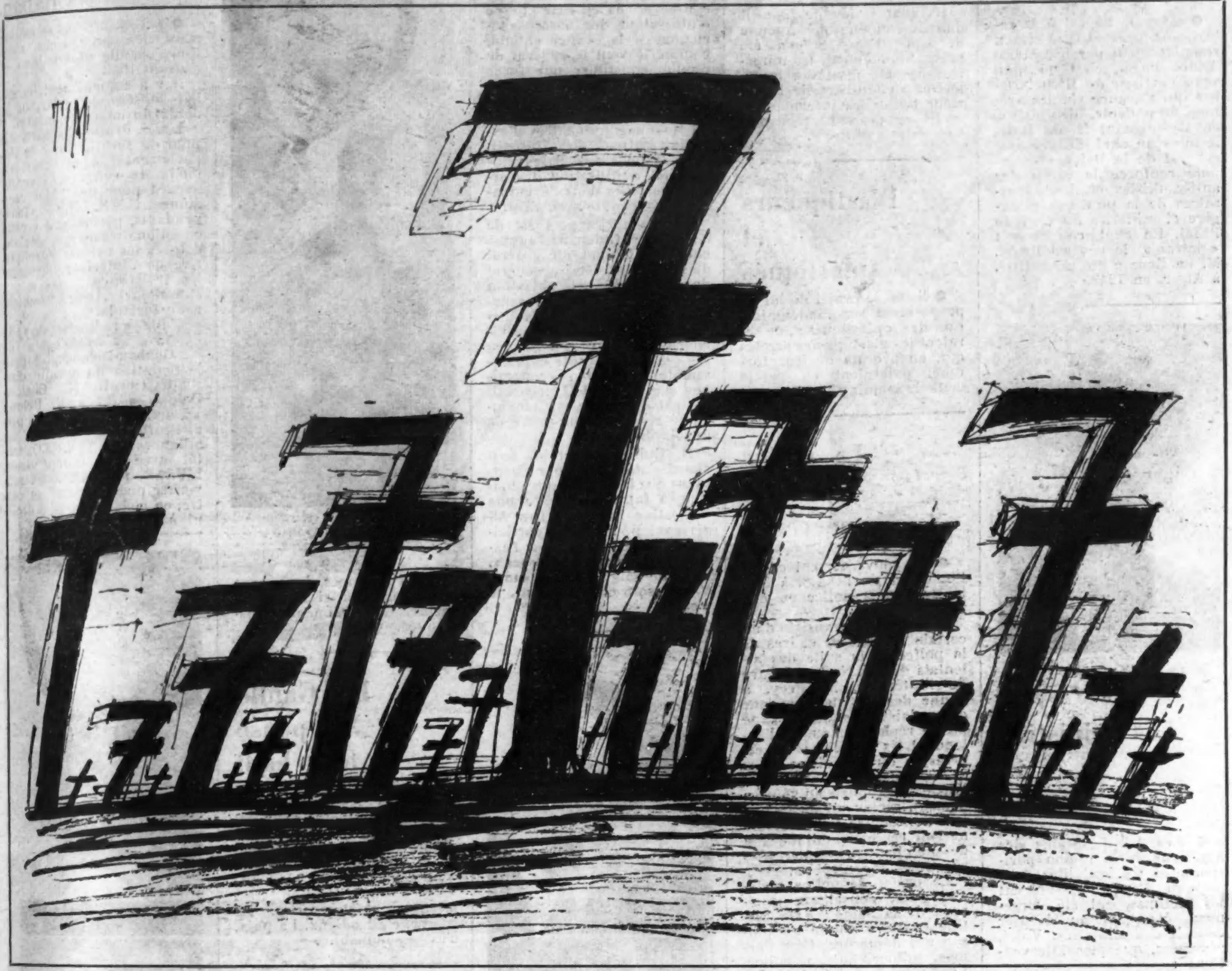
PREND BIEN SOIN DE VOUS

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

2 NOVEMBRE 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 542



LA NATION

7 ans d'Histoire de France

SEPT ans de guerre, six gouvernements, quatre coups de force, trois Assemblées et deux régimes ne sont pas venus à bout de la rébellion algérienne.

La Ve République n'a pas réussi là où avait échoué la IVe. Et la guerre d'Algérie a continué d'être jalonnée de crises violentes ou de journées manquées : après le 6 Février 1956 et le 13 Mai 1958, le 24 Janvier 1960 et le 22 Avril 1961.

Le nouveau régime est aujourd'hui aussi mortel que le précédent. Car, s'il est davantage soutenu par l'opinion, il reste suspendu à la vie d'un homme.

Dans le même temps, la guerre a développé implacablement ses effets. La IVe avait eu ses tortures et ses ratonnades en Algérie. Il manquait deux variétés du sanglant échantillonnage de la violence : les sévices contre des Français et la chasse au faciès en métropole. C'est fait. A cet égard, le nouveau régime n'a rien, si l'on peut dire, à envier à l'ancien. Ils sont à égalité.

Comment, en sept ans, deux pouvoirs (trois ans et demi chacun) si différents et des hommes si divers n'ont-ils pas réussi à mettre fin au conflit ?

Une magie trompeuse

Tous, en premier lieu, ont commis, au-delà des régimes et des politiques, une erreur d'appréciation sur la force du nationalisme algérien et la puissance de refus de la communauté européenne ; ils ont été tentés, dès l'origine, de ramener ces deux phénomènes à la fausse théorie des minorités agissantes. Tous ont sous-estimé le fait musulman et le fait français.

La IVe les a découverts l'un et l'autre assez tardivement et la Ve dut les redécouvrir après la magie trompeuse du 13 Mai.

Le drame des changements de régime est le même que celui des changements de gouvernement. La nouvelle équipe repart à zéro et refait le chemin parcouru par la précédente pour retrouver le problème au point où elle l'avait laissé. Beaucoup d'argent, de temps et de sang a été ainsi vainement perdu. Le général de Gaulle a découvert l'Algérie et l'Armée fin 58, comme M. Guy Mollet fin 56.

Passé le stade de la connaissance, de la prise de conscience, les deux régimes ont échoué pour des raisons différentes.

Un conflit franco-français

La IVe était bâtie sur les partis, ou plutôt les clans, leur jeu au gouvernement et à l'Assemblée. Tout président du Conseil était condamné à discuter avec ces représentants des partis ou parfois des lobbies qu'étaient ses ministres. La décision était reportée de jour en jour et perdait peu à peu de sa vigueur. Une fois l'accord réalisé au gouvernement, le président du Conseil devait recommencer le même travail de conviction, et de concession, devant les Assemblées. Car, vice aggravé du système, les députés d'un groupe ne se sentaient nullement liés par l'accord donné au gouvernement par les représentants de leur propre clan.

M. Mendès France avait pu, dans la foulée de sa prise du pouvoir, forcer la décision, en juillet 54, pour la Tunisie. Trois mois plus tard, il ne l'aurait pu. Il aurait dû composer ou se démettre. Son successeur obtint par la suite la décision pour le Maroc, mais épuisé par des semaines de gymnastique gouvernementale et parvenu à ses fins, il ne put que fuir en avant en dissolvant l'Assemblée Nationale.

Les deux hommes et les deux méthodes présentaient une autre différence : l'opinion avait été saisie de la tragédie tunisienne par un geste d'éclat. La comédie marocaine s'était jouée surtout dans la coulisse, seuls des échos indiscrets arrivant jusqu'au pays. Mais enfin, si divers qu'aient été les cheminements, l'objectif avait été atteint.

Le général de Gaulle, lui, était débarrassé des partis, de l'Assemblée et même du gouvernement ; il n'avait pas à perdre son temps, son autorité et sa santé à délibérer avec ses ministres puis avec sa majorité. Plus divisé contre lui-même qu'il n'y paraît, il n'avait à composer qu'avec lui-même, et surtout avec l'Armée qui l'avait porté au pouvoir. Le régime avait changé de vice ou de péché originel.

Tout le temps passé à convaincre autrefois les partis, aujourd'hui l'Armée, a été perdu pour la recherche d'une solution négociée. Avec des modalités différentes, le processus a été le même, la guerre franco-algérienne est devenue et demeure un conflit franco-français. Aucun des deux systèmes n'a eu le courage de s'émanciper à temps des forces qui le portaient ou le supportaient. Aucun n'a fait appel à la seule force qui aurait pu servir de moteur au pouvoir et de contrepoids aux partis jusqu'en 1958, à l'Armée depuis le 13 Mai, à l'O.A.S. depuis avril : le peuple.

Une réponse simple

Sans doute le peuple ne va pas d'instinct aux solutions libérales. La décolonisation est venue d'en haut. Mais il aurait fallu lui parler — ce que n'a pas fait la IVe République — et lui tenir un langage clair et non contradictoire — ce que n'a pas fait la Ve.

On dit volontiers que le petit peuple des campagnes et des faubourgs est tenté par le racisme et, l'Histoire le prouve, séduit par le fascisme. C'est vrai dans la mesure où il attend qu'une réponse simple et globale soit donnée à ses interrogations et à ses inquiétudes. Ni le langage abstrait des partis ni le style allusif du Général n'étaient de nature à l'éveiller et à l'entraîner au service d'une politique que l'on disait, hier comme aujourd'hui, la seule possible. Il fallait l'informer mais aussi l'encadrer dans des formations démocratiques ayant un minimum de discipline, de doctrine, de dignité.

Le drame algérien était en soi unique et gigantesque. Même lorsqu'il s'est présenté des hommes de taille, l'appareil politique dont ils disposaient n'était pas à la dimension. Leur échec, c'est au fond la revanche de la politique tant galvaudée puis méprisée depuis sept ans.

REGULUS.

EDDY
SHIRTMAKER TAILOR
TOUTE
LA BONNETERIE ANGLAISE
modèles à succès
PULLS « CREW-NECK »
CARDIGANS
Cashmere - Lambswool - Shetland
CHAMPS-ELYSEES LIDO, PARIS

Le numéro Un de l'Armée

● Avec le départ à la retraite du général Olié et son remplacement par le général André Puget, c'est un nouveau partisan de Michel Debré qui s'avance sur les avenues du pouvoir. Bien mieux, en s'adjoignant M. de Rose, le nouveau chef d'Etat-major général de la Défense nationale renforce le camp des anti-gaullistes et des adversaires de la politique étrangère et militaire du chef de l'Etat. En effet, comme son « patron » le général Puget, M. de Rose a été giraudiste, à Alger, en 1943.

(Agip.)
LE GÉNÉRAL PUGET.
Un adjoint.

Les ministres au rapport

● Les manifestations des Algériens de la région parisienne et les brutalités dont certains d'entre eux furent les victimes, ont été largement évoquées au dernier conseil des ministres. Voici, résumées, quelques interventions :

DE GAULLE : C'est secondaire, mais inacceptable.

MICHEL DEBRÉ : Tout cela ne serait pas arrivé si on avait exécuté certains F.L.N. condamnés à mort.

LOUIS JOXE : C'est fatal, c'est la guerre.

MAURICE COUVE DE MURVILLE : Quelle occasion pour nos adversaires aux Nations Unies !

LOUIS JACQUINOT : C'est regrettable, mais il ne faut pas compromettre le corps de police dans son ensemble.

(A.P.)
M. MAURICE PAPON.
Un fauteuil.

PIERRE SUDREAU : Il faut faire savoir, dans le communiqué, qu'une enquête est ouverte.

ROBERT BURON : Ouvrons effectivement une enquête.

Résultat : rien ne figurait dans le communiqué. Aucune décision d'enquête n'a été prise. Simplement, les ministres ont été invités à transmettre au ministre de l'Intérieur toutes les informations qu'ils pouraient recueillir sur cette « affaire ».

Plastiqueurs et plastiqués

● Selon le projet de loi en préparation sur l'indemnisation des « plastiqués », ce seraient les plastiqueurs arrêtés qui, au prorata de leur fortune, paieraient en partie cette indemnisation.

La police devient nerveuse

● Le gouvernement craint l'influence de l'O.A.S. à l'intérieur de la police en métropole.

Devant la nervosité d'un certain nombre de cadres de la police, à la suite des attentats du F.L.N., le ministre de l'Intérieur, M. Frey, a donné des instructions pour qu'on laisse les officiers de police régler comme ils l'entendent les problèmes de répression du terrorisme.

M. Maurice Papon a fait plusieurs rapports au gouvernement, réclamant qu'aucune sanction contre des policiers ne soit rendue publique afin de ne pas provoquer des réactions incontrôlées.

Le préfet de police a déclaré aux conseillers généraux de la Seine : « On distille goutte à goutte un poison qui désagrège. Hier l'armée, aujourd'hui la police. Les attaques, les infamies dont la police est victime, risquent d'atteindre sa volonté. »

Le général Boulanger réagit

● A la suite de l'information le concernant, parue dans « L'Express », le général Boulanger, qui commande la zone d'Orléansville, a diffusé un ordre du jour dans toutes les unités de son commandement.

Cet ordre du jour déclare en particulier : « Suite article paru dans journal « Express », 19 octobre 1961, je compte sur cadres, contingent, Européens, musulmans et supplétifs 9e D.I. et Z.O.A. pour poursuivre missions dans parfait esprit de discipline et d'équipe - Stop - Tous peuvent compter sur moi - Stop - Le présent message sera diffusé jusqu'à l'échelon poste et lu au rapport. Signé : Boulanger. »

Les thèses Guillaumat et Guichard

● Deux personnalités influentes du régime ont adressé au général de Gaulle des rapports détaillés sur les conséquences qu'aurait pour la France la reconnaissance de la souveraineté algérienne sur le Sahara.

Le premier émane de M. Guillaumat. Il conclut à la nécessité absolue « de conserver la liberté totale d'utilisation des bases sahariennes si la France entend, comme le veut le général de Gaulle, constituer une force atomique valable. » Il s'agit non seulement de bases expérimentales comme Reggane ou Hammaguir (centres d'expérimentation de fusées), mais également de bases stratégiques d'utilisation des armes nouvelles dans l'éventualité d'un conflit avec l'Est.

Le second rapport est de M. Olivier Guichard, ancien chef de Cabinet du général de Gaulle, secrétaire général de l'O.C.R.S. (Organisation commune des régions sahariennes). Reprenant les thèses de M. Soustelle, M. Guichard affirme que le Sahara est « la clef de voûte d'un ensemble stratégico-économique sur lequel doit nécessairement s'appuyer la Communauté rénovée sous peine de devoir disparaître. »

M. Guillaumat et M. Guichard s'affirment donc partisans de la thèse qui consiste à faire du Sahara une « question en soi ». Les Algériens pourraient participer, s'ils le désirent, à l'exploitation des « richesses », mais ne sauraient prétendre à la souveraineté sur le « sol ».

(Dalmas.)
M. PHILIPPE LAMOUR.
Six provinces.

Rencontre Pflimlin-Baumgartner

● Appelé en consultation, il y a quelques jours, par M. Wilfrid Baumgartner, M. Pierre Pflimlin n'a pas parlé « finances » avec son hôte, mais élections. L'actuel ministre des Finances, qui doit, en principe, se démettre de ses fonctions à la fin de cette année, compte bien se présenter aux élections sénatoriales de l'automne prochain. Il hésite entre le Bas et le Haut-Rhin, départements où, en tout état de cause, comme l'a remarqué M. Pflimlin, un siège de sénateur est toujours réservé à un protestant.

Mais M. Wilfrid Baumgartner balance. Se présenter au renouvellement triennal de l'an prochain ? Il se demande si ce n'est pas « trop tôt » pour lui. Attendre celui de 1965 ? Il sera peut-être « trop tard ».

M. Giscard d'Estaing, qui espère lui succéder au ministère des Finances, commence à se demander si M. Baumgartner veut vraiment démissionner.

(Keystone.)
M. EDGAR PISANI.
Trois hypothèses.

De Gaulle pense tout haut

● Dans les couloirs du Sénat, on se répète cette réflexion du général de Gaulle, rapportée par M. Marcel Molle, sénateur de l'Ardèche : « Le gouvernement, c'est difficile. L'administration, c'est mesquin et tracassier. La guerre, c'est odieux. La paix, c'est assommant. »

M. Pisani est déprimé

● Le ministre de l'Agriculture, M. Edgar Pisani, est revenu quelque peu déprimé de son voyage en Bretagne. Et voici pourquoi : au cours des conversations avec les syndicats paysans, la « disparition » de de Gaulle est envisagée. Trois hypothèses sont envisagées :

1) La Constitution est appliquée.

Gaston Monnerville, président du Sénat, assume l'intérim à l'Elysée en attendant l'élection d'un nouveau Président de la République. Puis tout redevient normal. Le régime continue.

2) Tentative de coup d'Etat. L'O.A.S. essaie de prendre le pouvoir, mais échoue à cause de l'opposition des Français de la métropole, parmi lesquels les paysans, passant à l'action, lancent l'offensive des tracteurs.

3) Le coup d'Etat réussit. Les paysans se réfugient dans l'attentisme, puis négocient avec les putschistes afin d'obtenir les satisfactions que le régime précédent leur avait refusées.

Les interlocuteurs du ministre de l'Agriculture étaient partagés, les « anciens » étant favorables à la première hypothèse, les « jeunes » à la troisième.

La discussion Debré-Chaban

● L'U.N.R. prépare activement les prochaines élections, qu'elle espère pour le courant 1962.

Il y a actuellement un débat au sein du parti sur le choix du mode de scrutin.

L'aile droite du parti est pour le scrutin de liste départemental à un tour. Ce mode de suffrage, avec un accord pour des listes communes U.N.R.-M.R.P.-Indépendants, permettrait à cette coalition gouvernementale, d'après les calculs du ministère de l'Intérieur, d'enlever les trois quarts des sièges. M. Michel Debré soutient cette formule.

L'aile « radicalisante » de l'U.N.R., sous l'égide de M. Chaban-Delmas, est pour le maintien du scrutin d'arrondissement. M. Chaban-Delmas a dit à M. Debré : « L'arrondissement nous permettrait de faire tantôt des alliances avec la S.F.I.O., tantôt avec les Indépendants. L'U.N.R. pourrait alors gouverner comme parti du centre, en n'étant liée ni à droite ni à gauche. »

(A.P.)
M. CHABAN-DELMAS.
Deux ailes.

Les prédictions de Philippe Lamour

● Philippe Lamour, président du Comité d'expansion économique du Languedoc, avait annoncé il y a un an la révolte, en 1961, des paysans bretons. Et il avait vu juste. Maintenant, il prédit un soulèvement paysan dans cinq ou six provinces avant l'été 1962.

Explication : les paysans sont de plus en plus mécontents de voir la France accorder à l'Algérie et aux Africains les crédits grâce auxquels, disent-ils, l'agriculture métropolitaine pourrait être reconvertie et modernisée.

— Négocierai-je un peu… beaucoup… pastoralement… à La Boisserie… pas du tout ?

M. Papon dans la politique

● M. Papon, préfet de police, a pratiquement décidé de se présenter l'an prochain aux élections sénatoriales, en Seine-et-Marne.

Son successeur serait M. Hirsch, igame de Lille, homme de confiance et proche parent de M. Debré.

Autre départ : celui de M. Haas Picard, igame de Marseille, qui prendrait d'importantes fonctions dans la compagnie Shell-Berre.

M. Joxe vu par M. Debré

● M. Michel Debré ne considère pas que M. Louis Joxe soit « l'interlocuteur valable » du côté français au cas où s'orienteraient des négociations entre la France et le F.L.N. Il reproche d'abord à celui-ci d'être un négociateur *à tout prix*. Il lui reproche ensuite, chaque fois qu'il y a des difficultés, de déclarer : « C'est la faute à Debré ». Le Premier ministre n'a pas envie d'être le bouc émissaire de M. Joxe qu'il considère, dit-il, comme un « habile incapable ».

Kennedy contre le partage

● Si une négociation sérieuse avec le F.L.N. n'est finalement pas entreprise, ou si elle échoue, quelle sera la solution de repli ? Le partage ?

Le général de Gaulle juge maintenant que cette solution est irréalisable, et que le « regroupement » ne devrait être que le prélude à un rapatriement sur la métropole de tous les Français qui ne voudraient pas faire partie du nouvel Etat algérien.

Un fait nouveau : le président Kennedy a fait connaître au gouvernement français qu'il serait contraire aux intérêts occidentaux d'installer en Afrique du Nord une zone de conflit avec les Arabes en créant un petit Etat européen. L'Amérique s'y opposera.

Au sein de l'armée française, seuls les généraux qui travaillent depuis plusieurs années à l'état-major de l'O.T.A.N. sont hostiles au partage. Les autres considèrent qu'il est inévitable.

La mémoire de M. Paye

● M. Lucien Paye, ministre de l'Education nationale, a déclaré ces jours derniers qu'il n'avait pas demandé l'appui de l'U.N.E.F. au moment du putsch d'avril.

M. Paye semble avoir oublié le coup de téléphone donné par son cabinet dans la soirée du 23 avril qui demandait à M. Dominique Wallon, président de l'U.N.E.F., d'entrer en contact avec lui le plus rapidement possible.

Il semble avoir oublié aussi la conversation téléphonique qu'il eut quelques heures plus tard avec M. Dutheil, vice-président de l'U.N.E.F., et où il l'invitait clairement à participer aux manifestations prévues par le gouvernement.

Deux réponses au F.L.N.

● Après avoir entendu M. Joxe parler, dans sa conférence de presse, d'Algérie unitaire, les dirigeants du F.L.N. auraient demandé des précisions à Paris : est-ce que cela signifie que le scrutin sur l'autodétermination aurait lieu dans toute l'Algérie, y compris le Sahara ? Et, dans l'affirmative, comment seraient décomptées les voix ?

Réponses de Paris : Oui à la première question ; décompte « global » des voix, à la seconde question. Cela dit, Paris aurait ajouté que le problème du Sahara reste très complexe puisque, selon lui, il faudrait admettre la souveraineté française sur les bases militaires, la souveraineté algérienne sur les sables, et la souveraineté supranationale sur l'exploitation du sous-sol.

Un parti des rapatriés

● M. Boulin, secrétaire d'Etat aux Rapatriés, prépare actuellement la formation d'un parti des rapatriés et la création d'un journal. Il a été chargé de cette étude par l'U.N.R. qui espère ainsi affirmer, en prévision d'élections anticipées, ses positions et canaliser à son profit la force que représenteront, le cas échéant, les rapatriés d'Afrique du Nord sur l'échiquier électoral.

Manœuvre à Matignon

● Michel Debré est-il ou non pour la solution du partage de l'Algérie ? Les directeurs de journaux de province, reçus récemment par le Premier ministre à l'Hôtel Matignon, ont posé la question. « Non, a dit le Premier ministre aux directeurs des journaux de province, les négociations avec le F.L.N. vont reprendre en novembre et elles aboutiront. »

Jacques Lemoine (« Sud-Ouest ») et Pierre Lafont (« Echo d'Oran ») sont perplexes. L'un et l'autre ont publié les articles d'Alain Peyrefitte pour le partage après avoir entendu celui-ci leur affirmer que M. Debré lui avait demandé de les écrire et que l'Elysée, consulté, n'avait pas dit non.

Version Matignon : M. Racine, directeur du cabinet du

→

43, RUE DE RENNES
LORENZO
La mode anglaise et italienne à
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Exclusivités - Boutique
MONSIEUR et MADAME

parmi les routes du ciel de France
PARIS
LORIENT
BREST
AIR INTER
RENSEIGNEMENTS ET RESERVATIONS
AGENCE ETOILE 127 CHAMPS-ELYSEES
PARIS - ALM 12-69 - BAL 12-80
BILLETS COMBINES AIR INTER S.N.C.F.
AGENT GENERAL : AIR FRANCE

manteaux et imperméables
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
167, bd SAINT-GERMAIN

Le poids des mégatonnes

par FRANÇOISE GIROUD

« NOUS exigeons l'interdiction absolue de l'arme atomique, arme d'épouvante et d'extermination massive des populations.

« Nous exigeons l'établissement d'un rigoureux contrôle international pour assurer l'application de cette mesure d'interdiction.

« Nous appelons tous les hommes de bonne volonté dans le monde à signer cet appel. »

C'était à Stockholm. C'était en mars 1950. C'était l'appel, devenu fameux, lancé par le Congrès mondial des Partisans de la Paix, allié alors au Parti communiste.

Ceux qui le signèrent furent nombreux et sincères. Leur action eut au moins un résultat immédiat : l'entrée du territoire des Etats-Unis leur fut interdite.

En 1950, en effet, c'est l'Amérique qui lâchait des bombes expérimentales. Aujourd'hui, c'est l'U.R.S.S. On nous permettra de penser qu'il n'y a aucune différence de nature entre ces expériences. Manifestation de puissance, mesures d'intimidation, atout de négociation, terrorisme intellectuel, le tout enveloppé, hier comme aujourd'hui, de beaux sentiments, qui existent, au demeurant. Ce serait trop simple si Dieu était d'un côté et le Diable de l'autre.

Au XIIe siècle, le poète persan chantait déjà :

Si tu protèges les dégénérés
si tu accueilles
ceux qui foulent aux pieds
la vertu,
les exploiteurs
de la crédulité humaine,
je t'avoue,
moi aussi,
je suis très loin
d'être un modèle
d'équilibre et de bon sens.

INUTILE de dramatiser les choses, en exaltant par des considérations scientifiquement erronées sur les effets des retombées radio-actives, l'espèce de panique organique que provoque en tout être humain chaque nouvelle explosion. La vérité se suffit à elle-même. Deux empires, en possession de moyens de destruction gigantesques, se conduisent, comme tout empire depuis le fond des temps, de la façon qu'ils jugent la plus efficace pour défendre leurs intérêts économiques, stratégiques, idéologiques.

La diplomatie n'a jamais été un menuet sentimental. Ce ne sont pas ses ressorts qui ont changé, c'est la nature de la guerre. Du jeu « viril » et sanglant par mercenaires interposés à l'apocalypse des années 40, il y aura eu moins de différence qu'il n'y en aurait entre ce massacre et les résultats d'un conflit atomique. Aujourd'hui, nous sommes TOUS concernés, et au-delà, puisque c'est l'espèce elle-même qui est menacée.

Dans l'hypothèse la plus optimiste, nous serions tous — tous — leucémiques, ravagés de brûlures, d é m e n t s ou procréateurs de monstres.

Que l'on puisse laisser croire à d'honnêtes citoyens qu'ils traverseraient une telle guerre, avec leur petite famille, dans le confort stérilisé d'un abri atomique, et qu'ils en sortiraient indemnes, déplorant seulement la perte de quelques amis imprudents, cela revient à les rendre fous.

LE pire effet des explosions actuelles pourrait être que l'on s'y habitue, que l'émotion et l'imagination s'usent et qu'au lieu de provoquer l'insurrection de l'instinct de vie, elles bercent l'instinct de mort.

Mais quelque chose d'autre a fondamentalement changé, qui modifie le vieux schéma politico-guerrier et qui complique les options.

Il y a, depuis quelques années (très peu à l'échelle de l'Histoire mais beaucoup à l'échelle humaine) un pays, l'U.R.S.S., dont les chefs ont voulu, prétendu ou cru défendre, consolider et élargir non les intérêts spécifiques de la nation mais ceux du prolétariat mondial, de la classe universelle des travailleurs.

C'est un beau programme. C'est un beau chant que « l'Internationale ». « Debout, les damnés de la Terre... »

La classe universelle n'a pas été fondée. Les frontières n'ont pas fondu. La notion de patrie n'a pas disparu. Mais quelque chose a craqué, quelque chose a éclaté, et quelque chose est né : la perspective de l'avènement possible du règne humain.

COMME elles doivent être lourdes, pour un communiste non soviétique, les mégatonnes de M. Krouchtchev. Que d'abnégation, que de foi, que d'imagination il faut pour abriter l'idée que l'édification du socialisme universel puisse passer par la destruction éventuelle de tous ceux, de tout ce que l'on aime — et accessoirement de la moitié de l'humanité.

D'autant que M. Krouchtchev vient de donner le mauvais exemple.

Si la fin justifie les moyens, Staline était à sa place, embaumé, encensé, honoré, dans les profondeurs glacées du mausolée de la place Rouge, dans le sarcophage de verre où un étrange sourire plissait ses yeux clos, où la vie semblait encore irriguer ses mains fortes. Des mains de fer. Des mains qui ont su serrer la vieille Russie indolente et romantique à la gorge pour en faire jaillir, en même temps que des flots de sang, les tonnes d'acier et les universités. Qui donc aurait fait plus et plus vite ?

● Si ça continue, il faudra que ça cesse

MAIS ce n'est pas une fin. Il n'y a jamais de fin. Seulement des fins successives sans cesse suivies de nouveaux commencements. Rien n'est jamais figé, fixé, pétrifié, perdu, gagné. « Si ça continue, il faudra que ça cesse », dit en bougonnant un personnage de l'excellent roman de Pierre Courtade (1). Et l'auteur constate en riant : « Voilà un dialecticien qui s'ignore. Sa formule est le type même du raisonnement dialectique. »

Oui, si les explosions atomiques continuent, il faudra que ça cesse.

F. G.

(1) « La Place Rouge ».

→

Premier ministre, ayant lu les « papiers » en question et les ayant jugés « intéressants », Alain Peyrefitte en a déduit que M. Debré lui donnait le feu vert.

Contingent contre O. A. S.

● A l'Elysée, où l'on continue de considérer comme imminent un putsch O.A.S., on manifeste quelque inquiétude quant à l'attitude plutôt favorable que prendraient certains ministres à l'égard d'un éventuel gouvernement de l'Algérie française.

Mais on persiste à penser que, dans son ensemble, l'Armée ne « marcherait » pas avec Salan, d'autant que le contingent (officiers, sous-officiers et soldats) paraît décidé à s'y opposer.

Une bataille rangée, qui a mis aux prises, jeudi dernier à Oran, des membres de l'O.A.S. et une patrouille militaire composée de soldats du contingent, a provoqué une colère générale dans les garnisons de l'Oranie. La patrouille a été assaillie par un commando O.A.S., se servant de barres de fer. Les soldats du contingent, pris à l'improviste, ont à peine eu le temps de riposter.

Bilan de ce guet-apens : les hommes de la patrouille, grièvement blessés, sont à l'hôpital.

Lippmann accuse Hervé Alphand

● Le journaliste américain Walter Lippman, qui a toujours soutenu vigoureusement la France et spécialement le général de Gaulle dans ses articles, a pris à partie pour la première fois publiquement, l'ambassadeur de France à Washington.

Il a accusé M. Hervé Alphand de saboter la position de l'Occident à la veille d'une négociation possible avec l'U.R.S.S. sur Berlin.

M. Hervé Alphand avait déclaré, à Yorktown, en Virginie, au cours d'un discours public : « Rien ne serait plus dangereux que d'ouvrir la porte aux compromis. » Cette déclaration a été faite sur instructions du général de Gaulle.

Toujours les uniformes

● Quatre tonnes d'uniformes ont été volées au cours de la nuit de samedi à dimanche dans trois blanchisseries d'Alger par des commandos de l'O.A.S. Vingt-cinq employés musulmans furent emmenés et cinq d'entre eux torturés pour leur faire endosser la responsabilité du vol.

Le directeur d'une blanchisserie téléphona immédiatement à Paris au cabinet de M. Joxe et à celui de M. Messmer pour leur donner le nom du chef de l'opération, un officier de renseignements, ancien adjoint d'Argoud. Paris renvoya l'affaire à Alger et la Sécurité militaire fut chargée de l'enquête.

Armée : épuration à rebours

● 534 officiers et 574 sous-officiers viennent d'être mis « en congé spécial » en vertu d'une décision présidentielle prise, dans le cadre de l'article 16, en vue de leur radiation des cadres de l'armée active. La liste en a été arrêtée par le ministre des Armées, M. Pierre Messmer, après un examen de principe d'une commission présidée par le général Noiret, en théorie sur proposition de leur commandant, en fait sur avis de la Sécurité militaire.

La note ministérielle 25.369 précisait que la mesure devait s'appliquer aux officiers manquant d'esprit civique ou souffrant d'incapacité physique, morale ou professionnelle. « Il n'y a pas lieu, ajoutait la note, de communiquer le dossier, ni même d'informer les intéressés de la mesure envisagée à leur égard. »

Or, sur une centaine de cas déjà connus, ne figure aucun des officiers activistes mutés en métropole ou en Allemagne, à la suite du putsch du 22 Avril. En revanche, on y trouve vingt officiers issus de la Résistance, ayant manifesté à plusieurs reprises leur loyalisme républicain.

C'est le cas du capitaine Léon Horard, qui en 1958, dans les Aurès, fut trente jours aux arrêts de rigueur et perdit son commandement pour avoir répondu à l'appel du 14 mai du Président René Coty.

C'est le cas du capitaine

(Agip.)
M. PIERRE MESSMER.
534 *officiers.*

André Masson, qui fut incarcéré trente jours à Orléansville, en septembre 1958, pour avoir protesté auprès du général Salan contre les conditions dans lesquelles on faisait participer l'Armée au Référendum dans le secteur de Cherchell. C'est le cas d'un autre capitaine qui s'est opposé activement au putsch dans la région de Tlemcen.

Figure également sur la liste, et cette fois contre l'avis même de ses supérieurs hiérarchiques, un capitaine qui, exerçant son commandement en Allemagne, après avoir fait campagne en Indochine, au Maroc et en Algérie, avait pris ouvertement position contre le putsch d'Alger.

Ainsi se trouvent peu à peu éliminés de fait les cadres d'une résistance militaire à une nouvelle tentative de putsch.

Le caractère arbitraire, et nettement orienté, de ces mesures de congédiement aggrave le malaise qui règne dans l'Armée, où 661 départs volontaires d'officiers ont été enregistrés entre juillet 1960 et juin 1961.

Dégagement des cadres

● Dix mille officiers sont visés par une loi de dégagement des cadres qui prévoit la réorganisation de secteurs militaires autour de la force de frappe. C'est le bruit qui court dans certaines unités françaises de l'O.T.A.N.

F.L.N.

Contact pris

● ***A la veille du 1er novembre, Claude Krief est rentré de Tunis. L'Elysée et le G.P.R.A. voudraient bien en finir : ils ne savent plus comment.***

LE 1er novembre n'a fait qu'ajouter un chainon supplémentaire à une longue suite de manifestations qui ont tourné, les unes après les autres, au quasi-plébiscite. Mais ce qui a surtout frappé les diplomates étrangers en poste à Tunis — plusieurs conversations m'en ont donné la certitude — c'est la différence considérable de style qui apparaît dans la nouvelle attitude de l'équipe dirigeante constituée après le dernier Conseil national (C.N.R.A.) de Tripoli.

Un bref jugement d'une de ces personnalités étrangères résume ce point de vue : « Les Algériens ont réussi, malgré la persistance de la guerre, à opérer une reconversion à peu près totale de leur action dans le sens politique. » La différence n'est pas mince. Il y a encore peu de temps, les mêmes diplomates déploraient le manque d'imagination des leaders algériens, leur intransigeance butée, l'incapacité où ils semblaient se trouver de concevoir des concessions : ils étaient capables de combattre, d'obtenir des sacrifices de leur peuple, mais paraissaient impuissants à mettre un terme à la guerre si l'Algérie ne leur était offerte « sur un plateau ».

LES JEUNES MANIFESTANTS D'ALGER.
Plus qu'une différence de vocabulaire.

(Dalmas.)

Des concessions

Que voit-on maintenant ? Alors que la Fédération de France du F.L.N. est prête à « porter la guerre » en métropole, c'est elle qui organise une manifestation « non violente ». Alors que la longue série des meurtres activistes ou O.A.S. a semé la haine dans le cœur des Algériens, on entend les dirigeants appeler les masses à faire une place aux Européens dans l'Algérie de demain, tandis que les éditoriaux des publications ou des radios F.L.N. appellent à la fraternisation. Démarches pacifiques dans leur intention, ouverture vers les minorités, mais aussi souci réel des véritables conditions de reconstruction d'un pays éprouvé par sept années de combats : cela veut dire concessions et coopération.

« Un moment unique est à saisir par la France, poursuivait le même diplomate. C'est la première fois que les dirigeants de l'insurrection nationale font preuve d'une telle audace et prennent de tels risques. Ne le comprend-on pas à Paris ? J'ai de bonnes raisons de croire que la thèse un moment retenue par Paris selon laquelle le président Ben Khedda ne disposerait que de trois mois pour faire la paix avant d'être remplacé est complètement fausse. Mais il est certain que s'il doit reprendre une guerre à outrance, il le fera avec autant de détermination qu'il montre aujourd'hui de souplesse politique... »

Comme un parti

J'ai essayé d'expliquer, au moment du C.N.R.A. de Tripoli, en août dernier, les raisons de cette reconversion. Rendant la primauté à l'intérieur et aux maquis, le C.N.R.A. a tiré les conséquences de l'entrée dans le combat des masses urbaines. Il a été rendu à son vrai rôle de représentant du Front de Libération Nationale conçu comme un parti et non plus seulement comme un appareil de guerre.

Le remaniement ministériel et surtout un nouvel aménagement des pouvoirs en ont résulté. Ce que l'on appelait le « triumvirat », l'équipe composée de Belkacem Krim, Ben Tobbal et Boussouf, a été, en fait, dissout. D'une part, on a supprimé le « comité interministériel de la guerre » constitué par ces trois hommes : c'est l'ensemble du gouvernement qui en a pris la succession. D'autre part, on a supprimé le « comité permanent » composé des mêmes hommes, qui agissaient non plus en tant que ministres, mais en tant que délégués permanents du C.N.R.A. pour contrôler le gouvernement : c'est un bureau politique encore secret qui a pris leur succession dans ces fonctions.

Enfin, le ministère de l'Information a été transformé en « ministère de l'Information et de l'Orientation », chargé non seulement des contacts avec la presse, mais aussi de l'élaboration et de la diffusion interne des principales décisions politiques du C.N.R.A., notamment celles qui touchent l'action du parti, les idées directrices de la révolution algérienne, la reconstruction politique et économique de l'Algérie.

Quelques jours seulement

Ces transformations profondes expliquent à la fois l'autorité réelle de M. Ben Khedda et la nouvelle orientation du G.P.R.A. Ce n'est pas par hasard que M. Joxe, au cours de sa conférence de presse du Rocher Noir, a parlé non plus des « dirigeants de l'extérieur » ou des « chefs des combattants », mais des « dirigeants du F.L.N. » : il y a là plus qu'une simple différence de vocabulaire. Le nouveau G.P.R.A. coiffe effectivement non seulement les combattants, c'est-à-dire l'A.L.N., mais également le F.L.N., c'est-à-dire les masses algériennes sur le plan politique. A ce double titre, il est habilité à la fois à poser ses conditions pour un cessez-le-feu et à jeter avec la France les bases d'un accord global sur l'Algérie de demain.

Qu'est-ce qui s'oppose encore à la conclusion de cet accord ? Si la France ne fait pas un problème de la souveraineté algérienne sur le Sahara, il semble que très peu de choses s'opposent, sur le fond, à un règlement « dans les plus brefs délais », comme l'a dit M. Joxe. Du côté algérien, on est persuadé que quelques jours peuvent suffire pour établir les grandes lignes politiques d'un accord, les commissions d'experts poursuivant leurs travaux ultérieurement, une fois le cessez-le-feu acquis.

A deux

Mais, dans la forme, de nombreux obstacles subsistent. Quelle « sanction juridique » donner en effet à l'accord conclu ? Pour la France, il ne saurait être question d'un accord de gouvernement à gouvernement, puisque cela reviendrait à reconnaître la souveraineté du G.P.R.A. Le problème s'est déjà posé à Evian et à Lugrin sans être résolu. S'agirait-il seulement d'un « engagement électoral », avant l'autodétermination ? On retombe là dans le cercle vicieux des dernières négociations, la France demandant des garanties politiques sans concéder de contrepartie, le G.P.R.A. demandant des garanties militaires pour le contrôle de l'autodétermination sans faire de concessions politiques sur le fond.

D'où vient ce problème ? C'est que Paris et le G.P.R.A. ont des conceptions différentes de l'autodétermination.

Pour le G.P.R.A., la déclaration du 16 septembre a créé en Algérie un « vide juridique », l'Algérie ne relevant, au pire, d'aucune souveraineté jusqu'à ce qu'elle se prononce.

Pour la France, au contraire, l'autorité métropolitaine reste totale, non seulement jusqu'à l'autodétermination, mais jusqu'à l'élection d'une Constituante souveraine à laquelle Paris transmettra ses pouvoirs. Ainsi, pour Paris, il doit y avoir une double période transitoire, la première allant du cessez-le-feu jusqu'à l'autodétermination, la seconde allant de l'autodétermination aux élections.

C'est pour surmonter ces divergences que M. Ben Khedda a prononcé sa conférence de presse la semaine dernière, déclarant qu'une prédétermination à deux permettrait une démarche plus sûre et plus rapide. S'il a écarté la reconnaissance immédiate de l'indépendance algérienne, M. Joxe n'a fermé pour sa part aucune porte. Il s'agit maintenant de passer au concret. Je crois pouvoir avancer que le premier contact officiel et direct a été pris quelques jours avant le 1er novembre.

CLAUDE KRIEF.

LE SOUVERAIN STYLE
RONSARD
TAILLEUR-CHEMISIER
SES COSTUMES
ET PARDESSUS
d'une sobre élégance réalisés
dans les plus nobles draperies
146, CH.-ELYSEES - ETOILE

REPORTAGE

Les « pieds-noirs » en France

● ***Les Français d'Algérie qui sont rentrés s'installer en métropole sont-ils satisfaits ? Jules Roy est allé les voir dans la région de Toulouse.***

ÇA m'avait fait sourire, à cent kilomètres de Toulouse, ce casque colonial que portait le jeune B... en conduisant son tracteur attelé à un épandeur d'engrais dans la pièce de terre où j'étais allé le rejoindre, à cinq cents mètres de la ferme. Après les quelques journées de pluie de la semaine passée, il faisait doux. Presque chaud. Même en plein été, il y a longtemps qu'en Algérie le casque colonial a été remplacé par le chapeau de brousse. Un romantique, alors ?

— Pourquoi je suis venu ? Tenez, dit-il en enlevant son casque. Touchez.

Sous les cheveux, je palpai prudemment une longue boursouflure striée de crevasses. Ce casque colonial, je compris alors que sa légère armature de liège servait à protéger un crâne qui avait été défoncé par un coup de barre de fer.

— Ça se passait en 56, dans la région de Batna. Les récoltes brûlées et, dans ma famille, deux morts. Mon père est venu chercher quelque chose par ici. Pourquoi ? Parce que les terres y étaient moins chères. Il a trouvé ça et, deux ans après, je commençais d'exploiter.

Son accent algérien se dégageait peu à peu et me rassurait. Au début, il articulait difficilement avec des intonations germaniques.

— Les saisons ici n'ont pas de sens. Et puis on nous a vus venir. On s'est dit qu'on nous aurait facilement. Je n'avais pas de matériel et on me demandait jusqu'à 4.000 francs par hectare pour labourer. Ou bien on promettait. J'attendais et on ne venait pas. Le temps passait et le travail ne se faisait pas. Vous voulez me redire quel journal vous représentez ?

— « L'Express ».

— Un journal de gauche, non ? Moi, je ne lis rien. Mais si c'est un journal de gauche, vous êtes capable d'inventer des bobards. Pourtant, vous venez d'avoir 30.000 Arabes à Paris. Attendez qu'ils descendent dans la rue avec des armes et vous verrez. Déjà on peut se demander comment 30.000 Arabes se groupent sans le consentement de la police.

« Oui, monsieur, c'est une guerre civile qui éclatera quand un million et demi de types comme nous viendront, avec les musulmans qui suivront, se joindre à vos chômeurs. Le gouvernement leur donnera quoi à manger ? Si on en juge par la façon dont les Français de France traitent leurs ouvriers, ce sera beau. Moi, je sais récompenser un ouvrier qui travaille bien. Pas eux. Ils n'ont pas de cœur. Je vous dirai aussi qu'un jour on a menacé de me tuer. »

Dans ce dimanche vide

Il était blême de fureur et de fatigue. Aujourd'hui, son ouvrier regardait la télé ou allait à la chasse pendant qu'il préparait cette pièce pour le labour.

Au château non plus, on n'était pas gai. Car beaucoup de Pieds-Noirs habitent ce qu'on appelle, en Gascogne ou au Languedoc, des châteaux : de vieilles demeures délabrées que de pauvres gentilshommes ont flanquées autrefois de tourelles carrées au toit pointu.

Sa petite femme l'attendait tristement, dans ce dimanche vide, assise sur le pas de la porte près d'un rayon de soleil. Pas de fleurs, pas de jardins, pas d'allée empierrée pour lutter contre la boue, mais dans les ateliers le Fiat à chenilles, l'outillage, les remorques, la moissonneuse-batteuse. Ce n'était pas un lieu où règne le bonheur.

L'an dernier, une tornade avait emporté les toitures et jeté bas quelques pans de murs. Toutes les dépendances étaient en ruine. Le jeune B... n'était pas assuré pour ce genre de sinistre et personne, à la préfecture et au conseil général, n'a voulu faire quoi que ce soit pour lui.

Ses traits tirés, ses yeux cernés, sa maigreur m'émouvaient. J'avais envie de lui poser la main sur l'épaule pour qu'il croie enfin qu'un de ces Français de France qu'il jugeait si durs et si ingrats l'aimait bien.

— Dites bien une chose, en tout cas. C'est que je ne pense qu'à retourner là-bas.

Il m'a fait un bref geste d'adieu avec son casque colonial et il est remonté sur son tracteur.

Un Someca 40 CV

Cet autre, perché sur les premiers coteaux entre lesquels coule l'Ariège avant de s'engouffrer dans les défilés, ressemblait à un boxer. Un boxer, ça n'est pas plus méchant qu'un autre chien, mais ça vous tient à distance : même face carrée, même mâchoire menaçante, mêmes yeux prêts à jaillir des orbites, même nez écrasé. Le frère aîné qui nous guettait quand nous remontâmes vers la route nous parut plus redoutable encore. Celui-là, Sauveur T..., 39 ans, tirait derrière son Someca 40 CV un semoir mécanique tout neuf. La pente était forte.

Je lui demandai s'il labourait de flanc en suivant les courbes de niveau. Il m'avoua que les énormes mottes décollées par le double soc retombaient et qu'il préférait labourer carrément de haut en bas en déversant sur le côté pour mieux drainer le sol. En Algérie, il suffisait de deux ou trois passages avant de semer ; ici, il en fallait cinq ou six tant cette argile était dure.

Les résultats ? La première année, 70 quintaux de maïs à l'hectare, un record. Cette année, où la récolte est mauvaise à peu près partout, 50. Son neveu ramassait les épis plus loin avec une autre machine, dans un fond de ravin encaissé où nous allâmes. D'ailleurs, toute la famille se repliait peu à peu des environs d'Alger pour faire souche ici, et, tout près de là, vingt ou trente autres familles de la Mitidja défrichaient les collines.

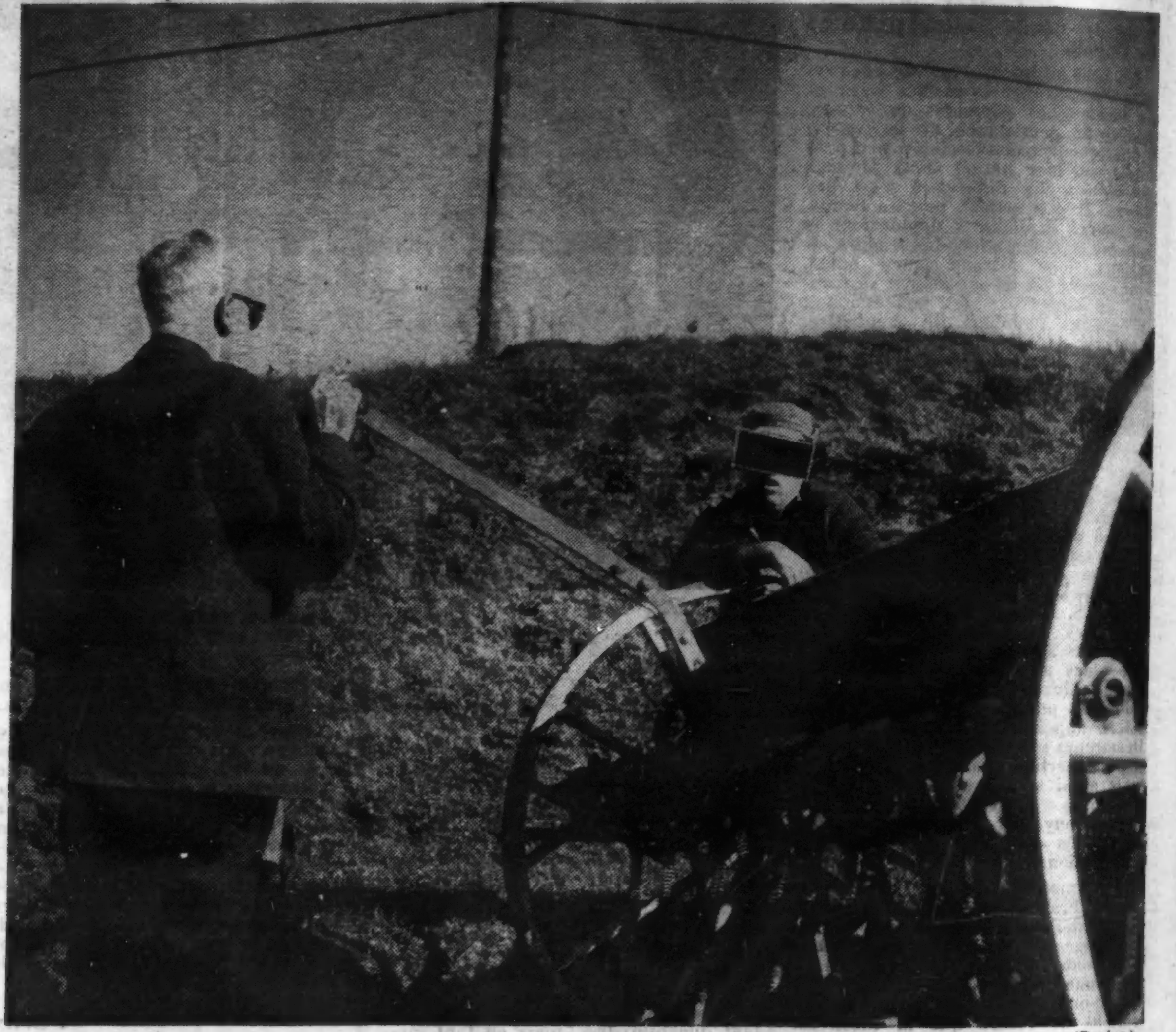
Son frère et lui avaient trois ouvriers algériens. « Ils n'ont pas pu nous quitter. Ils en ont marre, eux aussi, de cette histoire. Il en faut deux, bien entendu, pour valoir un Européen. Ils vont doucement le matin et pas fort à midi. Mais nous avons pu les garder jusqu'à présent. » On s'est donné rendez-vous à la ferme, vers midi. J'allais la voir enfin, cette fameuse Algérie française dont on m'avait dit que certains l'avaient réussie, chez nous, avec des Arabes ! Je jubilais.

Tout s'est compliqué quand sa femme est venue le chercher avec la fourgonnette 2 CV. Si ces journalistes allaient réveiller des haines ou attirer des vengeances ?

— Surtout, pas de noms, pour ne nuire à personne. Tout ça, c'est du passé. Je ne demande qu'à vivre en paix où je suis. Ces photos, qu'est-ce que vous allez en faire ? Non. Pas de photos.

Qui sait ? Ce papier pourrait tomber sous les yeux d'anciens copains d'Algérie restés là-bas et devenus des juges sans pitié. « Nous, on ne fait pas de politique. On est pour l'Algérie française, c'est sûr. Qu'on remette Massu là-bas et le problème est réglé. »

Les ouvriers musulmans ? C'est différent. On en appelle un à grands cris : « Abdallah ! Abdallah !... » Il préparait le passage de la machine au bout d'un champ de maïs encore sur pied et s'avança, l'air inquiet, vaguement coupable, vers les inconnus que nous étions. La police ? Sauveur T... gardait une face figée, réprobatrice, puis éclata de rire. Une bonne farce ! « Tu avais peur, hein ? » Je rassurai vite Abdallah qui sourit, la tête basse. « Oui, il est heureux. Il a sa maison, ses poules, du lait. Son fils va à l'école du village et rien ne le distingue des autres gosses. Il touche des allocation. » Sauveur T... dit cela comme il dirait : « Il a gagné le gros lot à la loterie. »



(Daujen.)

JULES ROY DANS LE SUD-OUEST.
« Surtout, pas de nom, pas de photo ! »

Le bateau pour Port-Vendres

L'an dernier, Abdallah est retourné en Algérie. « Je ne pouvais plus le payer. Ça n'allait pas. Et j'avais écrit au père, là-bas, pour qu'il le lui répète. Eh bien ! le bougre n'a rien écouté. Il a repris le bateau pour Port-Vendres et, un jour, à dix heures du soir, sa femme et lui ont tapé à la fenêtre. Je ne pouvais pas les mettre à la porte. »

— *Vous avez reçu une aide du gouvernement ?*

Sauveur T... souligna la question d'un gros rire fracassant. L'an dernier, il avait failli abandonner et mettre la ferme en vente parce qu'il n'arrivait pas à payer les intérêts de ses emprunts, comme cet autre Français du Maroc que j'ai vu et qui a failli sombrer pour les mêmes raisons. « Finalement, c'est la récolte de maïs, ces 70 quintaux à l'hectare dont je vous ai parlé, qui m'a sauvé. J'ai tenu, on s'est serré la ceinture. Venez voir. »

Il m'entraîna chez lui. L'eau sur l'évier et un fourneau à butagaz constituaient le seul luxe des deux pièces où il vivait avec sa femme et ses enfants. Il y avait aussi un fusil dans la cuisine et dans la chambre, à portée de la main et, dans la huche, le gros pain de campagne. C'est dans cette simplicité que tout a commencé là-bas. C'est comme ça qu'ils vont coloniser la France.

Les blés vont lever

Ils la colonisent déjà. Dans ce pays où la houle harmonieuse des mouvements du sol est soutenue au sud par l'énorme lame toute baveuse d'écume des Pyrénées, ils avancent sans rien voir, hantés par des rêves qui les arrachent à cette terre.

Autrefois abandonnées aux moutons, les collines sont prises d'assaut par les tracteurs sous des angles ahurissants, écorchées, retournées, hersées, roulées de pied en cap, et leur chair à vif devient ocre ou fauve. Avant l'hiver, les blés vont lever.

Ce ne sont pas les Pieds-Noirs qui font tout ça, mais ils ont commencé et, de peur d'être débordés, submergés et ridiculisés par eux, leurs voisins continuent. On entend les maïs craquer quand les grandes machines rouges écrasent les longues tiges, écartent les feuilles et saisissent les épis dans leurs pinces. Près de chaque ferme, un silo s'emplit de la récolte qui a la couleur du safran.

— Moi, monsieur, je vais vous dire quand j'ai compris que tout était perdu. En 59, j'ai eu une discussion amicale avec l'instituteur kabyle qui s'occupait de mon fils. Il était bien, cet instituteur. Tout le monde l'aimait. On se comprenait ! Eh bien ! en une demi-heure, il a prononcé au moins vingt fois le mot « dignité ». En rentrant à la maison, j'ai dit à ma femme : « Ils se feront tous tuer pour l'indépendance. Il faut partir. » Je ne me suis pas trompé.

« Pourtant, j'hésitais encore. Je gérais un domaine de 1.500 hectares appartenant à de grosses sociétés. Je faisais des arbres, du blé dur, de

l'élevage. En trois fois, le F.L.N. m'a enlevé 120 vaches, coupé 2.000 pêchers, 1.000 poiriers, 10.000 pieds de vigne. J'ai dû entourer les bâtiments de la ferme avec du barbelé. Je n'aime pas ça.

« Alors je me suis dit : « Puisque « personne ne se décide à résoudre le « problème algérien pour l'ensemble, « tu vas le résoudre à ton échelon. « Tu vas traverser la Méditerranée. » J'en avais marre d'être pendu au transistor. Je suis parti et j'ai agi sagement. Quelle tête j'aurais faite devant mes Arabes quand on va discuter avec le F.L.N. ? Je n'ai pas d'anisette, mais acceptez une goutte de pernod. »

A six Pieds-Noirs, ils ont acheté une ferme de 88 hectares dans la vallée du Gers. Il a planté 40 hectares de pommiers, 10 de poiriers, 20 de vignes que j'ai vus dans le soir tombant. Il a cherché l'eau pour irriguer. Comme les fruits se vendent pour rien à la saison, il veut les conserver cinq mois dans des chambres frigorifiques qu'un Marocain lui installe. Pour commencer 130 tonnes ; plus tard, 200 ou 500, on verra. D'ailleurs, le Marocain surgit : un grand gaillard sec à lunettes fumées et à cheveux plats, dont la famille a subi des malheurs à Safi et qui n'a plus d'illusion sur l'avenir de la France au Maghreb. Pour sa part, il veut « oublier la raclée ».

(Daujan.)

PRÈS DU TRACTEUR.
Des capitaux ou des miracles.

35 % de départ

Ces deux-là sont sauvés. Un garçon suit les cours d'une école d'ingénieurs à Strasbourg. Les femmes sourient. Une grande table de chêne brille dans la cuisine paysanne aux rideaux de cretonne. Ce qui les comble d'aise, surtout, c'est qu'ils se sentent intégrés. Ils ont retrouvé une patrie où l'on peut rentrer tard chez soi sans se faire descendre. Quand on les rencontre sur les chemins, on les salue et, s'ils sont à pied, on les invite à monter en voiture...

Mais sur 126 exploitations installées depuis quatre ans dans la région de Toulouse par les rapatriés d'Afrique du Nord, près de la moitié des fermes sont aujourd'hui abandonnées, vendues ou à vendre. Dans l'ensemble, 30 à 35 % des Pieds-Noirs ont échoué et s'en vont. Pour s'en tirer seuls, il leur faudrait des capitaux ou des miracles. Ils ont besoin de secours et le gouvernement n'a encore promulgué aucune loi en leur faveur.

A leur arrivée en métropole, Marocains et Tunisiens ne trouvent qu'un service officiel d'accueil qui ne joue donc aucun rôle d'assistance : il se contente de diriger vers les services sociaux, et vers les sièges d'entraide ou de charité fondés par les rapatriés eux-mêmes ou la Croix-Rouge.

Quant aux Français d'Algérie, quel organisme les considérerait comme des rapatriés ? Aucun texte ne les force à quitter l'Algérie et ne leur donne même pas cette qualité de « migrants » qui ouvre les prêts à taux réduit, les conseils juridiques et techniques et l'assistance morale. C'est vrai : aucun texte, peut-être, ne les force à partir. Mais la réalité. Cette réalité qui s'appelle la peur.

Quand je suis entré, la mère, la fille et les trois garçons regardaient la télévision. L'homme n'était pas là. Il travaille chez un entrepreneur de maçonnerie pour 41.000 francs par mois et charrie le gravier et les sacs de ciment. Il ne rentre pas tôt.

— Et là-bas ?

— Il était contrôleur sur les trolleybus. Avec les allocations, nous faisions 130.000.

Et voici l'hiver qu'ils n'ont jamais connu en France. C'est pour cela que cette petite femme à qui j'ose demander son âge tricote des chandails. Elle a trente ans et en paraît dix de plus. Elle tient debout par miracle.

L'Australie

— **Pourquoi êtes-vous partis ?**

— Nous habitions le Clos Salembier, dans le quartier Diar-es-Saada, avec des Arabes à tous les étages. En décembre dernier, pendant les manifestations du F.L.N., nous avons été bloqués quatre jours. On avait poussé les meubles et les matelas devant la porte et les fenêtres. Pas de pain et presque rien à manger avec cinq soldats qu'on avait recueillis avec leurs armes, mais pas de cartouches. Notre voiture a été brûlée sous nos yeux et nos voisins de palier dansaient et battaient les mains autour du feu.

— **Une vieille voiture ?**

— Elle n'avait pas trois mois et nous venions à peine de finir de la payer, car personne n'a voulu nous faire grâce de rien. A partir de ce jour, tout a été fini. On savait que ça recommencerait. Un des enfants, qui a fait de la tuberculose osseuse, a été blessé dans la rue.

« Quelquefois, mon mari ne pouvait plus assurer son travail sur les trolleys. Certains jours, les bougnoules ne voulaient plus payer et le menaçaient. On a cherché à partir pour l'Australie, avec 25.000 familles qui avaient déjà donné leurs noms ; c'est l'Armée du Salut qui s'occupait du contrat, mais le gouvernement s'y est opposé. »

Cet été, malgré l'interdiction de l'O.A.S., ils sont venus en vacances chez le frère du mari, ouvrier à Sud-Aviation, à Toulouse. Les gosses ont dit : « On ne veut plus retourner là-bas. »

— Vous comprenez, plus d'incidents, plus d'attentats, plus de menaces. On est reparti tout liquider. Mon mari a donné sa démission. J'aurais pu céder mon appartement pour 500.000 francs à un musulman, mais l'O.A.S. a menacé de tout détruire. Alors j'ai vendu ce que j'ai pu. A qui ? Pas aux Européens, bien sûr. Ils n'achètent plus rien.

« Plus rien n'a de valeur là-bas. Il n'y a plus que les bougnoules pour acheter, parce qu'ils savent qu'ils resteront, mais ils achètent pour rien parce qu'ils savent qu'on ne peut plus rien vendre. »

Elle dit « les bougnoules », mais le mot dans sa bouche n'a rien d'injurieux. Prononcé par elle, c'est un mot très doux comme fourrure ou joujoux. Elle le dit sans haine, mais elle le dit parce qu'on ne lui a rien appris d'autre.

Un piano à queue

— **Vous pouviez peut-être déménager ?**

— Il faut des mois et l'O.A.S. l'interdit. Alors, on a tout vendu aux bougnoules: les meubles, le réfrigérateur, la machine à laver, la machine à coudre, la cuisinière à gaz et le piano. L'auto, ils l'avaient brûlée. Tout ça pour 60.000 francs. C'est le piano que j'ai vendu le plus cher : 20.000. Il y en avait un qui en avait envie. La petite le regrette tellement.

— **C'était un beau piano ?**

— Il nous venait de ma belle-sœur : un piano à queue avec trois pieds, quatre pédales et des bougeoirs en bronze. Ils joueront dessus la marche du F.L.N. Quatre cents kilos de bagages accompagnés, c'est tout ce qu'on pouvait emporter : j'ai pris le linge et le poste de télé.

A leur retour à Toulouse, ils se sont fâchés avec le frère et il a fallu chercher autre chose : cet appartement qu'ils ont pu louer sans pas de porte, des meubles à crédit, une école pour les gosses qui étaient inscrits trop tard : ils ont dû payer pour une institution libre.

S'ils avaient des économies et un petit magot, il y a longtemps que tout a fondu. Comment vont-ils régler les traites des tables et des lits, le loyer, les factures de gaz et d'électricité ? Ils n'osent pas y penser. Ils n'ont pas encore pu s'acheter un fourneau, et, pour faire de la soupe chaude aux enfants, la mère va quelquefois chez les voisins.

Au-dehors, c'est le soir vite tombé sur la banlieue toulousaine, les fondrières et les plâtras dans la cour de cette caserne neuve.

— **Vous allez vous y faire ?**

— Je ne sais pas, dit-elle en souriant à travers ses larmes. Un pays qui nous aide si peu et nous reçoit si mal, on s'y sent de trop. Oui, indésirables, voilà ce qu'on est. Si l'Australie ne veut pas de nous, eh bien ! l'Amérique du Sud peut-être... Un endroit où on sera bien accueillis et où on fera quelque chose pour nous.

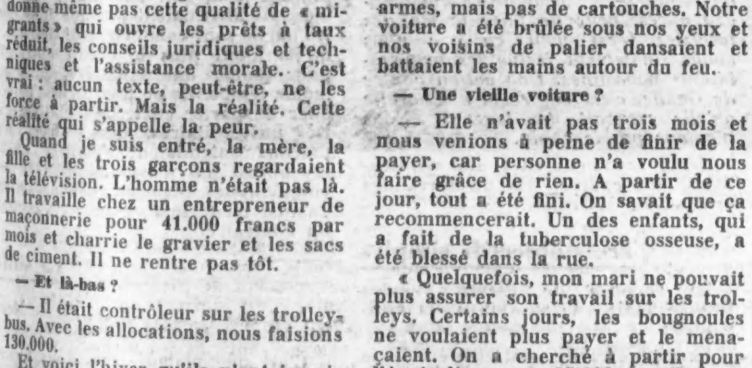
Les autres ? Eh bien ! j'ai vu un Juif de Constantine, marié à une Oranaise, qui a fui en prévision des massacres. Il ne touche pas les allocations familiales parce qu'il est artisan en parqueterie, et envisage de partir pour Israël. Ici, on ne l'emploie pas. « On me prend pour un bougnoule », dit-il.

Il y a ce coiffeur de Belcourt qui a quitté Alger parce qu'il avait reçu du F.L.N. une taxation de 250.000 francs qu'il ne voulait pas payer et s'est enfui, il l'avoue, avec sa femme, ses quatre filles et un million qu'une agence immobilière de Paris lui a croqué en lui extorquant des arrhes sur un fabuleux appartement fictif. Il a échoué dans une rue sinistre où il gagne cinq fois moins que là-bas.

Il y a cette jeune fille d'Oran qui a vu brûler sa maison. Il y a un millier de familles algériennes dans les environs de Toulouse et dans la ville : la moitié du chiffre, bon poids, de malheurs.

Alors ? J'ai découvert, tout au long de cette enquête, que ceux que la peur a déjà chassés n'ont reçu ici aucun secours. Ceux qui sont restés là-bas ne l'ignorent pas et se répètent qu'ils seraient fous de suivre leur exemple. Ils refusent de croire à l'Algérie de demain et ne peuvent pas avoir confiance dans la France d'aujourd'hui. Tout se ferme autour d'eux et tout se passe comme si on voulait les pousser à défendre leur vie et leurs biens avec la furie du désespoir. Pourquoi ? Qui nous empêche de les aider ? Qui nous oblige à les convaincre peu à peu qu'ils n'ont plus de patrie ?

JULES ROY.



(Daujan.)

AVEC UN PIED-NOIR.
En une demi-heure, vingt fois le mot « dignité ».

POLITIQUE

Le plan Mendès France

● *Pendant cinq jours, à l'étape de Grenoble, Michel Bosquet a suivi la tournée de Pierre Mendès France*

— *SOMME toute, vous voulez tout leur donner : les mines, les chemins de fer, les hôpitaux, les vignobles ?*

Un regard scintille derrière des lunettes cerclées d'or. Eux, ce sont les Algériens. Nous c'est la France qui s'insurge contre les braderies passées et à venir en la personne d'un Grenoblois de bourgeoisie moyenne qui a bien voulu me recevoir avec quelques amis pour montrer qu'il n'était pas de droite.

— *Si Mendès ou un autre abandonne l'Algérie,* dit-il, *les Soviets seront à nos portes.*

Sur la centaine de personnes rencontrées dans tous les milieux de Grenoble, c'est la première et unique fois que j'ai affaire à des partisans attardés de Lacoste. Quatre jours durant, pourtant, j'avais exploré l'âme de cette ville, précédant Pierre Mendès France ou le suivant à distance en imitant ses questions et ses réponses.

Il avait 22 rendez-vous avec des syndicalistes ouvriers, paysans, étudiants, cadres, enseignants ; avec des médecins, des professeurs, des magistrats, des patrons, des avocats, 22 fois deux heures de questions et de réponses.

Les « morts »

J'ai été dans les mêmes cercles, parfois chez les mêmes hommes. Une fois seulement, dimanche après minuit, pendant que, sur la place Grenette, une dizaine de voitures de la jeunesse dorée faisaient hurler leurs moteurs et leurs pneus dans une course-poursuite, j'ai entendu ce langage à la Jean Nocher dont beaucoup d'interlocuteurs m'avaient signalé les ravages radiophoniques :

— *Votre Mendès, quoi, il nous mène à la révolution !*

A quoi Pierre Mendès France avait pris l'habitude de répondre : « Si vous ne préparez pas les décisions, les transformations nécessaires, vous l'aurez, la révolution, et précédée ou accompagnée d'une guerre civile sanglante. »

Mais celui-ci n'y croyait pas. Ses invités et lui espéraient en d'autres sauveurs (« Pinay ne se débrouille pas mal » ; l'Union Nationale de Mollet à Soustelle ; etc.) confiant en la passivité du peuple pour maintenir leurs avantages et leurs privilèges :

— *Les syndicats, cher monsieur, vous n'y croyez pas. Je les connais, moi : une poignée d'agités qui n'entraine plus grand monde.*

Il parlait d'expérience, ce patron de droit divin. A Paris déjà on m'avait signalé les licenciements et pénalisations qui s'abattent à Grenoble, comme ailleurs, sur les militants et délégués syndicaux. Toutes les centrales ont leurs « morts ». On m'en a présenté :

— *Ce camarade-là, il ne peut plus trouver d'embauche dans sa qualification. Les patrons l'ont mis sur leur liste noire.*

Mais mieux vaut commencer par le commencement. Après Clermont-Ferrand et Nevers, avant Lyon, Beauvais, Nancy, Strasbourg... Pierre Mendès France est allé avec son message sonder Grenoble. La ville méritait bien de figurer en tête de liste : c'est un des moteurs de la France. Elle détient le record français pour la construction des logements ; le record mondial pour la puissance de ses turbines. Ses conduites, ses transformateurs et disjoncteurs, ses plans d'installation hydro-électrique sont connus dans le monde entier, de même que son Université : aucune autre ville de province ne compte autant d'étudiants étrangers ; aucune ne forme autant d'ingénieurs.

Pourtant, malgré ses records, Grenoble reflète toutes les contradictions de la France : pénurie de cadres ; spéculations foncières ; misère publique dans l'opulence privée ; déséquilibres régionaux ; méfaits de la surcentralisation.

A échelle réduite

Pour 10.000 étudiants et qui seront 30.000 avant dix ans, il y a 950 lits dans les centres universitaires. Dans les facultés, moins de 5 % de fils d'ouvriers et de paysans. Pour 160.000 habitants, une seule piscine « parce que ça n'est pas rentable » ; un plan d'urbanisme étouffé avant même d'avoir vu le jour. Et pendant que Grenoble pousse, les campagnes et surtout le Bas-Dauphiné meurent de mort lente. Les jeunes quittent leurs terres souvent sans les vendre, les vieux, faute de retraite, restent sur les leurs, ce qui fait que d'autres jeunes qui auraient besoin de s'installer ou de s'étendre, ne peuvent ni acheter ni louer. Emiettement, manque de crédits, de formation, déficience de l'infrastructure. Les salaires tombent de moitié en passant de Grenoble à Moirans ou Vienne, ville de chômage, de taudis, oubliée des entrepreneurs et qui devient la ville dortoir de Vénissieux, dans le département voisin.

L'Isère, en un mot, c'est la France à une échelle réduite. Et les questions et réponses qu'y a rencontrées Pierre Mendès France, il les retrouvera sans doute dans le reste du pays.

De tous ceux que j'ai interrogés après Pierre Mendès France, aucun (pas même les quelques attardés cités tout à l'heure) n'en doute plus : ce régime tire à sa fin, il s'usera de plus en plus jusqu'à disparaître, d'une manière ou d'une autre, dans quelques semaines, dans quelques mois, en tout cas avant trois ans. Comment ? Assassinat ou mort naturelle ; grippage des institutions ; grève générale parce que les prix montent trop ou soulèvement paysan parce que, à la production, ils ne montent pas assez. Qui sait ?

> ● « Si vous chargez trop le premier bateau, il coulera avant même de partir ! »

95 % des voix

Le problème algérien sera-t-il réglé avant ? Unanimité sur la réponse de Pierre Mendès France à cette question générale :

Après deux années d'occasions perdues, de Gaulle qui était, disait-on, le mieux placé pour faire la paix en Algérie, est probablement le plus mal placé aujourd'hui. Il a accumulé tant de rancunes dans l'armée, chez les Européens d'Algérie, tant de déceptions chez les Algériens. Mais à supposer qu'il réussisse la paix, serait-il assuré de durer ? Il peut, sur la paix, obtenir 95 % des voix dans un référendum ! Mais ensuite ? La droite et l'extrême-droite ne lui pardonneront pas ; la gauche continuera de combattre son régime ; et la grande masse des flottants ne le soutiendra plus, car il aura cessé d'être « indispensable ».

Pas le choix

En tout état de cause, le régime tombera et, comme à toute disparition d'un pouvoir personnel, les conditions seront réunies pour la guerre civile : les uns préféreront n'importe quoi « au péril communiste »... N'importe quoi y compris le fascisme militaire. Les autres, face à la menace fasciste, s'allieront au parti communiste. Et le choc deviendra inévitable entre ces deux blocs durcis par la peur, dont aucun pourtant ne représente la majorité des Français.

— *Eh bien ! justement,* m'avaient dit des syndicalistes paysans, *nos gens ne voient pas d'alternative. Ils ont beau être déçus ou révoltés comme nous, ce qui les arrête, c'est qu'ils ont peur ; peur de ce qui viendra après, peur de faire le jeu des fascistes. C'est pour ça que nous avons finalement freiné les manifestations paysannes. Une action contre de Gaulle, c'est contre la démocratie qu'elle risquait de tourner. Nous n'avions pas le choix.*

Même argument chez des syndicalistes, des cadres, des membres des professions libérales.

Trois objectifs simples

La réponse de Pierre Mendès France était en substance la suivante :

La guerre civile peut être évitée, le remplacement du régime facilité. Le jour où les Français sauront que l'alternative existe, le régime gaulliste aura perdu l'un des éléments psychologiques qui le prolongent.

Il suffit pour cela de réaliser à la base l'union de tous ceux — et c'est l'immense majorité du pays — qui sont d'accord sur trois objectifs simples :

— *La paix en Algérie :* tout le monde sait ce qu'elle sera. Elle signifie l'indépendance, sans tricherie. Tout le monde sait que le G.P.R.A. gouverne l'Algérie et que la souveraineté algérienne sur le Sahara ne peut pas être sérieusement contestée. Mais l'Algérie future collaborera inévitablement avec la France pour exploiter son pétrole. Tout cela est déjà écrit. Seule la situation future des Européens reste un difficile problème à négocier.

— *La résistance au fascisme.* Il faut se comporter en sorte que l'extrême-droite et ses alliés militaires se trouvent devant un mouvement d'opinion si général, si large, si puisant que, dans l'incapacité de le vaincre, ils n'osent même pas tenter l'aventure.

— *La fin du pouvoir personnel et le rétablissement de véritables institutions démocratiques,* des institutions efficaces, surtout pas le retour à la Quatrième ! et qui ne pourront plus se borner au politique et devront être élargies à l'économie.

Sur ces trois objectifs, Pierre Mendès France proposait donc un contrat limité dans le temps à tous les démocrates, à tous les adversaires de la guerre civile, sans exclusive. Qu'ils réclament un gouvernement de transition avec la mission de réaliser en deux mois ces objectifs, à l'exclusion de tous autres — et ce gouvernement sera assuré de triompher. La transition sera assurée de ce fait, sans effusion de sang, car il n'est pas d'exemple qu'un large mouvement populaire n'ait finalement engendré les procédures nécessaires même si les détails deviennent imprévisibles.

— *Deux mois ? Vous croyez que cela suffira ?* demandait-on.

A quoi Pierre Mendès France répondait qu'il est des questions plus faciles à régler vite que lentement. Alors revenait le souvenir des négociations sur l'Indochine.

Le contrat

Mais il restait d'autres doutes. Celui tout d'abord de la possibilité du contrat.

Avec qui le ferait-on ? Avec tous ceux qui sont d'accord sur les trois buts. Même si certains doivent nous abandonner à l'expiration du contrat, nous aurons besoin de leur concours dans la première bataille, car elle sera dure.

La réponse ne satisfaisait pas encore entièrement. Car il y a beau temps que l'accord existe sur les trois points et, cependant, que de divisions jusque (et surtout) dans les syndicats !

— *Je n'ai jamais vu,* me dit un vieux militant, *un tel degré de division ouvrière.*

Les partis ? Leur crédit est nul ou presque, de l'avis de tout le monde.

Alors, avec qui le contrat et comment ?

Pierre Mendès France avait répondu : avec toutes les forces organisées, prises à leur base. C'est de la base que peut venir la poussée vers l'union ; si la base se met en branle elle finira bien par convaincre les états-majors de mettre en veilleuse deux mois les buts qui dépassent les objectifs prioritaires, sans lesquels rien n'est possible, sans la réalisation desquels les fins plus ambitieuses des uns et des autres resteront des rêves creux.

Ce raisonnement portait ; mais la plupart voulaient en savoir davantage. Ils affirmaient presque tous que les partis sont complètement dépassés, qu'ils n'ont plus le crédit suffisant pour lancer une initiative. Mais en même temps, ils ne pouvaient s'empêcher de parler en termes d'alliances. Des universitaires, des cadres, des patrons entendaient s'assurer qu'ils n'y aurait pas d'association avec les communistes. D'autres, ouvriers, enseignants, médecins, voulaient s'assurer du contraire.

La suite

Aux uns et aux autres, Pierre Mendès France donnait la même réponse :

C'est une maladie que nous avons de nous battre non pas sur des idées mais sur des constellations d'alliances politiques. Ce jeu est vain, et on perd son temps à vouloir proposer des contrats à des formations, quand on sait d'avance que leurs dirigeants refusent même de s'asseoir à la même table. La seule manière d'en sortir, c'est de définir nos positions en fonction des problèmes à résoudre. Les positions qui vous sont proposées sont déterminées clairement, sans triche-

FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

CLOTURE DE L'EMPRUNT ACIER 1961

On annonce la clôture de l'Emprunt Acier 1961, émis par le Groupement de l'Industrie Sidérurgique.

Lancé le 2 octobre cet emprunt, d'un montant de 45 milliards d'anciens francs a été couvert à la cadence de plus de 2 milliards 1/2 d'anciens francs par jour de placement effectif.

Comme les années précédentes les souscriptions de la petite épargne individuelle ont massivement contribué à la réussite brillante de l'opération.

Communiqué.

rie possible : faire la paix en Algérie, réduire le fascisme, rénover la démocratie. Ces trois objectifs sont rapidement réalisables ; ils sont des préalables absolus, car il n'y aura pas de suite s'ils ne sont pas atteints d'abord.

Si les hommes, représentatifs de leur milieu ou de leur classe, les militants, les cadres sociaux, se mobilisent sur ces objectifs, les partis, les centrales se mettront en marche eux aussi.

Quant au mouvement lui-même, il ne pourra jamais être l'instrument d'un seul parti. Sa puissance irrésistible, c'est qu'il les dépasse sans être soumis à aucun. La formation ou l'homme qui prétendrait en prendre le contrôle ferait aussitôt avorter le mouvement, sans gain aucun — à moins de s'en exclure lui-même.

Arrivé à ce point des développements de P.M.F., les objections ont commencé de diverger. On réclamait des assurances contradictoires pour « la suite » : la transition ne débouchait-elle pas sur une république socialiste ? ou au contraire sur un Etat conservateur et bourgeois ? Quelle garantie pour la suite ?

Deux risques

P.M.F. répondait qu'il avait bien des idées personnelles sur la suite et sur les institutions nouvelles à élaborer. D'abord éviter le retour aux impuissances de la IVe. Pour cela, un régime institutionnel proche de celui de la Grande-Bretagne, le droit de dissolution pour l'exécutif, par exemple ; il faut à un pays moderne un exécutif stable, durable, avec les moyens pour gouverner. Il faut aussi à la France une planification plus efficace, démocratique et décentralisée avec la participation des organisations syndicales, professionnelles, etc., à l'élaboration et à l'exécution du Plan et de la politique économique.

Mais toutes ces idées, ajoutait P.M.F., n'engageaient que lui et ne préjugeaient pas la suite. Elles n'avaient pas à figurer dans le « contrat ». Elles seraient discutées librement par ceux qui se seraient associés pour faire face ensemble à la première étape. Après la période de transition, chacun des contractants reprendrait ses billes et la suite serait décidée par consultation du peuple.

Finalement, pour quelques hésitants, il fallait choisir entre deux « risques » : le risque que le mouvement, la transition passée, ne porte au pouvoir un gouvernement de gauche, et le risque que, en l'absence de pareil mouvement populaire, le fascisme ne s'installe ou que n'éclate une guerre civile dont nul ne peut prédire le vainqueur.

Des cadres supérieurs, des patrons, qui, spontanément pencheraient vers M. Pinay, m'ont semblé ébranlés par ce raisonnement. Pendant ce temps, la discussion reprenait du côté des syndicalistes. Certains — parmi lesquels des responsables de la C.G.T. rencontrés à titre individuel — demeuraient réticents :

— *Nous ne pouvons pas,* disaient-ils, *nous engager sur un programme aussi sommaire. Nous aurions l'air d'abandonner nos troupes et de passer des compromis avec l'ennemi. La classe ouvrière n'a cessé d'être déçue et trompée : en 45, en 56, en 58 ; il y a de quoi être méfiant.*

Le seuil

« *Dans la bataille de la transition, la transformation des structures économiques ne figure pas parmi les objectifs.* Or (c'est un responsable C.F.T.C. qui l'affirme) *c'est un objectif primordial pour nous. Nous sommes devenus exigeants. Si on ne nous garantit pas que, dès la période de transition, un seuil sera franchi qui rendra impossible le retour offensif des trusts, pouvons-nous nous engager ?*

Et P.M.F. répondait :

Il y a trois préalables sans lesquels aucune réforme à long terme, aucune réforme sérieuse, n'est possible. Il ne faut pas diminuer encore nos chances. Si vous chargez trop le premier bateau; si vous y faites figurer, d'emblée, de nombreuses revendications d'avenir, il coulera avant même de partir. Qui rassemblerez-vous ? Combien de temps mettrez-vous pour définir un programme élargi ? Et combien de temps pour aboutir à un accord ? Etes-vous sûrs d'avoir le temps ? Et à supposer même que le programme commun puisse voir le jour, que sera-t-il finalement ? Probablement ce qu'étaient des programmes très généraux et vagues comme ceux du Front populaire de 1936 et du C.N.R. de 1944. Plutôt qu'un programme vaste et qu'on n'exécutera jamais, je propose qu'on se concentre sur des objectifs limités en nombre et dans le temps, mais réalisables à coup sûr et qui ne prêtent pas à équivoque.

Pour atteindre ces trois objectifs, le gouvernement de transition aura été porté par une mobilisation de toutes les forces vives de la Nation. Le gouvernement de transition aura opéré sous le contrôle de l'opinion — sous le contrôle des organisations professionnelles et syndicales. Aucune tricherie, aucune combinaison obscure n'aura été possible sur des buts rigoureusement définis. Alors, la suite ? Eh bien, elle aura de bonnes chances d'être dans la foulée. Les bouchons auront sauté ; il y aura des élections ; les contractants de la période transitoire proposeront un nouveau programme d'action.

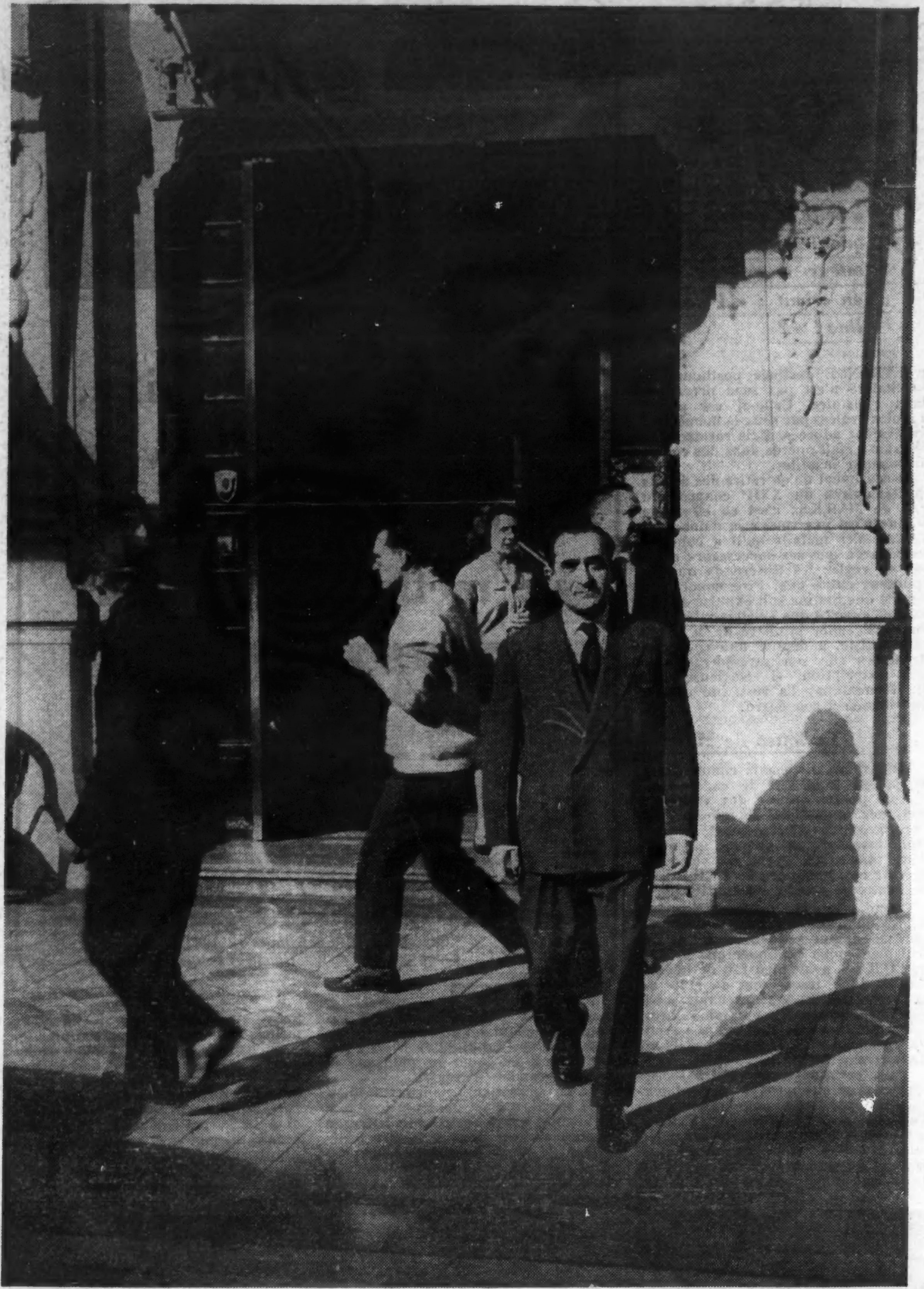
Si vous, à gauche, avez des doutes, c'est que vous doutez de vous-mêmes.

★

Je ne sais pas si tous les interlocuteurs de P.M.F. ont été convaincus. Je crois l'avoir été.

Et pourtant j'en étais, personnellement, bien loin au départ. La méthode est donc bonne, cela est sûr.

MICHEL BOSQUET.



(G. Richard.)

PIERRE MENDÈS FRANCE A GRENOBLE.
« Si vous avez des doutes, c'est que vous doutez de vous-mêmes. »

placez vos capitaux
en hypothèques 1er rang
sur immeubles anciens ou constructions neuves achevées
Titres de 5000 à 100000 nf. Rapport net 8 à 10%·
SOBI
SOCIÉTÉ DE BANQUE
ET D'INVESTISSEMENTS
26, bd d'Italie - Monte-Carlo - Principauté
téléphone 30.56.46
remboursement du capital, paiement des intérêts
garantis par notre banque
Sans engagement de votre part demandez notre documentation x :
" PLACEMENTS de CAPITAUX "

U.R.S.S.

Comment s'en débarrasser

M. Krouchtchev a chassé Staline du Mausolée de la Place Rouge. Mais il n'a pas répondu à cette question : pourquoi les victimes du dictateur mouraient - elles en criant : « Vive Staline ! » ?

(Holmès.)

STALINE ET LÉNINE EN 1919.
Le vrai dossier n'a pas été ouvert.

Malgré sa victoire, M. Krouchtchev a toutes les raisons de se méfier de l'avenir.

(Archives.)

STALINE ET KROUCHTCHEV EN 1937.
Tous les successeurs étaient d'accord.

L'ETRANGE destinée posthume de Staline n'est pas sans précédent dans l'Histoire. Celle-ci est pleine d'idoles brûlées par ceux-là mêmes qui les avaient adorées. Mais rarement la révision s'était opérée dans des conditions aussi insolites.

Le sentiment qu'on retire des débats spectaculaires du XXII[e] congrès du P.C. de l'U.R.S.S., c'est en effet que Staline n'est pas voué à la damnation à cause des méfaits qu'il a commis, mais parce que ses successeurs n'ont pas su régler les différends qui les opposent entre eux. Pire encore : il semble que Staline soit expulsé de son mausolée parce que le camarade Chou En-laï, Premier ministre de la Chine communiste, a déposé une couronne de fleurs sur son sarcophage avec une inscription si élogieuse que M. Krouchtchev l'a ressentie comme une insulte à son égard.

La lettre de Molotov

Mais si les dirigeants communistes se jettent à la tête le cadavre de Staline pour s'assurer des avantages tactiques immédiats, ils n'osent pas encore ouvrir publiquement le véritable dossier de cet homme, qui, pendant plus d'un quart de siècle, a présidé aux destinées de l'U.R.S.S. et de l'extrême gauche internationale.

Quand, le 17 octobre dernier, M. Krouchtchev a consacré quelques phrases à son prédécesseur, ce fut seulement pour expliquer que le P.C. de l'U.R.S.S. avait bien fait de dénoncer, en 1956, les erreurs du culte de la personnalité. « Maintenant, a-t-il conclu, nous nous sentons plus libres, nous respirons mieux, nous voyons plus clairement. » L'affaire paraissait définitivement classée.

Puis, certains communistes — soviétiques et étrangers — se sont permis de contester, au cours du congrès, l'autorité de M. Krouchtchev. Celui-ci n'a prononcé alors son nouveau réquisitoire contre Staline que pour écraser ces adversaires en dénonçant les responsabilités, dans le passé, de ses compagnons d'autrefois, laissant entendre pourtant qu'il eût gardé le silence si l'obstiné Molotov n'avait pas continué à critiquer sa politique et son programme d'avenir.

C'est parce que l'ancien président du Conseil, qui vit dans un demi-exil à Vienne, a osé écrire une lettre au comité central pour critiquer sévèrement le programme de M. Krouchtchev, que celui-ci a rappelé immédiatement que M. Molotov avait lui-même fourni, en 1937, une justification théorique de la répression stalinienne.

M. Krouchtchev a expliqué également que les idées actuelles de M. Molotov — qui paraissent très proches de celles de Pékin — conduiraient à l'arbitraire à l'intérieur de l'U.R.S.S., et à la guerre mondiale. Il a ainsi brandi devant ses camarades et le peuple russe les deux épouvantails qui leur font le plus peur : celui de la terreur et celui de la guerre.

Les carrières politiques de MM. Molotov, Malenkov, Kaganovitch, etc. — déjà bien compromises après leur exclusion du pouvoir en 1957 — se sont écroulées définitivement sous le poids de ces accusations et sous celui du cadavre de Staline. Désormais, leurs noms seront liés, dans l'esprit des Russes, aux pires aspects du stalinisme. Discrédités, ils cessent également d'avoir une valeur quelconque comme alliés potentiels des Chinois. Si Mao Tsé-toung a pu se faire des illusions sur la possibilité de faire renverser M. Krouchtchev par des éléments de son propre parti, il doit comprendre aujourd'hui qu'il n'arrivera jamais à ses fins avec l'aide d'hommes qui ont du sang sur les mains.

M. Krouchtchev a indiscutablement gagné une grande bataille au XXII[e] congrès. Mais cette bataille avait commencé, en fait, dès le lendemain de l'enterrement de Staline. Contrairement à ce qu'affirme aujourd'hui le Premier secrétaire du P.C. de l'U.R.S.S., tous les successeurs du dictateur étaient d'accord pour changer les règles du pouvoir et pour rétablir la légalité à l'intérieur de l'U.R.S.S. Aucun d'eux n'était assez fort pour s'emparer des rênes du gouvernement et chacun savait ce qu'il risquait si son concurrent triomphait dans le cadre de l'ancien régime.

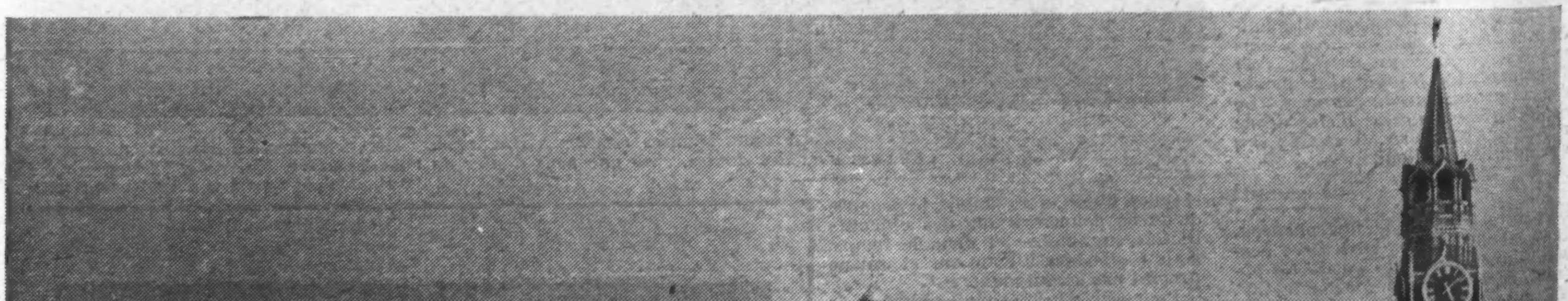
Les archives du Kremlin

Cette crainte était si forte que, même en 1957, après le XX[e] congrès, M. Kaganovitch a fait appel à l'amitié de son ancien protégé Krouchtchev parce qu'il redoutait le pire, après son exclusion du præsidium du parti. M. Krouchtchev a parlé de ce coup de téléphone pathétique et il l'a commenté ainsi : « Les fractionnistes ont pensé qu'on se comporterait avec eux comme ils se seraient comportés avec les cadres du parti s'ils étaient parvenus à réaliser leurs desseins perfides. »

On peut imaginer que la méfiance réciproque et la crainte de se faire liquider étaient encore plus grandes en 1953, alors qu'aucune règle de conduite n'avait encore été fixée. C'est pourquoi M. Malenkov a proclamé l'amnistie et fait le serment de respecter la légalité quelques jours à peine après sa nomination à la présidence du Conseil.

Les hommes du Kremlin étaient aussi d'accord sur beaucoup d'autres points pour rompre avec l'héritage stalinien. M. Malenkov était même prêt à aller plus loin que M. Krouchtchev dans le renversement de la politique économique du pays. A cette époque, pourtant, tous les membres de la direction collégiale avaient conscience du danger que représenterait pour eux — en raison de leurs anciennes activités — une démocratisation trop rapide de la Russie.

Aussi, ils ne savaient que faire de Staline. La plupart suggéraient de ne rien en dire et d'attendre que le temps



(Magnum.)

LE MAUSOLÉE DE LA PLACE ROUGE.
Pour un bouquet de trop.

efface de la mémoire des Russes le bien ou le mal qu'il avait pu faire. M. Krouchtchev, plus audacieux, partait du principe que le meilleur moyen de se laver de ses anciens péchés était de prendre les devants. Et puis il se savait moins compromis, malgré tout, que Molotov, Malenkov et Kaganovitch.

Lorsqu'il a laissé entendre, au XXII^{e} congrès, que les anciens staliniens avaient manqué leur chance de se réhabiliter et d'aider le parti « à surmonter les erreurs du culte de la personnalité », M. Krouchtchev a sûrement dit la vérité. Soit pour des raisons doctrinales, soit pour des raisons personnelles, ses collègues n'ont pas voulu le suivre dans sa condamnation de l'ancien dictateur.

M. Molotov, seul fidèle à la personne de Staline, ne voulait sans doute pas s'associer à ce procès unilatéral parce qu'il le croyait profondément injuste. M. Malenkov, en revanche, était convaincu que le mythe de Staline restait si puissant dans le parti et dans le pays que quiconque oserait l'attaquer se casserait les reins. Il a donc opté pour le silence et pour l'attentisme. Aujourd'hui, tous deux sont à la merci des révélations que M. Krouchtchev — définitivement dissocié du stalinisme — pourrait faire sur leurs activités au Kremlin jusqu'en 1953. Les archives du comité central contiennent suffisamment de matériaux — naguère considérés comme titres de gloire — susceptibles d'étayer maintenant n'importe quel acte d'accusation.

L'assassinat de Kirov

Mais si M. Krouchtchev a brillamment exploité, pour se débarrasser de ses adversaires, l'un des aspects du stalinisme, il n'a toujours pas parlé du phénomène dans son ensemble. Tout d'abord, il continue de faire une sélection parmi les victimes de l'ancien dictateur. Pour lui, les abus de pouvoir et la terreur n'ont commencé qu'après l'assassinat de Kirov, lorsque Staline a exterminé un certain nombre de ses lieutenants comme Tchoubar, Kossior, Roudzoutak, Postychev, Eikhe, Voznessienski, Kouznetzov. Il ne parle toujours pas des autres procès, beaucoup plus retentissants, qui ont conduit à l'élimination de la vieille garde bolchevique, de Boukharine à Zinoviev, en passant par tous ceux qui ont fait la révolution d'Octobre et dirigé l'U.R.S.S. pendant la période cruciale de la guerre civile.

M. Krouchtchev n'a pas expliqué non plus comment un des principaux chefs de l'Armée Rouge, Yakir, arbitrairement arrêté, torturé et condamné par le dictateur, a pu crier au moment de sa mort — d'après le discours de Krouchtchev lui-même — : *« Vive le Parti ! »* — *« Vive Staline ! »* ? Comment la plupart des victimes ont-elles cru jusqu'à l'échafaud que Staline ignorait l'injustice qui leur était faite et qu'il l'aurait empêchée s'il en avait été informé à temps ? D'où venait donc cette foi quasi mystique dans la grandeur et l'infaillibilité d'un homme si absolument cruel ?

Si l'on ne répond pas à ces questions — et M. Krouchtchev refuse de le faire — il est impossible de comprendre ce qu'a été le stalinisme, et par conséquent de le démystifier.

(Holmès).

LE « PÈRE DES PEUPLES ».
Yakir lui-même ignorait.

L'énumération de crimes précis sera sans doute fatale aux survivants qui y ont pris part. Elle ne nuira pas obligatoirement à un cadavre qui a pris pour certains des dimensions mystiques. De même qu'il est difficile de convertir un catholique en lui citant les abus de certains papes, il est impossible d'extirper le stalinisme en parlant uniquement de certaines injustices, même criminelles, commises par l'ancien dictateur.

Même en Pologne

Pour ceux qui n'ont jamais adhéré à la foi stalinienne, la fidélité d'une partie de la population soviétique à son ancien chef peut paraître incompréhensible. Récemment encore, j'ai vu des hommes revenant de Moscou s'étonner d'y avoir rencontré des personnes qui défendaient passionnément Staline. Au cours de ma visite, en 1959, avec la délégation du parti travailliste, j'ai rencontré, jusque dans les milieux officiels, des interlocuteurs qui niaient la véracité du rapport de Krouchtchev au XX^{e} congrès, ou feignaient même de l'ignorer. J'ai parfois attribué cette attitude à une tactique diplomatique, les Russes ne voulant pas discuter de leurs faiblesses avec leurs hôtes anglais. Mais j'ai eu souvent l'impression qu'il s'agissait de convictions sincères et si fermement ancrées qu'aucun discours superficiel ne saurait les extirper.

Pour avoir vécu en U.R.S.S. pendant sept ans, je peux comprendre l'ampleur de ce phénomène. Staline a su créer un système et donner à toute une génération une foi sans laquelle la Russie n'aurait ni gagné la guerre ni lancé dans l'espace ses spoutniks et ses fusées. Que cette foi ait été fabriquée de toutes pièces, qu'elle ait reposé sur une interprétation tronquée de la doctrine marxiste, importe peu. Elle a su pénétrer les esprits des hommes et les pousser à un dévouement dont on ne trouve de précédents que dans les grands mouvements religieux de l'Histoire.

Je connais des communistes polonais qui ont vu les meilleurs de leurs camarades fusillés sans raison en 1938, qui ont été eux-mêmes déportés pendant de longues années, et qui, après leur retour en Pologne, en 1945, auraient nié farouchement — si on l'avait suggéré devant eux — que Staline fût capable de commettre des injustices ou qu'il existât des camps de concentration en U.R.S.S. Comment expliquer l'attitude de ces hommes qui n'ont jamais manqué de courage et qui ont passé leur existence dans les pires conditions de la vie clandestine ?

Quelle famille russe n'a pas souffert de la terreur stalinienne ? Je suis persuadé que M. Krouchtchev lui-même, si proche qu'il ait été du dictateur, n'a pas pu sauver tous les siens. Et pourtant qu'on se souvienne des scènes dramatiques qui se sont déroulées à Moscou au cours de l'enterrement de Staline. Les observateurs de tous les pays ont pu assister ce jour-là à une explosion de tristesse nationale comme ils n'en avaient jamais vu.

Le camarade Mao Tsé-toung

Que le temps et les petites attaques successives contre la mémoire de Staline aient entamé son culte, nul doute. De toute façon, une religion qui n'attire pas de nouveaux adeptes, qui n'est pas nourrie par des dogmes nouveaux, est vouée à l'extinction. Mais c'est un processus lent et, en attendant, ses survivances pèsent sur la vie intellectuelle et sur les pratiques intérieures de l'U.R.S.S.

La procédure choisie par M. Krouchtchev pour détruire la foi stalinienne me paraît inefficace parce qu'elle ne s'attaque qu'à certaines de ses manifestations extérieures et non pas aux conceptions profondes sur lesquelles elle repose. Il se peut que M. Krouchtchev soit incapable d'aller plus loin parce qu'il reste, lui-même, inconsciemment, un adepte de l'ancienne foi. Il se peut aussi qu'il ne puisse pas aller plus loin parce que la Russie, selon lui, a toujours besoin des vestiges de cette religion et n'est pas mûre encore pour une discussion ouverte sur son Histoire, ses conceptions idéologiques et ses perspectives d'avenir.

En attendant, il est clair que la déstalinisation partielle sèmera encore plus de troubles dans le camp communiste que les demi-silences des dernières années. Les Chinois ne s'intéressent pas, en effet — et pour cause — aux abus précis que Staline a pu commettre contre ses lieutenants. Dès le lendemain du XX^{e} congrès, ils ont déclaré : « Les erreurs du culte de la personnalité sont vraiment terribles. Heureusement, dans notre pays, le camarade Mao Tsé-toung nous a empêchés de les commettre. »

L'impasse

Certes, pour des raisons tactiques, Pékin a joué la carte stalinienne. Mais ce qui compte pour les Chinois, c'est la doctrine, c'est la foi grâce à laquelle la Russie a su mobiliser tout une génération pour son « bond en avant ». Or, c'est un sujet sur lequel — nous l'avons vu — M. Krouchtchev a très peu à dire.

Le XXII^{e} Congrès empêchera certes les Chinois d'exploiter les sentiments staliniens à l'intérieur de la Russie, mais il aura peu d'influence sur leurs positions idéologiques. Malgré sa victoire, M. Krouchtchev a donc toutes les raisons de se méfier de l'avenir. Sa méthode d'action unilatérale, son souci de la politique russe avant tout, peuvent conduire à une nouvelle aggravation des relations au sein du monde communiste.

Pour sortir de cette impasse, M. Krouchtchev sera obligé, tôt ou tard, de faire précisément ce qu'il s'obstine à vouloir éviter : accepter un véritable débat sur l'héritage stalinien.

C'est seulement grâce à ce retour aux sources qu'il sera possible de supprimer la contradiction entre les perspectives de la construction communiste en U.R.S.S. et celles de la révolution socialiste à l'échelle mondiale, contradiction qui, selon les Chinois, paralyse l'action de l'extrême gauche dans le monde entier. L'expulsion de Staline du mausolée ne clôt pas — soyons-en sûrs — le débat posthume à son sujet.

K.S. KAROL.

CONVOCATION
Golf de Saint-Nom-la-Bretèche

L'assemblée générale du Golf doit se tenir au cours du dernier trimestre de chaque année.

Il est indispensable que le plus grand nombre possible de membres de l'Association Sportive assistent en personne à cette assemblée pour qu'une discussion véritable s'instaure sur d'importantes questions telles que celle des actions de la Société Agricole et Immobilière conservées par les promoteurs de l'opération, afin d'être cédées aux acquéreurs des villas édifiées aux abords du terrain.

Il conviendrait d'éviter que, par suite du blocage des titres de la société immobilière, les promoteurs de l'opération commerciale laissent supporter aux membres actifs de l'Association Sportive la totalité des cotisations qui normalement devraient être acquittées par tous les détenteurs actuels de ces actions.

L'ordre du jour de la prochaine assemblée doit, en outre, comporter le renouvellement du tiers des membres composant le Comité.

Un groupe de membres du Golf de Saint-Nom-la-Bretèche.

Communiqué.

BERYL
PRET-A-PORTER ELEGANT
s'agrandit et a le plaisir d'informer son aimable clientèle de l'ouverture, à ses côtés, d'un magasin HOMMES et JUNIOR
115 bis, av. du Gl-Leclerc (14^{e})
Tél. GOB. 55-66 (magasin femmes)
Tél. GOB. 31-41 (magasin hommes)

SKI
Vacances de Jeunes et Séjours familiaux à NOEL dans les belles stations françaises, de Suisse et d'Autriche : Les Gets, Les Houches, Kandersteg, Saas-Fee, St Anton, Ischgl. Prix tout compris : 350 à 550 NF.
Réservations à :
ETUDES ET VOYAGES
122, rue de Provence - PARIS - LAB. 58-35

SPORT

De Joinville aux djebels

● *Le footballeur Van Sam a peut-être ruiné sa carrière internationale parce qu'il a été sélectionné t r o p t ô t après son retour d'Algérie. Quelle est l'influence de la guerre d'Algérie sur le sport français ?*

DANS l'équipe de France de football, qui fut battue et humiliée par la Belgique, l'autre semaine, à Bruxelles (3-0), se trouvait un nouvel international dont le comportement fut extrêmement médiocre et qui ne sera peut-être jamais plus sélectionné, Guy Van Sam.

Van Sam effectue en ce moment son service militaire et, moins de deux semaines avant de jouer ce match contre les Belges, il faisait partie du contingent appelé en Algérie. Normalement, un footballeur professionnel, qui revient de son temps en Algérie, devrait être laissé au repos, tout en reprenant un entraînement léger, pendant plusieurs semaines. Il a perdu, dans les exercices quotidiens, les marches exténuantes, les nuits blanches et les alertes, le pouvoir de concentration et la fraîcheur physique indispensables à l'athlète de compétition. Très fréquemment, aussi, la mauvaise alimentation a détraqué son estomac, quand les angoisses et les déchirements n'ont pas détraqué ses nerfs.

Vingt-quatre heures après

Malheureusement, les clubs professionnels français ne sont pas assez sages pour suivre les leçons de l'expérience. Lorsqu'une des vedettes, dont ils ont dû se passer pendant de longs mois, revient d'Afrique du Nord, ils la conduisent directement du train au terrain de football. C'est ce qui est arrivé à Van Sam. Vingt-quatre heures à peine après son retour d'Algérie, il jouait au Parc des Princes, avec le Racing Club de Paris, un match de championnat contre Rennes. Et, cet après-midi-là, comme cela se produit presque toujours, Van Sam fut excellent (puisqu'il fut à l'origine de deux des trois buts réussis par l'équipe parisienne). Une sorte d'excitation tient lieu, pour cette première rencontre, de condition physique. Le joueur, ravi de retrouver sa famille, ses camarades, son sport, libère toute son énergie, dépense toutes ses forces. Alors, on lui demande de jouer

(Daujan.)

GUY VAN SAM.
Les nerfs et l'estomac.

encore. Quelquefois même, on le sélectionne dans l'équipe de France. Et c'est le désastre. Car les répercussions de cette reprise trop brutale sur l'organisme et la musculature d'un jeune athlète, peuvent être très graves.

Mais qu'on se mette à la place d'un club comme le Racing. Ayant besoin de se renforcer, il a « acheté » très cher (environ 40 millions d'anciens francs) l'excellent « espoir » Van Sam, à Montpellier. Celui-ci, aussitôt transféré au Racing, a commencé son service militaire. Il n'a certes pas, comme une recrue ordinaire, passé en Algérie les vingt-sept mois de son incorporation. Comme tous les sportifs d'élite, il a été affecté au Bataillon de Joinville. Et, durant ses séjours parisiens, il a même pu, le dimanche, jouer avec son club (sauf lorsqu'il a été sélectionné dans l'équipe de France militaire).

Cela serait parfait s'il n'y avait pas la guerre d'Algérie. Car Van Sam, comme tous les footballeurs du B.J., a dû accomplir, en plusieurs périodes, ses dix ou douze mois d'Algérie. Làbas, les athlètes ne sont que des soldats. Il arrive que des footballeurs ou des rugbymen, pris en train de s'entraîner ou de taper dans un ballon, soient punis par leurs officiers. De sorte que, nous l'avons vu, chaque séjour en Algérie est suivi d'une période plus ou moins longue pendant laquelle le champion, épuisé, malade ou déprimé, est incapable de reprendre la compétition et court de sérieux risques d'accident.

Van Sam n'est qu'un exemple. Les meilleurs footballeurs de son contingent formaient, avant leur incorporation, une équipe sur laquelle il était raisonnable de fonder les plus grands espoirs. Les Taillandier, Chorda, Tylinski, Cornu, Piumi, Peyroche, Herbin, Heutte, Alba, Bonnel, Van Sam, Sauvage, étaient, voici deux ans, aux portes de l'équipe de France. Certains avaient même été déjà sélectionnés. Et, brusquement, pendant trois années, non seulement leur club, mais la sélection nationale a dû se passer de leurs services. Plus grave encore : dans quel état nous les rend la guerre d'Algérie ? On a vu le cas de Van Sam. C'est pire encore pour les autres. A l'heure où le football français aurait tant besoin d'eux pour assurer la relève et pour préparer la Coupe du Monde, elle ne peut compter sur aucun d'eux. Ils sont blessés (Taillandier, Herbin, Chorda), par suite d'efforts prématurés, ou bien on dirait qu'ils sont usés et incapables de retrouver leur jeunesse (Heutte, Peyroche, Bonnel, Cornu).

Aucun écart

Ce qui est vrai pour le football est vrai, naturellement, pour les autres sports. Pour l'athlétisme, par exemple. Les meilleurs athlètes français, au nombre de soixante-dix environ, sont affectés, comme les footballeurs, au Bataillon de Joinville. Ils passent en Algérie deux fois cinq mois, d'octobre à mars. Ou bien, selon une méthode nouvelle, ils séjournent pendant dix mois d'affilée en A.F.N.

On ne sait pas quel est le meilleur système. Dans le premier cas, on prive l'athlète de tout entraînement hivernal, ce qui est très fâcheux pour un coureur à pied (moins pour un lanceur). Un coureur de demi-fond comme Lurot, un des grands champions de demain, venait de battre son record personnel sur 800 mètres, en 1' 49" 1, lorsqu'il dut partir une première fois pour l'Algérie en octobre 1960. Lorsqu'il revint, il eut besoin de deux ou trois mois pour récupérer. Il y parvint enfin et réalisa, au cours du récent France-Grande-Bretagne, un remarquable 3' 46" 6 sur 1.500 mètres derrière Jazy (record personnel). Le lendemain même de ce nouveau sommet, atteint au prix d'efforts inouïs, il repartit pour l'Algérie, ruinant ainsi toute cette progression. Recommencera-t-il quand il reviendra ? Aura-t-il encore l'enthousiasme et la santé nécessaires ?

Mais est-ce mieux de tout abandonner pendant près d'un an ? L'espoir du javelot français, le jeune Sevestre, qui, à dix-neuf ans, avait réalisé un jet de 73 mètres, n'a pas lancé une seule fois son engin cette saison. Le sport de compétition, de nos jours, exige une attention constante, un entraînement et des soins qui n'autorisent aucun écart. On le voit bien quand on examine l'exemple contraire. Le sprinter français Piquemal n'était pas, voici deux ans, plus doué que ses concurrents, Lagorce ou Genevay. Mais Piquemal est pupille de la Nation et il n'a donc pas « fait » l'Algérie. Il a pu suivre un entraînement rationnel, sans interruption. Résultat : Piquemal a été champion de France en 1960 et, cette année, il s'est montré le meilleur Français derrière Delecour (100 m en 10" 3 et 200 m en 20" 9).

Le cas Jourden

On pourrait multiplier les exemples. En cyclisme, où les règlements prévoient qu'un coureur ne peut pas devenir professionnel avant la fin de son service militaire, nous sommes le seul pays d'Europe à ne lancer nos coureurs dans la grande compétition qu'à vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Ce sera le cas par exemple d'un Jourden, qui commencera sa vraie carrière à l'âge où un Anquetil ou un Bobet possédait déjà un palmarès bien garni. Dans ce sport aussi, où la préparation joue un si grand rôle et où le vélo est indispensable à l'entraînement, le service militaire algérien détruit des carrières, émousse des enthousiasmes, ruine des santés. Duez, très brillant avant son service, n'est plus, semble-t-il, qu'un coureur moyen. Et Gruchet, ce sprinter qui paraissait tellement doué, on craint qu'il ne tienne pas ses promesses.

Nous n'avons parlé que des champions reconnus, détectés et que la guerre d'Algérie a diminués ou au moins freinés. Il y a tous les autres, ceux qui n'ont pas eu la chance d'être affectés au Bataillon de Joinville et que près de trois ans d'Algérie ont détournés à tout jamais du sport actif. Ce n'est qu'un aspect mineur, certes, des troubles occasionnés par la guerre d'Algérie sur l'activité française. Mais on ne doit pas l'ignorer quand on se demande ce qui ne va pas dans le sport français.

JEAN MEUNIER.

LA GRANDE MAISON DE BLANC
PARIS
PLACE DE L'OPÉRA

CHEMISES POUR HOMMES
"KERKO"
en coton qui ne se repasse pas
38 NF
Incomparables !
A titre exceptionnel le prix spécial de
32 NF
sera consenti aux porteurs de cette annonce jusqu'au 15 novembre 1961

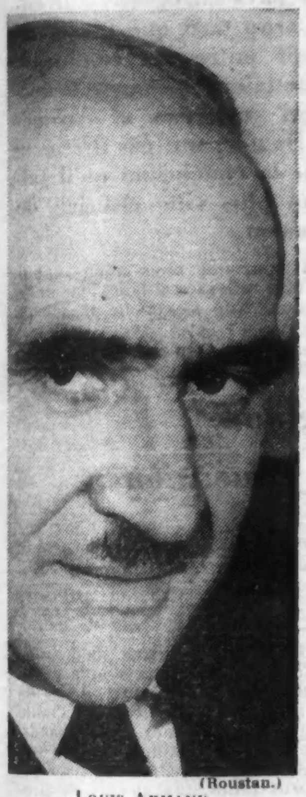
MISE EN VENTE
de TAPIS CHINOIS provenant des DOUANES CENTRALES
GRAND CHOIX de TAPIS PERSANS et CARPETTES
de provenances diverses
ainsi qu'une Collection d'ivoires de Chine et Pierres dures ayant été saisies par la douane TAPIS de 4 à 5 m2 à partir de 80 NF. TAPIS de 10 à 12 m2 : 225 NF. DRAPS DE LIT, jours de Venise à 20 NF pièce. SERVICE DE TABLE en toile d'Italie à 40 NF. Cette vente est organisée sous la surveillance des agents de la S. M. T. et aura lieu sans interruption tous les jours, même le dimanche.
du jeudi 2 novembre au jeudi 16 novembre et les jours suivants
SALLE DE VENTE, 11, rue de Mézières, PARIS (6e)

Vient de paraître :
PRÉSENCE AFRICAINE
REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR
No XXXVII
AU SOMMAIRE :
LE NÉO-COLONIALISME
L. C. HOWARD : Des différences entre l'impérialisme et le colonialisme.
P. NAVILLE : Y a-t-il un néo-colonialisme soviétique ?
Cl. JULIEN : Les Etats-Unis, Cuba et le Tiers Monde.
ETUDES - POEMES - PALABRES - NOTES
En vente à la
LIBRAIRIE PRESENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Ecoles, PARIS (5e) - ODE. 15-80
où vous trouverez le choix le plus complet d'ouvrages sur l'AFRIQUE et le MONDE NOIR
POLITIQUE - ECONOMIE - LITTERATURE

PLAIDOYER POUR L'AVENIR

par LOUIS ARMAND

avec la collaboration de MICHEL DRANCOURT



(Roustan.)

LOUIS ARMAND.
Une provision d'optimisme.

DONNER un sens à son action... C'est le rêve que poursuivent, en vain, des millions de Français et d'Occidentaux. Les progrès techniques, le bien-être ne sont pas suffisants pour dissimuler les craquements qui nous entourent. Alors, faut-il désespérer, se réfugier dans la nostalgie du passé ou s'enivrer d'aventures sans issue ?

Non. La vie et l'avenir valent d'être vécus, riches d'expériences, pleins de promesses. La poussée formidable de la technique justifie l'optimisme, à une condition cependant : que la vie politique — au sens large du terme — soit organisée en fonction de l'équipement moderne. Partant des faits, Louis Armand a élaboré une véritable philosophie de l'action sur les bases de laquelle il nous engage à construire l'avenir.

Passer une heure avec lui, c'est faire provision d'optimisme pour un mois. Il est fait pour être le chef d'orchestre du progrès. Râblé, solide, comme on l'est en Savoie, sa province natale, l'œil vif, la moustache noire, la voix forte, il a derrière lui, à cinquante-six ans, l'expérience de dix carrières.

Il a modernisé la S.N.C.F. dont il fut président. Il a animé le Bureau Industriel Africain. Il a été le premier président d'Euratom.

Ingénieur, chercheur, il a toujours voulu être professeur pour être sûr de garder le contact avec la jeunesse. Au Conseil de Perfectionnement de l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole Nationale d'Administration, dans des rapports ou des conférences prononcées aux quatre coins de l'Europe, il essaye de faire passer le souffle de l'enthousiasme positif qui l'anime.

Il est de son temps. Il aime son temps. Il en comprend le langage. Il se préoccupe d'aider ceux qui l'approchent à en comprendre le sens. Pour lui, la pensée et l'action sont inséparables. Il est le type même de « l'honnête homme du XX^e^ siècle », au courant des mouvements de la technique et soucieux d'en réaliser la synthèse pour construire la société de demain.

Tourné vers les autres, c'est, au sens le plus élevé du terme, un homme politique. Il a compris que le sort de chacun est lié au sort de la collectivité. Il ne vit pas coupé des humains. Il est resté simple et direct, les cheminots et les mineurs du bassin de Lorraine le savent bien. Il croit enfin à la nécessité de la formation et de l'information pour réaliser la démocratie.

Aussi, a-t-il réuni ses idées dans un livre : « Plaidoyer pour l'avenir », qu'il a réalisé avec l'aide de Michel Drancourt et qui doit paraitre prochainement aux éditions Calmann-Lévy.

Il s'agit d'un document d'une importance exceptionnelle à une époque de chaos et de terreur. « L'Express » est heureux de pouvoir présenter à ses lecteurs, à partir de cette semaine, quelques extraits caractéristiques de cette somme qui apportera à l'homme moderne des raisons d'espérer et d'agir.

NOUS vivons une ère de transformation rapide du mode de vie de la plupart des humains. Cette ère n'a pas de précédents dans l'Histoire. La cause de ces bouleversements est, sans aucun doute possible, l'accélération du progrès technique, conséquence de « l'explosion scientifique ».

Notre société a été complètement transformée par la révolution technique, surtout dans sa deuxième phase au cours du XX^e^ siècle. Elle doit, de ce fait, être littéralement « repensée ».

Bien plus, comme l'évolution technique se poursuit et va peut-être même s'accélérer encore, il ne peut être question d'imaginer qu'au premier palier de la révolution industrielle (celui du monopole des chemins de fer, de la marine, du statut colonial, de la haute bourgeoisie, du Stock Exchange, de l'armée de terre...) va en succéder un autre aussi stable que le pensaient les hommes de 1900.

Non. L'ère du monde en mouvement s'ouvre et la pensée de Valéry sur la fin du monde fini doit être prolongée : *c'est l'âge des structures en mouvement qui commence.*

Une position objective devant la nécessité de cette mutation n'a pas fait l'objet d'un programme national ou politique car leurs auteurs se sont toujours référés à des idéologies.

Or, toutes les idéologies sont périmées, aussi périmées que les structures économico-politique dont elles sont contemporaines.

Est-il sérieux de continuer à développer, à perfectionner, les thèmes des penseurs du XIX^e^ sicle, quand les bases ne sont plus les mêmes ? C'est une erreur fondamentale, un peu analogue à celle que commettaient ceux qui, après les découvertes de Kepler, s'acharnaient à perfectionner les cosmogonies de l'antiquité, et qu'auraient reniées les maîtres qu'ils pensaient prolonger.

Il faut partir de la réalité

Qui ferait l'injure à la mémoire de Marx d'affirmer qu'il proposerait aujourd'hui une théorie portant son nom élaborée autour de l'idée de lutte de classes issues des mines ou des filatures en voie de disparition ?

Non, il faut partir de la réalité.

Que disent les faits ? Que le triptyque caractéristique de l'état de la technique (énergie, matériaux, communications) a subi, par rapport à la première phase de la révolution industrielle, une série de transferts tels qu'il s'agit d'une véritable mutation.

On se trouve en face d'une véritable évolution buissonnante qui annonce — comme elle le fait en biologie — des transformations vitales.

De 1750 à 1960, l'accroissement annuel de la population mondiale est passé de 3,7 millions d'hommes par an à plus de 45 millions.

De 1700 à 1960, le grossissement obtenu par les microscopes passe de 200 fois à plus de 300.000. En 1830, la production mondiale annuelle d'énergie était de 200 milliards de kW. En 1960, elle était de plus de 30.000 milliards de kW.

En 1830, la vitesse maximum était de 20 kilomètres à l'heure, aujourd'hui elle dépasse la vitesse du son. L'accélération est particulièrement spectaculaire en ce domaine : jusqu'en

→

Plaidoyer pour l'avenir

LA TERRE FRANÇAISE VUE D'AVION.
Notre faiblesse vient de notre cloisonnement.

(Rapho.)

1900, on plafonnait à 200 kilomètres à l'heure.

Pour les explosifs, même constatation : leur puissance entre 1860 et 1945 est multipliée par 750. Mais avec les bombes atomiques, l'échelle change. Si l'on présente par 1 la puissance de la poudre à canon de nos grands-pères, la bombe A représente 6.500.000 et la bombe H 4.800.000.000.

L'ascension de la courbe de la production d'acier n'en est pas moins étonnante : 4,3 millions de tonnes en 1880 dans le monde (1), 72,1 en 1913, 117,5 en 1937, 161 en 1950, 180,1 en 1954.

Et cette accélération ira en s'accentuant. Westinghouse Engineer Electric a récemment insisté sur la réduction continuelle qui sépare une découverte des principes de sa mise en application.

Entre la découverte de l'effet thermo-ionique et la vente de la première lampe triode : 35 ans.

— De l'observatoire Roentgen aux tubes Loolge : 20 ans.

— De la découverte du neutron à la première pile atomique : 10 ans.

— De la découverte des propriétés des ondes très courtes aux radars : moins de 10 ans.

— De la fission de l'atome à la première bombe atomique : 5 ans.

— De la purification des semi-conducteurs à la vente du premier transistor au germanium : 3 ans.

L'ère de l'abondance est là

A l'abondance des matériaux répond en outre celle des biens de consommation durables dont la masse ne peut que croître désormais, grâce notamment à la rationalisation des techniques de fabrication qui débouche sur l'automatisation.

Les pessimistes, cependant, continuent de jeter l'alarme en annonçant une « ère de faim ». Il est certain que si l'on observe l'histoire récente et le présent, les signes inquiétants sont nombreux.

Deux hommes sur trois sont encore des sous-alimentés chroniques. Toutefois, dans une vue prospective, l'abondance, là encore, est une promesse certaine.

Les paysans français ne demanderaient certainement pas mieux que de voir écouler leur blé en Inde et les agriculteurs américains devraient pouvoir produire plus qu'ils ne le font. D'autre part, et surtout, le progrès des cultures peut avancer à grands pas dans la plupart des pays.

Ainsi, à l'image d'une économie établie autour d'une classe sociale dominante et de codes quasi éternels doit succéder celle d'une économie qui, à l'image d'un avion, ne fonctionne que si les moteurs sont en action, c'est-à-dire tire sa stabilité de sa vitesse, de son mouvement.

(1) Sauf U.R.S.S. et Chine.

L'évolution devient une des composantes de ce que, par habitude, on appelle l'équilibre économique.

L'accélération de la technique agit aussi sur le processus de la pensée. Contrairement à ce que l'on pouvait croire il y a un siècle, on ne peut pas « souffler » après une découverte. D'autres surgissent qui prolongent la première ou la rendent caduque. Les enfants, eux, ne s'y trompent pas, tel ce tout jeune garçon qui jouait à voyager. Son père lui dit : « Où vas-tu ? — A New York. — Comment ? En avion ? — Mais non, répond le petit bonhomme, en fusée... »

Evidemment, le flot des nouveautés provoque toute une série de ruptures que la masse des hommes ressent comme des craquements douloureux et des reculs.

C'est tout le sujet de cette étude de voir s'il est concevable de canaliser la poussée de l'équipement au profit de l'homme, de réaliser un monde plus riche, un monde où l'égalité matérielle est concevable par le haut, un monde plus cohérent par la diffusion de la technique.

Ce qui domine avec évidence l'économie de la deuxième phase de la révolution industrielle, c'est une *mutation de la dimension.* Le terme doit être compris dans un sens très large puisqu'il s'agit aussi bien de la mutation des possibilités de production — promesses d'abondance — que de celle des moyens de communication — mouvement vers la planétisation — que de l'accélération, ferment permanent de bouleversements politiques ou intellectuels.

Ce n'est pas tout. La dimension de l'équipement dont il dispose permet à l'homme d'envisager, de maîtriser des problèmes qui lui échappaient totalement, il y a quelques années encore.

L'étrange aventure de l'Europe

A ce sujet il est arrivé aux Européens une étrange, paradoxale et dangereuse aventure. Pionniers de la révolution industrielle, ils ont poursuivi ses conséquences sans relâche jusqu'au moment où elle a débouché sur des horizons auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Les possibilités de la première phase de la révolution industrielle correspondaient à la géographie européenne. L'énergie des mines de charbon de la Ruhr et de l'Angleterre pouvait suffire à l'Europe, d'autant plus que sa population trouvait dans les terres vierges d'Amérique ou d'ailleurs le débouché de ses excédents.

Lorque ont éclaté les manifestations de la deuxième phase, les Européens n'en ont pas tiré pour eux-mêmes tous les bénéfices. Des pays comme les Etats-Unis ou l'U.R.S.S., déjà habitués aux règles de la technique industrielle, n'ont eu, au contraire, aucun effort d'imagination à fournir pour les appliquer à leur profit. Leurs problèmes étaient à la dimension des techniques les plus avancées. Ils se sont donc saisis des moyens nouveaux et, ce faisant, ont démultiplié leurs forces.

Les pays européens ont entrevu trop tard que l'écart se creusait entre les continents qui mettaient en œuvre l'équipement nouveau et eux-mêmes. Ils n'en ont pas tiré pour autant la conclusion qu'il fallait au plus vite changer de dimension.

C'est pourquoi nous allons appliquer notre réflexion à la logique de la dimension. Elle s'exprime en quatre lois.

La logique de la dimension

Première loi. — *Seule une grande dimension permet d'exploiter des ressources naturelles dans les meilleures conditions.*

Au début de l'industrie du pétrole, une raffinerie était une simple distillerie analogue à celle où l'on tire de l'alcool du vin. On tirait de l'huile brute un ou deux produits marchands, le reste étant des résidus. Aujourd'hui, une raffinerie de pétrole sort du pétrole brut toute une gamme de produits d'utilisation très variée (gaz, des produits liquides légers, différentes sortes d'essences, du kérosène, des gasoils, des fuel-oils, des huiles, des paraffines, des brais).

La valorisation de ces produits s'est faite en l'espace de quelques décennies. Leur prolifération même et la complexité des techniques destinées à les traiter rendaient indispensable la formation d'unité industrielle de taille imposante (comme, d'ailleurs, leur transport (2) et leur distribution). On est en présence de l'exemple typi-

(2) Fait significatif à cet égard et traduisant la recherche de l'abaissement du coût de transport par l'élargissement des dimensions : le Sitala, un des plus gros pétroliers du monde, peut charger 70.000 tonnes de pétrole, qui, après passage en raffinerie, fournissent les produits nécessaires pour :

— remplir 120.000 bouteilles de butane ;

— alimenter en carburéacteur une Caravelle pour faire dix fois le tour de la Terre ;

— faire le plein d'essence de près de 500.000 automobiles de 7 CV ;

— approvisionner 1.500 autobus parisiens en gasoil pendant quatre mois ;

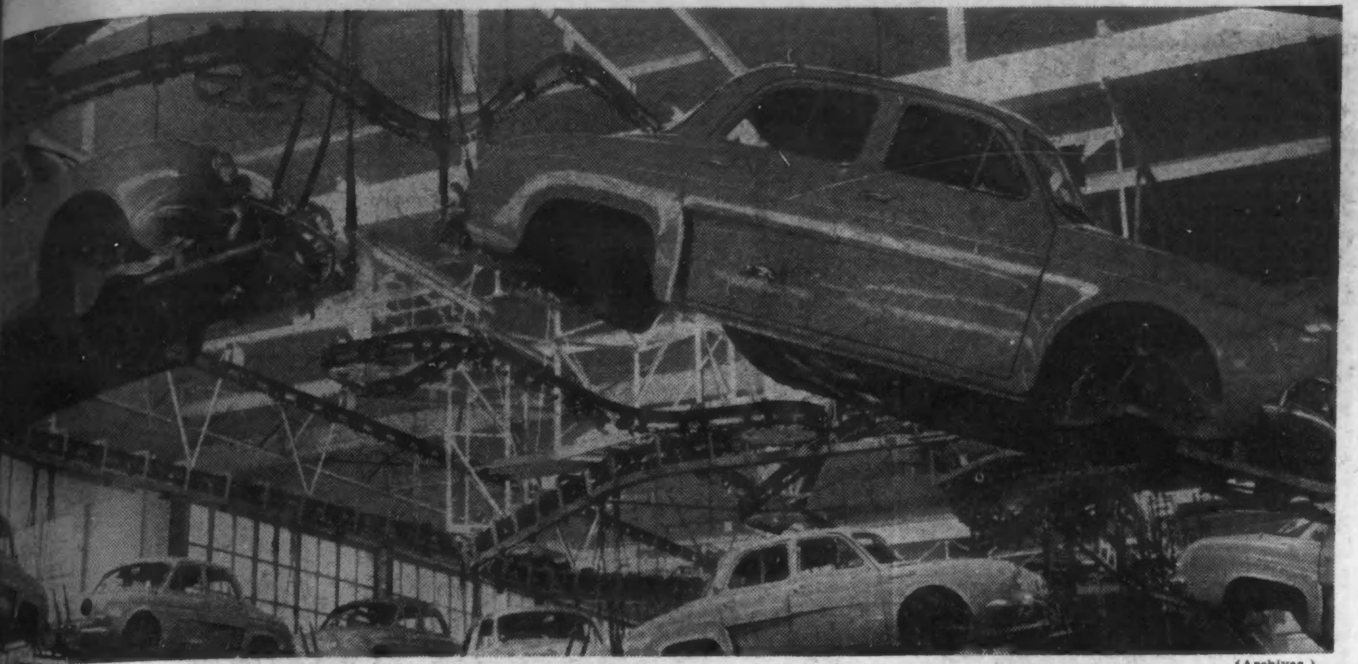
— fournir le bitume d'une route nationale de 16 kilomètres ;

— produire, en outre, 5.800 tonnes de produits pétroliers divers, dont d'innombrables produits chimiques de synthèse (fibres textiles, solvants, détergents, matières plastiques, etc.) ;

— chauffer pendant un an une ville de 15.000 habitants ;

— éclairer pendant le même temps une ville de 100.000 habitants.

Plaidoyer pour l'avenir



(Archives.)

UNE CHAINE DE FINITION.
La qualité est devenue le sous-produit de la quantité.

que où la recherche du rendement entraîne la complexité qui aboutit à une dimension considérable. (Une unité de raffinage doit, pour être complète, avoir une capacité de plusieurs millions de tonnes par an.)

La notion de dimension se retrouve aussi dans le domaine agricole. L'outil à gros rendement est généralement puissant. Etant puissant, il doit servir sur de grandes superficies. En plus, son coût ne peut être amorti que par un emploi systématique qui suppose aussi de grandes superficies.

Qu'on nous entende bien. Il ne s'agit pas de poursuivre un rêve de gigantisme à tout prix. Il est certains types de production qui exigent des entreprises de grande dimension, par exemple celles qui sont chargées de distribuer l'électricité à un pays. (Qui s'aviserait aujourd'hui de vouloir dénationaliser E.D.F. ?) Il en est, au contraire, d'autres qui s'accommodent fort bien d'unités de fabrication ou de vente de faibles surfaces.

Une petite usine liée à de puissants moyens de production de matières premières et d'outillage et connectée à un grand marché peut parfois être la plus efficace, mais c'est parce qu'elle est prise dans un ensemble à la dimension du siècle.

La qualité et la quantité

Deuxième loi. — *Seule une grande dimension permet la mise en œuvre des techniques de la deuxième phase de la révolution industrielle.*

On dirait que cette lapalissade échappe encore à beaucoup de nos contemporains. On regarde le monde tel qu'il se fait avec les lunettes de l'Histoire.

Autrefois, la qualité d'une chaussure « cousue main » dépendait largement du temps que passait un artisan pour réaliser son travail. Celui qui produisait beaucoup produisait nécessairement de la camelote. Ce n'est plus vrai.

Il se peut, bien entendu, que des producteurs utilisent des techniques de fabrication rapide pour fabriquer de la camelote, mais il n'en coûte souvent pas plus de fabriquer de bons produits. De toute manière, il faut produire beaucoup de moteurs, par exemple, pour faire de bons moteurs. Pourquoi ? D'abord, parce que les recherches supposent des dépenses qui ne peuvent pas être amorties sur un petit nombre de moteurs. Ensuite, parce que les machines faites pour produire un type de pièces en grande quantité peuvent être d'une précision telle que nulle main ne peut les égaler ; de même, les matériaux utilisés doivent être de qualité, sinon les accidents sur la chaîne sont trop nombreux... Bref, on est conduit à construire de vastes usines pour disposer d'un outillage approprié. Pour les faire fonctionner de façon continue (il coûte cher), pour l'amortir dans de bonnes conditions, il faut des débouchés toujours plus grands.

C'est la qualité de l'outillage qui fait la qualité du produit, et de ce fait la qualité est le sous-produit de la quantité.

Troisième loi. — *Seule une grande dimension des marchés permet de donner des débouchés suffisants à la production.* En sens inverse, la dimension des marchés conditionne celle de la production.

Ainsi, la France, associée à des producteurs anglais de réacteurs, peut-elle construire des Caravelles. Elle ne peut pas faire des Boeing, alors qu'une industrie de taille européenne pourrait entreprendre des quadrimoteurs long-courriers.

Bien des crises seraient évitées si l'organisation des échanges tenait compte de ces évidences.

Nous nous comportons trop souvent comme si l'autarcie était la condition de la survie et du développement des Etats, alors qu'elle est contraire à la nature profonde de l'équipement moderne.

L'élargissement des moyens de liaison aux dimensions du monde n'apparaît pas seulement sur la carte des réseaux aériens ou des courses de cargos. Elle est plus nette encore quand on observe le développement de toutes les formes de communications. La radio, le téléphone, le télégraphe contribuent largement à écouler les produits au loin.

Le savant n'est plus seul

Quatrième loi. — *Seule une grande dimension permet de préparer l'équipement de demain et son utilisation.*

Il n'y a pas longtemps encore, le savant travaillait seul. Pasteur, Curie étaient des hommes isolés ou des maîtres entourés de quelques disciples. Maintenant, il n'est question que d'équipes. Autrefois, les instruments du savant étaient rudimentaires : une loupe, un microscope, quelques cornues, quelques outils simples. Désormais, il faut, d'une manière ou d'une autre, recourir aux microscopes électroniques, voire aux cyclotrons. Les instruments qui remplacent les lunettes et les pipettes des chimistes sont plus puissants et plus rapides, mais ils coûtent souvent mille fois plus cher. Quelques centaines de francs suffisaient à l'installation d'un laboratoire individuel. Le synchrocyclotron du C.E.R.N. a coûté des milliards... Le changement de dimensions, là encore, est, sauf rare exception, toujours de plus de 1 à 10. Il s'agit bien d'une mutation.

Les conséquences du développement de l'équipement ont été de fournir aux savants plus de moyens, mais aussi de les amener à travailler par groupes en organisant leurs recherches. On trouve parmi les prix Nobel des équipes (de médecins ou de mathématiciens, de physiciens comme ceux de la Bell Company en 1956). Ce n'est pas tout. Les savants de disciplines diverses sont amenés à se rencontrer, soit pour utiliser avec des variantes les mêmes équipements, soit pour répondre à un problème industriel, soit parce que certaines techniques nouvelles brisent les frontières habituelles. Le cas de l'astronautique le prouve amplement. L'astronautique est un exemple très frappant de l'enchaînement des dimensions : ainsi, son développement va permettre de résoudre des problèmes de météorologie jusqu'ici insolubles parce que réclamant des observations à l'échelle planétaire.

Un petit jardin, une petite maison

Quelles conclusions tirer de ces constatations pour des pays d'une dimension comparable à celle de la France sinon celles que le processus du progrès y est rapidement freiné par les limites de la capacité physique ?

En retard sur les Etats-Unis et la Russie, nous ne pourrons que constater l'accroissement de ce retard quels que soient les progrès que nous réaliserons, car nous allons moins vite. Pour changer de vitesse, il faut changer de dimension.

Beaucoup de Français ont bien du mal à admettre ce changement d'échelle. On peut les comprendre : peuple à longue Histoire, ils se souviennent du temps où ils étaient les premiers et où la production était scandée par le rythme de la nature, des saisons, des pluies et du soleil.

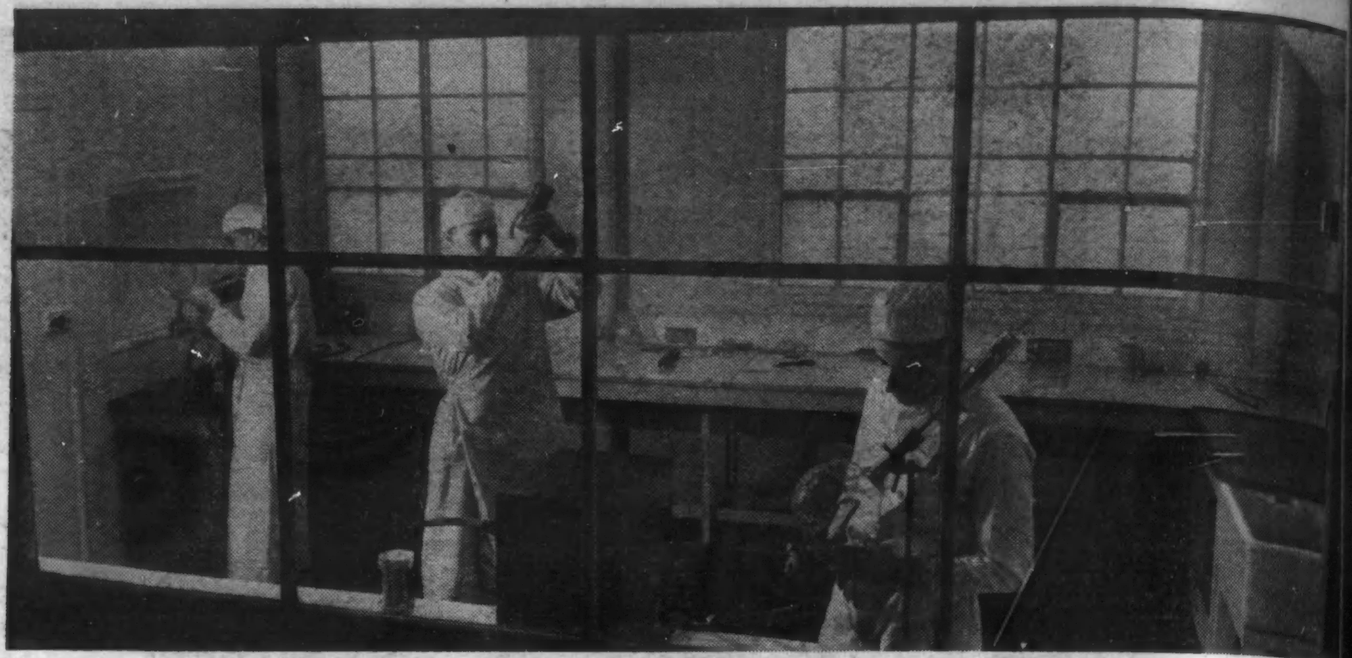
Ils voient encore mille artisans travailler comme l'ont fait leurs ancêtres pour un marché limité, au gré de leurs besoins ou de leur inspiration.

La Révolution française, qui fut d'abord politique, était la protestation — et la revanche — du « petit » contre le « gros », de l'artisan ou du bourgeois contre le propriétaire terrien percevant un revenu de ses domaines sans fournir de gros efforts pour les faire prospérer.

Depuis lors, la philosophie du petit, voire du médiocre, a toujours été bien reçue. Elle a trouvé un écho auprès des ruraux qui y ont vu le moyen de défendre leur propriété (acquise justement grâce à 1789). Elle a été et

→

Plaidoyer pour l'avenir



Un laboratoire de recherches. (Rapho.)
Les grandes découvertes se réalisent en équipe.

→ reste le thème de toutes les revendications de la classe moyenne non intégrée à l'industrie.

Un « petit boulot », un petit magasin, une petite maison, un petit jardin... pas de soucis, une petite partie de cartes et, surtout, pas d'histoires... (Mais un jour, une grande défaite !)

Plus tard, lorsque la première phase de la révolution industrielle s'est produite, il n'est pas apparu clairement qu'elle remettrait tout cela en cause. Nos besoins étaient à la mesure de la machine à vapeur et nos distances à celle du rail. Les autres pays européens, Allemagne, Angleterre, ont eu plus que nous le souci de se tenir au rythme réel du progrès, mais il est survenu un moment à partir duquel les données naturelles ont eu raison d'une action qui s'appliquait dans une structure étriquée.

La géographie contre nous

L'Allemagne ou l'Angleterre même, plus peuplées que la France, même plus industrialisées, ne sont pas pour autant à la dimension de l'astronautique. Si nous avions à notre pleine disposition une Sibérie ou un Far-West ou un Canada ou une Afrique unie, nous pourrions concevoir notre équipement aux dimensions nouvelles et de ce fait également y adapter nos structures administratives et financières. Encore une fois, les Etats-Unis et l'U.R.S.S. n'ont pas eu de peine à appliquer les lois de la dimension parce que c'était pour eux la seule solution possible aux problèmes de leur territoire. Capitaliste, l'U.R.S.S. se développerait largement ; communistes, les Etats-Unis seraient une grande puissance. Le rythme serait peut-être différent. On parviendrait au même résultat à la condition toutefois que l'on retrouve l'état d'esprit indispensable pour mettre en œuvre l'équipement de la deuxième phase de la révolution industrielle puisque l'impératif de la dimension est satisfait.

La faiblesse de l'Europe est-elle mortelle ? Puisque ni ses problèmes ni ses dimensions ne la poussaient vraiment à s'aligner coûte que coûte, peut-elle y parvenir ? Les conditions naturelles, notamment celles de la géographie, ne sont-elles pas déterminantes ?

Elles ont leur importance. Elles ne sont plus essentielles. Elles le sont en tout cas de moins en moins. En effet, la loi de la dimension joue surtout dans le domaine de la recherche et de l'activité. Les ressources naturelles sont secondaires. Celles qui comptent le plus concernent le travail et la préparation. La richesse en hommes et en cerveaux est bien plus importante que les réserves de minerais ou la surface des champs. Or, nous sommes à cet égard encore très bien dotés. Sans l'Angleterre, l'Europe (des Six) est à peine moins peuplée que les Etats-Unis et l'U.R.S.S. (en 1956 : respectivement 163 millions d'habitants, 167, 200 ; en 1975 : 172, 185, 225).

Sur le plan intellectuel, les qualités sont comparables. Mais attention ! elles ne le seront plus longtemps.

La vigueur avec laquelle l'U.R.S.S. met son capital « cerveau » en valeur est telle que, demain, tant l'Europe que les Etats-Unis s'apercevront qu'ils ont pris un retard important dans la préparation de l'avenir, elle aussi soumise à la loi de la dimension.

C'est finalement sur ce point que les Européens ont le moins fait pour se hisser au niveau.

Dans le domaine de la production et des marchés, en effet — en dépit des limites, des lenteurs et des oppositions — les mouvements de concentration, de fusion, se poursuivent systématiquement. On est sur la voie. En revanche, ni la recherche ni la formation ne sont mises en commun, c'est-à-dire mises à la dimension qui permette un rendement digne des possibilités offertes par l'équipement.

Seule la jeunesse le sait

La France fait des expériences nucléaires qui ont eu lieu ailleurs dix ans plus tôt. L'Europe envisage de réussir dans dix ans les exploits des astronautes américains, lesquels ont du retard sur les Russes. En agissant de la sorte, nous serons toujours en retard et, finalement, incapables de jouer vraiment un rôle mondial.

Notre faiblesse vient de notre cloisonnement. Décloisonner, c'est surtout une question de volonté. Voulons-nous être à l'heure de notre époque ou nous complaire dans l'Histoire ?

Ceux qui n'ont pas compris la mutation qui s'est produite peuvent continuer à croire qu'il s'agit pour la France, ou l'Allemagne, ou l'Angleterre, d'efforts nationaux. Certes, ils ne sont pas négligeables, mais combien ils apparaissent limités, et combien surtout ils doivent être considérables pour des résultats partiels.

C'est à l'échelle européenne seulement qu'ils sont pleinement efficaces.

L'intuition des jeunes ne les trompe pas. Ils admettraient fort bien d'aller étudier la physique à Rennes, la biologie à Pavie ou l'économie à La Haye s'il apparaissait, dans une Europe décloisonnée, que c'est là que se donnent les meilleurs cours avec les meilleurs professeurs. Ils sont naturellement de plain-pied avec la dimension européenne.

Ils prennent contact avec une Europe où, heureusement, l'on se déplace librement. Ils se sentent chez eux à Rome aussi bien qu'à Hambourg. Ils n'ont pas les souvenirs souvent tragiques de leurs parents.

Il faut leur donner un pays dont la dimension assure l'avenir. Seules des barrières administratives nous en empêchent vraiment. Chacun dans son champ prétend dominer, alors qu'en fait nous sommes tous dépendants de l'extérieur. La masse d'énergie dépensée pour empêcher que la notion de dimension s'impose servirait plus utilement, consacrée à la synthèse des moyens dont nous disposons, à l'accélération des échanges, en un mot à l'adoption de l'échelle nouvelle.

C'est l'avenir qui est en cause et, au premier chef, celui de la jeunesse. Ou bien nous maintenons les structures anciennes et nous perdons définitivement pied, ou bien nous passons aux dimensions qu'impose la deuxième phase de la révolution industrielle et nous sommes à même d'exercer un rôle planétaire.

Les faits sont là. Ils sont tels qu'on ne peut les éviter. Mieux vaut donc les canaliser et promouvoir l'organisation correspondant à notre époque que de perdre son temps à défendre des structures périmées. C'est ce problème essentiel, celui de notre organisation à l'ère technique, qui sera l'objet du prochain article.

(*Copyright « L'Express » et Calmann-Lévy.*)

LA SEMAINE PROCHAINE :

Les hommes pourront-ils maîtriser les machines ?

DANS LE COLLIMATEUR

ESCHYLE (2.500 ans), ancien combattant de la bataille de Salamine, où la Grèce mit les Perses en déroute tandis qu'Eschyle les mettait en tragédie. Jean Cau a interrogé Jean Prodromidès (qui les a mis en musique pour passer à tabac les téléspectateurs) (v. page 25).

ALBERTO MORAVIA (54 ans). Il publie en France le plus grand succès de sa vie littéraire : « L'Ennui ». Dans un entretien avec Madeleine Chapsal, il dit : « En Occident, l'amour physique n'a pas encore été saisi dans sa véritable nature » (voir page 29).

PICASSO (80 ans), Victor Hugo de la peinture, à la triomphante vieillesse. Récapitulant son œuvre, Tim s'en est inspiré pour faire quelques portraits de son modèle favori (voir page 23).

JEAN MEJEAN (31 ans), 100 kg, 3 comptables, 150 employés dans cinq établissements parisiens où l'on refuse du monde. Dans sa spécialité — le cabaret et la chanson — une étincelle de génie (voir p. 24).

BALTHUS (53 ans), peintre français, figuratif, honoré à Turin, BRAM VON VELDE (66 ans), Hollandais, inexpressionniste, expose à Paris et MARK TOBEY (71 ans), Américain, abstrait dynamique, auquel le Musée d'Art Moderne consacre une rétrospective. « Nous savons tout faire, a dit Tobey à Pierre Schneider. Mais l'esprit, voilà ce qui manque » (v. pp. 26-27).

CINÉMA

« Victim »

● *Un « policier » très britannique sur les Oscar Wilde d'aujourd'hui.*

UNE loi anglaise, d'origine évidemment victorienne, punit de prison l'homosexualité. On lui doit un chef-d'œuvre : « La Ballade de la geôle de Reading ». Mais probablement pas une seule conversion. Car il serait pour le moins étonnant, avouons-le, qu'un « anormal » enfermé pendant des mois avec des hommes sortît de cette réclusion transformé en coureur de filles.

Autre inconvénient de cette loi : elle suscite le chantage aussi sûrement que la prohibition américaine engendrait le bootleggisme. Et c'est justement par ce point faible que Basil Dearden a choisi de l'atteindre. « Victim » (1), le titre est éloquent : il désigne l'homme traqué à la fois par ses instincts et par la société, en l'occurrence un avocat célèbre placé devant ce dilemme : ou vivre dans la peur, ou affronter le scandale. Il optera pour le scandale : par droiture, par honnêteté. Et aussi parce que c'est le seul moyen de dénoncer l'hypocrisie sexuelle.

« Victim » nous présente donc des invertis qui, tous, à cause de la menace qui pèse constamment sur eux, vivent dans la honte de leur état. Aucun prosélytisme, aucune vanité, à peine une revendication timide. « *Est-ce ma faute si la nature m'a fait une farce ?* » déclare l'un d'eux. Pour le reste, Dearden a très justement mêlé les classes sociales : il y a parmi ces « maudits » un acteur, deux hommes du monde, deux boutiquiers, un ouvrier. Mais riches ou pauvres, tous sont hors la loi, tous représentent un groupe humain qui, il faut bien le dire, compte au regard du monde encore moins que les Nègres ou les Arabes puisqu'il n'espère aucune sympathie, aucune reconnaissance de ses droits. Cependant, ces anormaux, dont certains ont connu une mort morale presque aussi tragique que la mort physique, rejoignent les normaux dans la passion. Ils ont comme eux leurs désespoirs, leurs joies furtives. Ils sont comme eux capables de jalousie, de tendresse, de dévouement, de sacrifice. Et finalement, il n'y a plus, devant nos yeux, que ce qu'on ne peut nommer que d'un seul mot : l'amour.

Une fausse piste

La forme policière convenant au scénario, « Victim » obéit habilement aux lois du genre. Deux objections toutefois : à un moment, le spectateur est entraîné sur une fausse piste assez superflue, et puis, le dénouement souffre d'une invraisemblance : on ne voit pas très bien comment deux maîtres-chanteurs amateurs suffisent à mettre sur pied une organisation aussi redoutable. Mais à part ces défauts mineurs, « Victim » est un film rapide, elliptique, bien conduit. La direction d'acteurs est remarquable : Dirk Bogarde n'a jamais aussi bien joué. Et les comédiens aux visages « wildiens » qui l'entourent créent un climat d'ambiguïté sans exagération triviale.

Le film a été présenté à Venise. Sans éclat. Et ce n'est pas, en effet, un film éclatant. Mais c'est une œuvre honorable et courageuse contre une forme de ségrégation que, pour ma part, je tiens pour aussi absurde que la ségrégation raciale.

MORVAN LEBESQUE.

(1) Marbeuf.

THÉATRE

« Edouard II »

● *Ah ! si Roger Planchon pouvait écrire de bonnes pièces pour Roger Planchon.*

IL faut rendre justice et hommage à M. Roger Planchon, même si on trouve qu'il s'entend assez bien à le faire lui-même : non seulement il est le seul jeune metteur en scène à avoir le courage de monter de grands spectacles, difficiles et coûteux, dans de grandes salles, mais encore d'année en année son expérience s'enrichit et se décante à la fois, les moments de grand théâtre dans les choses qu'il monte se multiplient, on le sent de plus en plus maître de son instrument et bientôt de son art. Entre l'« Edouard II » qu'il avait présenté à Orange en 1960 (Cf. « L'Express » du 4 août 1960) qui était un assez pitoyable fouillis, et celui qu'il fait jouer en ce moment (1) en alternance avec « Schweyk », les progrès sont éclatants : le spectacle actuel atteste cent fois, dans le détail, l'intelligence du théâtre, le sens de l'efficacité du metteur en scène. C'est une démonstration à l'état presque pur, ce qui fait son intérêt et sa faiblesse : car, encore une fois, c'est le fond qui manque le plus.

Pour monter son spectacle, en effet, M. Roger Planchon a démonté la pièce de Marlowe. Ce n'est pas un crime, c'est une erreur. La tragédie de Marlowe est en elle-même une admirable machine théâtrale par son unité profonde : ramassant un règne de vingt ans en une seule coulée, elle montre le roi d'Angleterre, dominé par sa passion pour son favori français, puis pour le jeune Spencer, adoptant vis-à-vis de sa noblesse une conduite de défi qui devient bientôt vis-à-vis des autres et de lui-même, une conduite d'échec : jusqu'à sa déchéance, à son affreux supplice et, par un ultime enchaînement, jusqu'au châtiment de ses assassins.

Brecht et Feuchtwanger en avaient écrit une adaptation allemande très libre en 1923. M. Planchon prend d'autres libertés. Du point de vue du rythme, cédant à son obsession du cinéma, il casse la pièce en une infinité de tableaux très courts séparés par des « noirs » (le théâtre élisabéthain ignorait les « noirs », et pour cause). Du point de vue du sens, il ajoute des scènes, en déplace, coud et recoud de manière à ficeler tant bien que mal, et plutôt mal que bien, à la pièce-tragédie de caractère une pièce-chronique politique plus respectueuse de la conception marxiste de l'histoire que de la réalité des événements dans l'Angleterre du XIVe siècle. Il s'agit de montrer qu'en s'alliant contre la noblesse à un roi corrompu, le peuple a objectivement, dialectiquement, raison, puisque par l'usure des pouvoirs, il rapproche ainsi l'Angleterre de la démocratie populaire. Et, pour remplacer les projections et les pancartes des spectacles précédents, une voix céleste dégage les enseignements et proclame de grandes vérités.

Tranches de saucisson

Grandes, mais premières. Et les leçons de l'histoire distribuées par la machine théâtrale en tranches minces, comme des tranches de saucisson, restent confuses et dispersées, tandis que dans ce tohu-bohu la tragédie personnelle d'Edouard II se vide de toute →

(1) Théâtre des Champs-Elysées (en alternance).

C'EST UNE EXCLUSIVITÉ DES COURS PIGIER
Soyez sténo en 8 semaines
100 mots-minute
Speedwriting
LEÇON D'ESSAI GRATUITE
53, RUE DE RIVOLI, PARIS - GUT. 44-98

7
12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
IMPERS ET LODENS D'IMPORTATION
189 NF

FABRIQUE DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES
J. CHATENOUD et Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
Bracelets J.C.C.
Bracelets de qualité

élégance et automobile
pardessus chauds et légers, imperméables, autocoats exclusifs.
22 AVENUE VICTOR-HUGO
PARIS PAS. 57-03

machines à dicter

de l'enregistreur de poche
à l'équipement d'un central dactylographique.
ASSMANN — FICORD — GRUNDIG — MINIFON — OLYMPIA
PHILIPS — POLYDICT — TÉLÉFUNKEN — UHER etc...
Toutes les grandes marques, service entretien.
LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE
La plus importante maison spécialisée d'Europe.
9, rue de la Paix, PARIS 2e, RIC. 73-29, au 1er étage.
Parking Place Vendôme.

UN ARÔME UNIQUE !

L'œil et l'esprit

substance. Ce que M. Planchon réussit le mieux, ce sont les mouvements de foule ; ce qu'il réussit le moins bien, ce sont les mouvements du cœur : c'est sans doute ce qui commande inconsciemment le choix de son répertoire, mais c'est aussi ce qui le limite. Dans les deux couples d'amants maudits (Edouard II et Gaveston-Spencer ; la reine et Mortimer) qui s'opposent, nous ne sentons rien, pas un sentiment, pas une émotion. La pièce, vidée de contenu psychologique, bourrée d'intentions politiques mal assimilées, ne tient plus que par l'extérieur, la virtuosité de la mise en scène, la beauté plastique, presque abstraite, des décors de M. René Allio. Les comédiens-figurants flottent gauchement dans ce cadre creux. Très remarquable Edouard II, M. Jean Leuvrais ne joue cependant pas le roi amoureux de ses favoris : il « hamlétise » le rôle, surtout dans la première partie, ce qui est peut-être une façon d'esquiver la difficulté du personnage plus que de la vaincre. Seul, M. Jean-Baptiste Thierrée, beau et inquiétant, arrive à donner l'épaisseur exacte de Spencer, tandis que Mme Madeline Marion est simplement convenable dans le rôle de la reine Isabelle. Ah ! si M. Roger Planchon pouvait écrire de bonnes pièces pour sa troupe et pour le bon metteur en scène qu'est M. Roger Planchon.

« Henri III et sa Cour »

● *Une nouvelle jeunesse qui nous rajeunit.*

LE beau, vieux, jeune mélodrame d'Alexandre Dumas (1) est mis en scène par M. Pierre Bertin avec un sens exquis du jusqu'où il faut aller trop loin et joué par M. Jean Weber avec une divination parfaite du jusqu'où on peut en faire trop. Tous ont tant de conviction gentille que les boursouflures et les balafres du mélo semblent s'effacer pour faire place à une nouvelle jeunesse — qui nous rajeunit aussi.

« Les Béhohènes »

● *Pas de quoi peiner les B.O.F., ni les O.A.S.*

UN spectacle qui passe en revue (de cabaret) les Céhohènes de toutes les époques de l'Histoire ! (2). Il y a parfois un peu de cuistrerie, mais il y a aussi de très bons moments d'esprit facile, de gentilles musiques à l'américaine d'Henri Betti, des girls et des ensembles qui ont de l'adresse, et une toute petite part de satire anodine qui ne peut faire de peine ni aux B.O.F., ni aux O.A.S., ni aux C.O.... pardon. M. Hubert Deschamps n'a rien perdu de son charme, ni M. Michel Galabru de son éclat et on leur doit les meilleurs rires de la soirée. M. Philippe Noiret et M. Jean-Pierre Darras viennent du T.N.P., ils ont préféré le style « Rose Rouge » déjà un peu vieilli; à « Roses Rouges pour moi ». Il est vrai que la nouvelle direction du Vieux-Colombier, il y a quelques mois, a solennellement donné au théâtre le nom de son fondateur. C, comme Copeau...

« Que les hommes sont chers ! »

● *Dans une auberge espagnole, une paella refroidie.*

C'EST une auberge espagnole (3) où on trouve ce que des voyageurs précédents ont apporté : un peu de « L'Ecole des Cocottes », du « Sexe Faible », de « Maman Colibri » etc. Mme Simone Renant sert de son mieux cette paella refroidie.

ROBERT KANTERS.

(1) Athénée. Matinées du samedi.
(2) Vieux-Colombier.
(3) Comédie de M. Jaime Silas, au théâtre Daunou.

JAZZ

Le M.J.Q.

● *Il y a dix ans, à leur entrée en scène, on demandait : « Et le cercueil ? »*

CERTAINS s'en plaignent et font la fine bouche sur cette musique devenue évidemment familière à tous. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi ce qui comblait les amateurs de jazz éclairés il y a quelques années serait aujourd'hui tout juste bon à jeter dans l'armoire aux souvenirs. Le charme de « Django » ne peut vieillir, même si le jazz change d'autre part.

John Lewis lui-même a évolué. Il se penche de plus en plus sur la composition d'œuvres « troisième force » d'allure symphonique. Très lié avec Gunther Schuller, le théoricien de ce nouveau jazz, Lewis semble admettre que la formule du quartette qui fit sa gloire est maintenant trop étroite pour lui. C'est avec l'orchestre symphonique de Stuttgart que Lewis enregistre de plus en plus.

Que penser de cette nouvelle orientation ? Les Parisiens pourront peut-être en juger en direct courant décembre, lors d'un concert « troisième force » qui doit en principe réunir John Lewis et un orchestre symphonique parisien. A mon avis, les disques « troisième force » de John Lewis déjà parus ne prêtent guère à l'enthousiasme. Ce pianiste sensible et intelligent se perd dans la grandiloquence et l'ennui dès qu'il quitte le cadre intime de son quartette. Paralysé par sa culture musicale classique, Lewis oublie le sens du jazz, oublie son propre passé, dès qu'il se retrouve devant les pupitres des violons.

Sans rides

J'ai un peu peur que, après avoir réussi ce prodige de maintenir intactes, pendant dix ans, la réputation et l'audience du M.J.Q., John Lewis n'ait misé, avec la « troisième force », sur un numéro perdant.

Samedi 4 novembre, les Parisiens retrouveront le M.J.Q. à l'Olympia. Le temps est loin où l'entrée sur scène des quatre respectables gentlemen du M.J.Q., en smoking et la mine renfrognée, provoquait dans la salle des mouvements divers et chez quelques critiques des sarcasmes du genre : « Quand arrive le cercueil ? ». C'était il y a dix ans. Le Modern Jazz Quartet commençait une carrière qui n'a toujours pas de rides. La surprise était grande alors de découvrir une musique qui s'apparentait beaucoup plus aux quatuors de musique de chambre qu'à la saine tradition du jazz.

John Lewis fut, dès l'origine, l'âme pensante du M.J.Q. Sans rien renier de ses origines (il fut l'admirable accompagnateur de Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Miles Davis et quelques autres seigneurs), John Lewis appliqua des conceptions très proches des formes de la musique classique. C'est ainsi qu'il transposa en jazz l'usage du contrepoint et de la fugue. Il ne s'agissait pas d'une banale transposition. Il ne s'agissait pas non plus d'un faux jazz.

« Sait-on jamais ? »

Grâce aux qualités de swingman de John Lewis et au vibraphoniste Milt Jackson surtout, le M.J.Q. obtint une série de réussites parfaites en leur genre : « Vendome », « Concorde », « Versailles », « The Queen's fancy », « Django », « Milano », etc. Chaque œuvre était joliment travaillée : le talent des quatre musiciens, leur sens merveilleux de la nuance, leur swing constant, provoquèrent un succès qui ne cessa de grandir. La musique originale du film de Vadim, « Sait-on jamais », qu'il composa et interpréta, valut au M.J.Q. un surcroît de popularité.

Chaque fois qu'ils reviennent à Paris, les quatre associés — le M.J.Q. en effet est une coopérative — John Lewis, Milt Jackson, Percy Heath et Connie Kay, ne manquent pas de rejouer les pièces les plus célèbres d'un répertoire imposant.

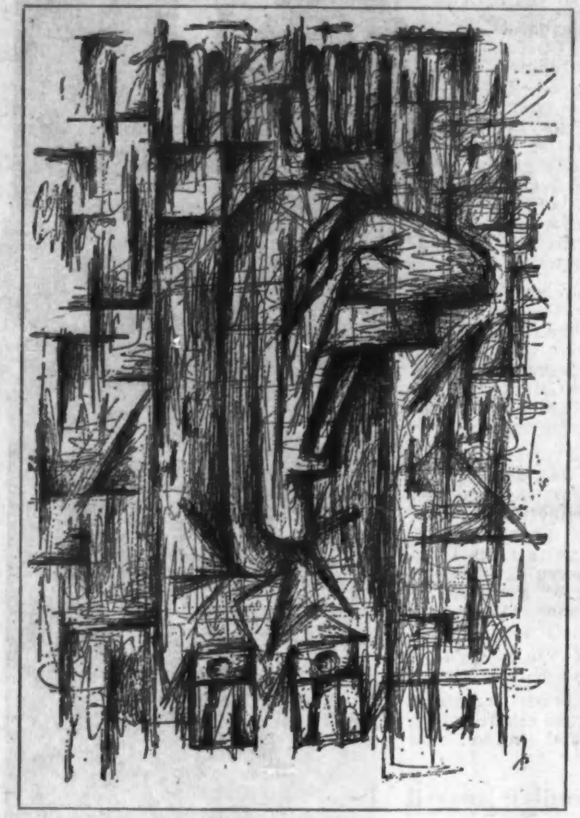
DANIEL FILIPACCHI

PICAGAULLE

par TIM

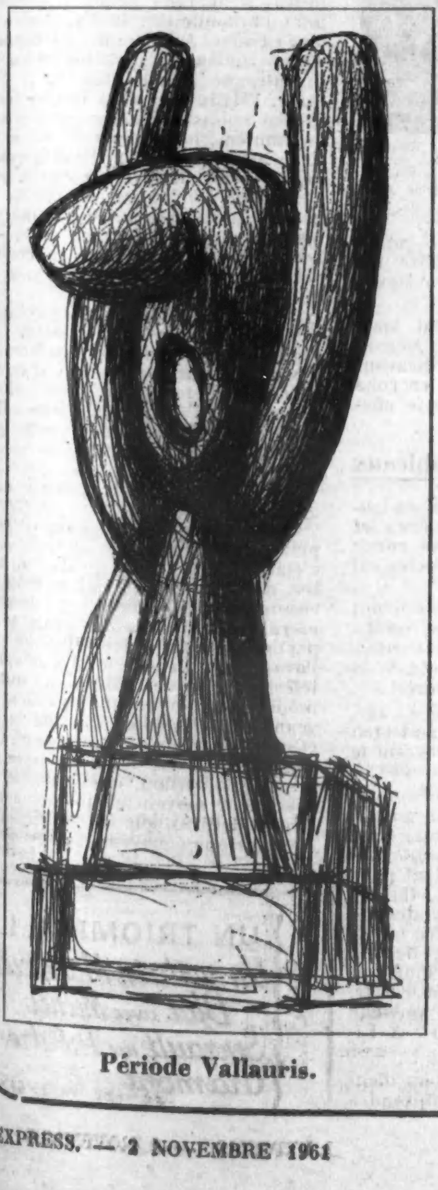
Pour les 80 ans de Picasso, Tim a choisi un modèle et l'a traité selon six des manières successives du peintre le plus célèbre du monde.

Période bleue.



Période cubiste.

Période Guernica.



Période Vallauris.

L'homme au mouton.

« Toros y Toreros ».

TNP
CHAILLOT
Réouverture
le 3 Novembre
La Résistible Ascension d'
ARTURO UI
Bertolt Brecht
LOIN DE RUEIL
COMEDIE MUSICALE
Maurice Jarre et Roger Pillaudin
d'après le roman de Raymond Queneau
3, 5, 7 NF

TH. DE LA GAITÉ-MONTPARNASSE
SOIREES
CATHERINE SAUVAGE
« Chanson de cœur, chansons de tête... »
PREMIERE LE 30
Location : MED. 16-18

L'adorable chef-d'œuvre de RENÉ CLAIR

ma femme est une sorcière
avec FRÉDERIC MARCH, VERONICA LAKE, SUSAN HAYWARD
En exclusivité de reprise au
MONTE-CARLO VO

Aller au théâtre n'est plus un problème
THÉATRE-CLUB
MED. 13-13 — 13 à 18 heures
L'Association des Spectateurs

THEATRE DES ARTS
A partir du 3 novembre
LES OISEAUX
de Michel PARENT
d'après Aristophane
Mise en scène de Guy KAYAT
66, r. Rochechouart - TRU. 14-38

Cabarets Dancings

EL TORO — L'ESPAGNE A LA "NOCHE"
39, r. Vavin (Montparnasse) DAN 66-33

ROYAL LIEU — DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

JEAN CONSTANTIN
MOULOUDJI
CHEZ MA COUSINE, MON. 49-35 et au CLUB DU VIEUX-COLOMBIER - LIT. 30.09

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ÉLY. 11-61

MUSIC-HALL

De l'aviron au cabaret

Trente et un ans, cent kilos, trois comptables, cinq cabarets. Qu'a-t-il donc ce Méjean pour réussir comme ça?

« CHEZ ma Cousine », cabaret de Montmartre, bat de l'aile. Méjean est preneur. Le succès revient.

● « Chez Gilles », cabaret chic de l'avenue de l'Opéra, est en faillite. Méjean pointe le nez, prend en gérance, effectue 7 millions de travaux (dans un local qui ne lui appartient pas) débaptise la boite, adopte pour nouveau nom un mauvais calembour : « La tête de l'Art ». « Chez Gilles » était vide, « La tête de l'Art » ne désemplit pas. Méjean vient de racheter.

● « Le Vieux-Colombier », temple déchu du jazz d'après guerre, est fermé. Méjean est là, devient gérant. Il va prochainement faire des travaux, appeler le « Vieux-Colombier » « L'Œuf »... et racheter.

● « Les Trois Baudets », cabaret-éprouvette de Jacques Canetti, où beaucoup de vedettes d'aujourd'hui ont balbutié de trac, n'avait plus de chance, plus de public. Méjean vient de reprendre « Les Trois Baudets » en gérance-vente, a fait dix millions de travaux et a ouvert le 25 octobre avec la revue « 11 par 3 » : Rocca, Grello, Carmet, Jean Yanne.

Veine ? Flair ? Génie ? Qu'a-t-il donc ce Méjean pour réussir ainsi ?

Imaginez un rugbyman ingénu et malin, un bulldozer rusé et affectueux, un « gorille » bavard et timide : c'est Jean Méjean.

Pour imiter Bourvil

— Comment, où, quand avez-vous commencé ?

— A Lyon. Je faisais du bateau. J'étais champion de France cadet. Un jour, à une petite fête, j'ai imité Bourvil ; Fréhel était là, elle m'a remarqué. Elle m'a fait passer dans un cabaret, j'ai chanté tout l'été. A la rentrée, mes parents ont dit : Non.

— A quoi vous destiniez-vous ?

— A la banque... Mon père était employé de banque, mon frère est aussi employé de banque... Mon...

— Alors ?

— Je suis parti, avec un copain. Et j'ai pas mangé tous les jours. J'imitais Bourvil quand je pouvais et le reste du temps je vendais des cartes postales à la terrasse des cafés... C'est comme ça que je suis arrivé à Paris en 49. J'ai auditionné « Chez Gilles » (1), ils ne m'ont pas voulu. J'ai auditionné « Chez ma Cousine » (2), ils m'ont engagé à 300 francs par jour... pour imiter Bourvil.

« Après, je suis parti au service militaire. J'y ai monté ma première troupe. J'ai pris goût à la chose. »

A son retour, le tournant est pris. Jean Méjean a 21 ans, il pèse 60 kilos, il démarre.

● Un ami corse, maître d'hôtel, le fait engager comme animateur. Il reste deux mois, il n'a pas un sou.

● Il part pour Dakar, devient directeur du « Pigalle », organise des galas « terribles » (dit-il), avec Marcel Amont (déjà), Mick Micheyl. Il y reste 21 mois, il a deux millions d'économie.

● Il rentre, achète un bar louche de la rue des Acacias, engage des attractions, reçoit ses amis (dont Charles Aznavour). Il reste 18 mois et revend, avec bénéfice.

● Il descend à Lyon pour voir sa mère. En chemin, s'arrêtant par hasard à Bourges dans un café, il boit un verre... et achète l'établissement. Il y amène des attractions, et revend trois mois plus tard (avec bénéfice).

● Il remonte à Paris, achète une toute petite boite montmartroise qu'il baptise « Chez Plumeau », redonne leur chance à un certain Ferré (Léo), à un nommé Mouloudji, fait faire ses premières armes à un dénommé Devos (Raymond).

(J.-R. Roustan)
JEAN MÉJEAN.
Une créance « Chez Plumeau ».

Dix-huit mois passent. Brutal, facétieux, le succès tombe sur Méjean qui le reçoit les bras ouverts. Bravant neige et frimas, le Tout-Paris en robe du soir commence à prendre le chemin de « Chez Plumeau ».

Vingt-deux tableaux

Méjean, enhardi, achète un restaurant sur la Butte, « La Potinière » et monte « Chez Plumeau », une revue anticléricale signée de l'anticlérical Jean Yanne.

« Ça « leur » a pas plu, « ils » m'ont bouclé du jour au lendemain, soi-disant pour des raisons de sécurité... Sortie de secours trop petite, etc. Vous parlez ! Ça m'a écœuré, écœuré ! »

Ecœuré mais nullement découragé, Méjean vend « Chez Plumeau » (en conservant une solide créance). On le croit ruiné... « On » a tort.

Dix ans ont passé depuis qu'il n'imite plus Bourvil, il a 31 ans, il pèse 100 kilos. Il a une femme, deux enfants, trois comptables, cent cinquante personnes qui travaillent pour lui dans cinq établissements. Il dort cinq heures par nuit, achète des tableaux (figuratifs) à un peintre montmartrois : « J'en ai pris vingt-deux à 10.000 francs, il y a dix-huit mois, on m'en propose aujourd'hui 150.000 fr. pièce », il est très fier : il possède également une propriété. Où ? A Livry-Gargan.

Il a aussi, bien sûr, beaucoup d'ennemis qui regardent sans comprendre l'or couler entre les doigts de cet alchimiste débonnaire.

Mais qu'a-t-il donc ? Moi, je sais. Il a des idées, et il a des copains. Méjean, malgré ses complets bleu électrique et son accent lyonnais mâtiné d'argot de noctambule, n'est pas un « tôlier » comme les autres.

— Oui, tous des copains, les artistes. Comme dit Brel : « On n'est pas tous du même bord, mais on cherche tous le même port ». Pas vrai ? Des copains, Brel, Ferré, Mouloudji, Devos, Doris... Je ne leur signe jamais de contrat. Ils viennent chez moi quand ils ont le temps. Je ne parle pas non plus d'argent... L'argent, il en faut, mais pas seulement pour dépenser... Pour construire. Les artistes, je les prends au départ, quand ils sont purs et pauvres ; je préfère leur acheter un costume, payer leur hôtel, leur donner 2.000 balles de plus par jour.

— Pure bonté d'âme ?

— Non... Je les ai pour moins cher quand ils sont devenus des vedettes !

— Et vos idées ? Quelles sont vos idées ?

— Changer ! Aller tout droit vers la revue, vers la comédie musicale. Vous le savez peut-être que j'ai failli avoir l'A.B.C. ? Eh bien ! si je l'avais eu, l'A.B.C., j'aurais ouvert avec la revue de Devos : « Les pupitres » (qui va démarrer au théâtre Fontaine le 1er décembre) ; après, j'aurais présenté une comédie musicale avec les Frères Jacques et Juliette Gréco... Après encore... Peut-être qu'un jour, j'aurai tout de même l'A.B.C...

DANIELE HEYMANN.

TÉLÉVISION

« Eschyle » en stéréo

Un but : passer à tabac le téléspectateur moyen.

LE rouleau compresseur perse, il y a vingt siècles, déferla sur l'Europe. Une flotte immense, une innombrable armée commandée par Xerxès faillirent ne faire qu'une bouchée de pain du monde « civilisé », c'est-à-dire de la Grèce. A Salamine, les Barbares et les Hellènes s'affrontèrent en une gigantesque bataille navale. A Salamine, l'Histoire, en un de ces formidables coups de poker dont elle est coutumière, hésita puis donna la victoire au génie et aux dieux grecs. Et ce fut la déroute perse. Eschyle, poète et ancien combattant, écrivit la tragédie « Les Perses », respectable monument du génie humain patiné par les siècles et transformé en coriaces versions à l'usage des lycéens et des étudiants.

Nous en étions là de respect et de timidité lorsque le réalisateur Jean Prat et le musicien Jean Prodromidès, il y a deux ans, se trouvèrent en face de ce désir et de cette tâche : monter « Les Perses » à la télévision. Comment allaient-ils s'en tirer ? Quels étaient les problèmes ?

Un grand coup

— Voir représenter « Les Perses » pour un Athénien des années — 480, c'était beaucoup plus qu'aller au théâtre, dit Jean Prat. C'était recevoir un enseignement politique, une leçon de morale civique et, en même temps, participer à un office religieux. Mais j'avais tout lieu de craindre que le téléspectateur de 1961, lui, ne soit que modérément passionné par les vengeance de Poséidon, dieu de la mer, et que la bataille de Salamine n'éveille en son esprit que des échos assez lointains. Et pourtant, c'était lui, le téléspectateur moyen (et non les agrégatifs de lettres) que je voulais atteindre. Par quels moyens frapper sa sensibilité ?

UN TRIOMPHE !
Un certain Monsieur Blot avec Michel Serrault au Théâtre Gramont

(1) Aujourd'hui : « La tête de l'Art », directeur, Jean Méjean.

(2) Directeur actuel : Jean Méjean.

— Par quels moyens ?

— Pour donner aux « Perses » tout une puissance dramatique, et rendre évident aux plus réfractaires l'aspect religieux de la tragédie, il fallait de la musique, beaucoup de musique et une musique qui soit beaucoup plus qu'une musique de scène. Ma conviction était prête : « Les Perses » seraient un oratorio.

Jean Prat, pour écrire la musique, s'adressa à Jean Prodromidès. Celui-ci décida alors de frapper un grand coup et saisit l'occasion pour secouer de toutes ses forces, de toutes ses idées et de tout son talent un certain nombre d'édifices. Prodromidès possède deux choses rares : la foi en ce qu'il croit et l'intelligence de cette foi.

— En fait, dit ce grand gaillard de trente-quatre ans à l'enthousiasme convaincant, « Les Perses » sont un oratorio dramatique. Je m'explique : depuis près de 40 ans, les compositeurs ont recherché des formes de spectacle musico-dramatique. Découvrir un équilibre entre la musique, la mise en scène et le décor, avant d'être mon souci, a été celui de Stravinsky, Honegger, Milhaud, etc. Moi, je crois...

Pas de replâtrage

— Vous voulez dire que vous êtes sûr...

— Oui, allons-y. Je suis sûr que l'opéra tombe en poussière des structures mortes quant à sa fabrication et quant à son public, composé moitié de mélomanes encroûtés, moitié de concierges. Je crois, en outre, que les formes musicales traditionnelles qui sont des *structures*, la symphonie, la sonate, etc., ne peuvent pas être « replâtrées ». Qu'on utilise des trucs — par exemple qu'on essaie de situer le devenir musical en utilisant de nouveaux instruments — me semble également vain. On obtient des *effets*, et c'est tout.

— On dit que la musique moderne est au ghetto. Est-ce vrai ?

— Elle y est et elle s'y meurt. Qui va écouter des concerts de musique *moderne* ? Qui achète des disques de musique *moderne* ? Une poignée de gens.

— Comment l'en faire sortir, de ce ghetto ?

— Depuis une quarantaine d'années la technique du langage musical a évolué à une allure extraordinairement rapide et bien des directions, sinon toutes, ont été explorées par les plus grands compositeurs contemporains : Stravinsky, Schönberg, Webern, Varese, etc. Pour moi, je crois aujourd'hui le moment venu d'une synthèse de tous ces acquis pensée *à travers les moyens de diffusion modernes de la musique*. Bref, actuellement, ce qui peut avoir une influence déterminante sur l'avenir de la musique, ce sont les moyens de transmission de cette musique.

Quelle révolution ?

— La T.V. en particulier ? Pourquoi ?

— Parce qu'elle casse le public traditionnel, parce qu'elle viole l'intimité, parce qu'elle impose une présence, parce que le montage — dans le cas d'un oratorio moderne comme « Les Perses » — permet des jeux et des audaces impossibles à réaliser sur une scène.

— « Les Perses », dit-on, apportent une révolution dans le domaine de la stéréophonie. Quelle « révolution » ?

— Vous savez ce qu'est la stéréophonie habituelle. Violons à gauche, violoncelles à droite... elle *visualise* l'orchestre, elle *panoramise* le son. C'est très bien, c'est parfait mais ça ne donne jamais, tout simplement, qu'une meilleure écoute. Avec « Les Perses », nous avons affaire pour la première fois non point à la stéréophonie utilisée comme piment ou embellissement de l'œuvre... J'ai pensé la stéréophonie, ici, dès l'écriture de la partition. La stéréophonie dramatique, comprenez-moi bien, est *inscrite* dans la partition et j'utilise les deux sources sonores dans « Les Perses » en les opposant ou en les conjuguant en fonction du rythme intense de l'œuvre.

— Première innovation donc : la stéréophonie influe dès le départ sur la technique de l'écriture musicale.

— Et deuxième innovation : pour la première fois, les deux sources sonores ne sont pas placées à la gauche et à la droite du spectateur mais face à lui — le poste de T.V. — et derrière lui — le poste de radio.

— Quelle est la différence ?

— Celle-ci : l'auditeur-spectateur n'a pas l'impression d'avoir l'orchestre devant lui. Il est plongé dans la musique. Au lieu de panoramiser (ce qui revient à visualiser) l'orchestre, je le *dévisualise* et le traite ainsi comme un seul instrument sonore. Cela n'avait jamais été fait (1).

Cela n'avait jamais été fait et c'est dire, au plan musical, de quelle importance sera le verdict porté par le public sur « Les Perses ». L'œuvre aura peut-être choqué, déconcerté, dérangé. Sur la réalisation dépouillée jusqu'à encourir le reproche de froideur de Jean Prat, Prodromidès a écrit une musique dont la force et l'étonnante beauté ont un but : « passer à tabac » le téléspectateur moyen, lui donner assaut, lui dérober le fauteuil de sous les fesses et le plonger sans ménagement au cœur d'une tragédie ainsi rendue sensible. Gagner 8.000.000 de téléspectateurs à cette entreprise serait rêver debout. Certains — et ils seront légion — refuseront « Les Perses ». Mais si sont nombreux ceux qui, à travers l'œuvre de Prat et de Prodromidès, ont pressenti *quelque chose*, peut-être pourra-t-on dire qu'avec « Les Perses » exhumés de leur poussière et remis à neuf, la musique moderne est sortie triomphalement de son ghetto.

J. C.

« Les Perses » ont été enregistrés chez Philips, Stéréo n° 835494, Mono 77421.

(1) Malheureusement, la stéréophonie n'a fonctionné que sur la modulation de fréquence. Sur France I, un décalage de quelques secondes rendait l'audition simultanée impossible.

(Télé 7 Jours)

MARIA MERIKO.
Un poker à Salamine.

AGRICULTEURS
CHRONIQUE D'UN ÉTÉ
DE JEAN ROUCH ET EDGAR MORIN

ALLIANCE FRANÇAISE
Première : Jeudi 2 novembre
LES JOYEUSES
COMMERES
DE WINDSOR
Cie FABBRI

LA SEMAINE

CHARLESTON au T.N.P. qui rouvre sa saison parisienne, le 8 novembre, avec « Loin de Rueil », comédie musicale de Roger Pillaudin et Maurice Jarre, d'après le roman de Raymond Queneau (écrit en 1945). Jean Rochefort, Armand Bernard, Jean-Marie Proslier se sont joints aux 28 acteurs de la troupe de Jean Vilar, pour jouer, danser et chanter sur la scène du Palais de Chaillot, habituée à plus d'austérité :

« Ah, Y'a qu'au cicl
Ah, Y'a qu'au ciné
Y'a qu'au cinématographe
Qu'on voit ces gens-là... »

Cette gentille satire des gens de cinéma est mise en scène par Maurice Jarre et Jean Vilar, assistés du danseur Dick Sanders pour les ballets.

Raymond Queneau est ravi du résultat.

PANIQUE chez les organisateurs de spectacles : la pluie d'invitations à toutes sortes de manifestations est telle que bien des Parisiens, submergés, les jettent au panier sans les lire. Un remède trouvé par le Théâtre Antoine : les enveloppes contenant les invitations pour la réception donnée à l'occasion de la 352e de « L'Idiote » portent, en surcharge : « C'est une invitation, d'accord, mais celle-ci, ouvrez-la. »

CASSE-CROUTE au Marignan, le 7 novembre, au cours de la journée René Clément, organisée par la Cinémathèque à l'occasion de la sortie à Paris de son dernier film « Quelle joie de vivre ».

De 10 heures du matin à minuit, présentation de 5 films : « La Bataille du Rail », « Au-delà des grilles », « Les Maudits », « Gervaise » ; à 13 heures, « Quelle joie de vivre » dont ce sera la première publique (à midi, sandwiches et vin rouge), chaque séance à 2 NF et 1 NF pour les étudiants.

A partir du 9, rétrospective Clément à la Cinémathèque, rue d'Ulm.

LEGENDE, la futilité de la Nouvelle Vague ? Après Jean-Luc Godard qui abordait la guerre d'Algérie avec « Le Petit Soldat », interdit, Jacques Doniol-Valcroze (ancien critique cinématographique de « France-Observateur », corédacteur en chef des « Cahiers du Cinéma »), abandonne le marivaudage et tourne actuellement « La Dénonciation ». C'est l'histoire d'un intellectuel de gauche mêlé, malgré lui, à un crime politique. Il soupçonne les assassins mais ne les dénonce pas. En effet, pendant la Résistance, il a été torturé par les Allemands et a « donné » son réseau. Les témoins disparus, il a été accueilli comme un héros à la Libération. Seul un milicien, témoin de son « lâchage », aurait pu tout faire écrouler, mais, sûr de son sort, il a préféré se taire.

J. Doniol-Valcroze a voulu faire le procès de sa propre génération, celle des gens de 40 ans qui se sont installés confortablement dans leur position de héros résistants et ont justifié par là toutes leurs démissions : la faillite française de 1961, c'est leur œuvre. En exergue du film, ce vers d'Eluard : « Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses. »

DECEPTION à l'Opéra de Marseille où Louis Ducreux inaugurait sa saison avec une nouvelle version française du « Don Juan » de Mozart : un spectacle fastueux, de beaux décors de Georges Wakhévitch, un habile chef d'orchestre, Serge Baudo, mais Xavier Depraz, interprète de Don Juan, ne savait pas son rôle !

PEINTURE

Rétrospective Mark Tobey

● *Grâce à un Américain bien tranquille, les peintres occidentaux ne peignent plus seulement des poissons morts.*

QUELQUE trois cents œuvres (huiles, tempera, encres) pour lesquelles le Musée des Arts Décoratifs s'est transformé en labyrinthe : la plus ample rétrospective à ce jour.

« *C'est ma vie, telle qu'elle est* », dit-il d'un ton mi-rêveur, mi-narquois. Lui, c'est Mark Tobey, soixante et onze ans, le doyen de la nouvelle école américaine, qui a contribué, plus qu'aucune autre, à façonner le visage de la peinture d'après guerre (1).

Le propre de celle-ci n'est pas l'abstraction — elle était solidement établie avant la guerre — mais un changement plus profond.

Toute peinture s'élabore entre deux pôles : d'une part la chose représentée, réelle ou non, c'est-à-dire l'image statique ; d'autre part, l'acte de représenter, le geste dynamique du peintre. Le phénomène décisif de la peinture des quinze ou vingt dernières années, c'est l'abandon de l'image au profit de l'action.

Changement qui correspond à la tendance générale du siècle : traduire les masses en mouvement, les corps en énergie. Le passage de l'art-image à l'art-action s'explique à une époque où le mètre étalon est défini par une fréquence d'ondes.

Or si certains artistes d'Europe, Miro, Masson, Hartung, avaient eu l'intuition de cette métamorphose (le futurisme, lui, n'avait fait que décomposer le mouvement, au moyen de l'analyse cubiste, en une série d'images fixes), c'est sans contredit le Nouveau Monde qui l'opéra le plus radicalement.

Un artiste chinois, s'arrêtant un jour devant un aquarium dans une vitrine new-yorkaise, demanda à Tobey : « *Pourquoi les artistes occidentaux ne représentent-ils les poissons qu'une fois morts ?* »

Grâce à une génération de novateurs comprenant Pollock, de Kooning, Kline, Rothko et en premier lieu Mark Tobey, cela nagera, volera, courra dans la peinture d'Occident.

Des fils d'araignée

Rien de moins explosif, pourtant, que cet Américain bien tranquille. Où la plupart de ses compatriotes sont d'une vigueur qui confine parfois à la brutalité, Tobey est délicat, raffiné. Ils ont le goût des formats géants : lui se rapproche de la miniature, comme Klee.

« *Je suis microcosmique* », dit-il. Leurs couleurs éclatent en fanfares tonitruantes : la sienne s'écarte rarement des blancs et des gris, modulés à l'infini. « *Je n'avais pas le temps de m'occuper de la couleur,* soupire-t-il, *je pensais trop à la ligne et à l'espace.* »

(1) On vient de lui décerner le prix Carnegie (3.000 dollars). Dans la section sculpture, le lauréat est Alberto Giacometti.

(Archives.)

« GOTHIC » (1943) DE MARK TOBEY.
« *C'est ma vie, telle qu'elle est.* »

Ils sabrent, éclaboussent la toile à bout de bras : lui la caresse, l'incise, la fait parler à voix basse, l'anime par une ligne sans fin mais pleine de détours, un trait qui parfois grossit jusqu'à se faire touche légère et à proliférer en un papillotement sourd.

« *Je ne suis pas ce qu'on appelle un peintre costaud* », constate-t-il, mais pour ajouter aussitôt : « *D'ailleurs, qu'est-ce que c'est, être fort ? Pendant la guerre, les bombardiers visaient leur objectif grâce à des collimateurs utilisant des fils d'araignée.* » Tobey ne se trompe pas : pour s'être effectuée sur le mode mineur, la révolution picturale que met en relief son exposition n'en est pas moins surprenante.

D'autant plus surprenante que rien ne la laissait présager. A ses débuts, Tobey est un réaliste délicat mais frêle dont le métier, qui n'a guère subi le contrecoup des grandes expériences de la peinture européenne entre 1900 et 1914, se prête admirablement au dessin de mode, à l'illustratin de magazines de bon ton. Or, tout change vers 1922.

Il quitte New York et ses tentations pour les grands espaces vides de la côte Pacifique. Et là, il découvre l'Orient.

On a souvent cherché à présenter Tobey comme un adepte du Zen. Il serait plus juste de dire que l'Orient le révéla à lui-même.

Ecritures blanches

Le besoin d'un art plus spontané, « où idée et action ne font qu'un », le penchant pour la calligraphie et le désir d'une peinture qui *écrive* les choses étaient déjà en lui ; l'art oriental leur permit de s'extérioriser. A l'encontre des Nabis, toutefois, il n'y trouvait pas une leçon plastique, mais l'exemple d'un comportement spirituel.

Tout aussi importante pour lui que la technique improvisatrice des calligraphes Zen, sera le Bahaïsme, curieuse doctrine théosophique née en Iran au siècle dernier, et dont la foi en l'unité profonde de toutes choses est adoptée par le peintre.

Elle va le mener, vers 1934, à créer ces *écritures blanches* qui ont fait son renom. Un réseau de lignes fourmillantes décompose les choses jusqu'à cette minuscule cellule première qui est le commun dénominateur de tout l'univers.

A ce niveau infinitésimal, tout est parent, tout est lié : d'où les lignes continues. Pourquoi blanches ? Parce que « *les lignes blanches symbolisent la couleur en tant qu'idée unifiante qui coule à travers les fractions compartimentées de la vie* ».

Encore une fois, gardons-nous d'accorder trop d'importance aux « influences » : Tobey invente ses « écritures » ni à Shangaï ni à Tokyo, mais en Angletere, dans une propriété du Devonshire.

Il y a plus. Ces écritures disent une réalité précise : foules pressées où les individus se rejoignent dans l'anonymat, doigts fiévreux de la fée électricité sur des architectures transparentes, jungle des enseignes lumineuses, danses graciles des pylônes, fils et antennes...

Vous l'avez reconnue : c'est l'Amérique moderne. Ces tableaux s'appellent « Broadway », « New York », « Ville de l'Ouest ». Sous leur apparence orientalisante, ils constituent l'expression fidèle de la première civilisation technicienne (laquelle depuis s'est étendue au monde entier). « E Pluribus Unum », titre d'une de ces peintures, n'est pas le crédo Bahaï : c'est la devise dont est frappée la monnaie des Etats-Unis.

Aussi, rien de moins gratuit que les labyrinthes calligraphiques de Tobey. « *Je n'ai jamais renoncé à mon intérêt pour les hommes, les choses* », dit-il aujourd'hui. Et hier, il écrivait : « *L'abstraction pure, dans laquelle on ne trouverait aucune affinité avec la vie, serait, pour moi une chose impossible* ».

Tracés à la fumée

Pourtant, la peinture de Tobey, depuis 1945, semble être cette chose impossible. Les foules, les architectures ont disparu, il ne reste qu'un flux et un reflux interminable de lignes, de touches, une abstraction.

Mais cette abstraction, cette insignifiance flottante, rythmée de tremblements, quasiment inconsciente, ne sont-elles pas les signes mêmes de notre vie d'hommes-robots ? L'abstraction, c'est la réalité d'aujourd'hui.

Une peinture de 1942 prédit à la fois l'évolution de l'art de Tobey et notre sort : elle s'appelle « Le vide dévorant l'ère mécanique ». Pour qui la lit attentivement, l'œuvre de Tobey est une scrupuleuse mise en garde.

Elle est aussi un antidote. Ce fil abstrait, Tobey s'en empare, le noue et le dévide tour à tour, le concentre ou le délace et fait ainsi que son agitation hystérique s'ordonne, devienne pulsation, respiration.

L'ancienne image de l'homme est morte (les visages qu'il lui arrive encore de peindre n'ont plus de substance : comme tracés à la fumée par un avion sur le bleu du ciel), mais quelque chose de son esprit se mêle, grâce à Tobey, à l'action qui désormais le mobilise dans tous les sens du terme.

« *Nous sommes si habiles,* remarque-t-il en attendant, au coin de la rue de Rivoli, que le feu passe au vert. *Nous savons tout faire — mais l'esprit, voilà ce qui manque.* » Les subtils petits tableaux, derrière lui, sont là pour le faire mentir.

Fin, élégant
COGNAC PARIAS
UN BOUQUET INCOMPARABLE

BIARRITZ • URSULINES
L'ENCLOS
PRIMÉ AU FESTIVAL DE MOSCOU 61
PRIMÉ AU FESTIVAL DE CANNES 61
Ce film en raison de son atmosphère angoissante et cruelle, peut ne pas convenir aux enfants et adolescents.

JACQUES MASSOL
ANDERSEN BUSSE
DMITRIENKO
Key SATO Léon ZACK
12, rue La Boétie

GALERIE ADRIEN MAEGHT
42, rue du Bac (7e) - LIT. 46-15
LITHOGRAPHIES ORIGINALES DE
BRAQUE - CHAGALL - MIRÓ
PICASSO - KANDINSKY - GIACOMETTI

tapis d'art contemporain
Exposition permanente
5, rue La Boétie - Paris 8e
maurice andré - lucien coutaud
jean lurçat - mathieu matégot
jean picart le doux - mario prassinos
marc saint-saëns - robert wogensky
Galerie ouverte tous les jours sauf le dim. de 14 h. 30 à 19 h. (Tél. : ANJ. 10-93)

GALERIE TRANSPOSITION
MARCEL BOUSSAND
Jusqu'au 18 novembre
132, boulevard Raspail - DAN. 75-80

Galerie Louise LEIRIS
ROUVRE
PEINTURES 1951-1961
Du 3 novembre au 3 décembre

GALERIE VENDOME
12, rue de la Paix - PARIS
SHART
Du 3 au 22 novembre

Galerie HAUTEFEUILLE
3, rue Hautefeuille
LÉO BREUER
31 octobre au 25 novembre

Balthus et Van Velde

Comment le réel se détourne des derniers réalistes.

CETTE année, à Turin, la Mostra biennale France-Italie a organisé son habituelle anthologie d'artistes travaillant des deux côtés des Alpes autour d'un double hommage à deux peintres obstinément figuratifs, Campigli et Balthus, nouveau directeur de la Villa Médicis. Si le rôle de l'artiste est de mettre en relief nos valeurs et leurs avatars souvent dramatiques, Balthus compte assurément parmi les plus importants. Car peu d'œuvres montrent aussi clairement les raisons du dramatique renoncement au réel qui caractérise notre temps, que cette peinture acharnée à en maintenir l'image.

Balthus a fondé son œuvre sur un phénomène étrange, qu'on peut déjà entrevoir chez Seurat et qui éclate au grand jour chez Chirico : de nos jours, quoi que le peintre fasse — et surtout s'il a du tempérament — l'image réaliste se fige, se glace. Le recours à l'abstraction est, pour une grande part, la conséquence de ce phénomène. Mais c'est aussi à cause de lui que Balthus demeure fidèle à la représentation réaliste. Sa fixité, en effet, correspond admirablement à l'univers obsessionnel, saturé d'onirisme qu'il s'efforce d'exprimer. L'obsession, qui va se répétant à longueur de vie, comme un rêve insistant, nous hante nuit après nuit, nie le temps : de ce fait, elle s'accommode parfaitement du réalisme pétrifié.

(Galerie Henriette Goniès)

« Nu » de Balthus (fragment).

(Archives)

« Nu jaune » de Bram Van Velde (fragment).

En hibernation.

Paradis perdu

Les personnages de Balthus, dirait-on, prennent la pose pour toute l'éternité : si les chats y ont une si bonne place, n'est-ce pas en raison de leur prodigieuse aptitude à l'immobilité ? Ce que Balthus voudrait transfixer à tout jamais avec la flèche du regard, c'est — les nymphettes qui fournissent ses modèles préférés le proclament assez — le paradis des amours enfantines.

Pour exprimer ce monde, Balthus emprunte, de façon souvent littérale, et non sans gaucherie (naïve ou rusée ?) aux maîtres d'autrefois : à Piero della Francesca, Seurat, Courbet, Degas... Mais la gaucherie même favorise plutôt qu'elle ne dessert son entreprise : le monde inaccessible de l'enfance et celui, inaccessible aussi, de la grande tradition picturale se confondent en une seule manifestation pathétique de nostalgie du paradis perdu.

D'où vient cette tendance à l'immobilité dans l'image réaliste, à notre époque ? Peut-être n'est-ce là, de sa part, qu'une façon de se protéger, en attendant que le vent tourne : comme on plonge en hibernation un malade qui n'a plus assez de forces pour lutter contre son mal. Exposé aux courants esthétiques de notre époque, l'image figurative ne résiste pas longtemps : elle se déforme, se décompose et, finalement, est anéantie. Sur ce point, le témoignage le plus probant ne vient pas de ceux qui renoncent à elle sans plus attendre, mais de ceux qui, contre vent et marée, cherchent à la défendre.

A cet égard, la carrière de Bram Van Velde, à qui la nouvelle galerie Knœdler consacre sa première grande exposition, est singulièrement émouvante et exemplaire. Les amateurs qui connaissent ses rares toiles et gouaches récentes, tour à tour éclatantes et sourdes, sans sujets reconnaissables, seraient surpris de savoir que Bram Van Velde rejette le qualificatif d'abstrait.

Rongé à l'intérieur

L'exposition rétrospective de son œuvre justifie cette attitude : c'est malgré lui que, peu à peu, il s'est détourné du paysage, de la figure humaine, de la nature-morte, qui lui avaient fourni des accents rauques et véhéments, uniques dans la peinture contemporaine. Expressionnisme? Van Velde serait plus un *inexpressionniste.* Il ne se détourne pas du réel : c'est le réel qui se détourne de lui. Il y a une présence, ou plutôt une *absence* dans ses toiles figuratives, presque imperceptible d'abord, puis de plus en plus grande et angoissante, comme lorsque nous sommes avec quelqu'un qui, malgré sa présence physique auprès de nous, « est ailleurs ».

Le drame de Van Velde, on le voit, ressemble assez à celui de son grand compatriote nordique : Van Gogh. Mais alors que ce dernier ne croyait trouver le salut que dans la découverte d'un équivalent objectif de son tourment subjectif — il espérait exorciser sa rage solaire par l'image des tournesols — son contemporain ne rencontre, sinon le bonheur, du moins une sorte d'équilibre que dans la disparition finale d'une réalité rongée de l'intérieur.

Le passage de la première démarche à la seconde, c'est toute l'histoire de la peinture de notre siècle.

PIERRE SCHNEIDER.

BRAM van VELDE
ŒUVRES : 1921 - 1961
Du 24 octobre au 19 novembre
GALERIE KNOEDLER
85 bis, Faubourg-Saint-Honoré - BAL 59-78

GALERIE ANDRE SCHOELLER Jr
31, rue de Miromesnil (8e) - ANJ. 16-08
PIERRE-HUMBERT
PEINTURES RECENTES
A partir du 3 novembre 1961
GALERIE 7, 7, rue de Miromesnil - ANJ. 15-56

GALERIE MAEGHT
Fiedler

LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain
SPRINGER
GRAVURES

GALERIE GERARD MOURGUE
57, quai des Grands-Augustins (VIe)
Maurice LEMAITRE
PEINTURES LETTRISTES

GALERIE ARIEL, 1, avenue de Messine (8e)
TROUBETZKOY
Jusqu'au 10 novembre

Galerie BLUMENTHAL
159, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e) - ELY. 86-92
GÉZA-SZOBEL
ŒUVRES 1957-1961
Du 17 octobre au 15 novembre

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1961
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

Actuellement à l'OLYMPIA

GEORGES
BRASSENS
crée ses
nouvelles
chansons

Le temps ne fait rien à l'affaire
La complainte des filles de joie
La traîtesse
La fille à cent sous
La ballade des cimetières
Dans l'eau de la claire fontaine
Je rejoindrai ma belle
Le temps passé

Exclusivité PHILIPS

Chez votre disquaire

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs à 20 h. 30
La Nouvelle Revue
FOLIES CHÉRIES
Dimanche et fêtes matinée à 14 h. 30
Au cours de la matinée changement à vue de décors devant les spectateurs

DISCOPHILE-CLUB DE FRANCE

Un document inestimable, le premier livre écrit par STENDHAL, vient d'être édité hors commerce.

Cet ouvrage pratiquement inconnu, consacré à la vie de HAYDN et de MOZART, a fait l'objet d'une Edition Originale à tirage limité et numéroté actuellement en voie d'épuisement.

Témoignage surprenant, tantôt ironique, tantôt grave ou passionné, émaillé d'anecdotes et de jugements inattendus, ce livre de 320 pages, format in-8o, relié pleine soie, imprimé sur vergé gothique 90 grammes, n'est disponible qu'au Discophile Club de France 8, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e).

STENDHAL : « Haydn et Mozart », 28 NF (ou contre remboursement : 31,50 NF)

ODEON TH. DE FRANCE
Mercredi 8 novembre 21 heures
Kiesgen

Domaine Musical
RETROSPECTIVE
STRAWINSKY
Dir. Pierre BOULEZ

LA PAGODE
ILS ÉTAIENT DIX
Hébreu - ss tit. franc.
LES PIONNIERS D'ISRAËL

Chaque semaine

DES HEURES DE LECTURE PASSIONNANTES

AVEC

Tout l'Univers

CHAQUE mercredi, les jeunes attendent avec impatience TOUT L'UNIVERS qui contient les articles les plus captivants que l'on puisse imaginer : comment se nourrissaient les hommes primitifs, comment les castors construisent des barrages, pourquoi les dents peuvent avoir des caries, qui était Hannibal, de quoi se compose le corps humain, qu'étaient exactement les corsaires, comment vivent les singes, à quoi sert notre peau, comment écrivaient les Egyptiens, etc... Parmi tous ces articles, il y en a au moins un chaque semaine qui correspond aux programmes scolaires. Ainsi, les jeunes peuvent compléter leurs connaissances avec de nombreux détails passionnants et des récits vivants qui ne figurent pas dans leurs livres de classe. Chaque fascicule de TOUT L'UNIVERS contient 3 articles d'histoire, 3 articles de géographie et 3 articles de sciences.

Les jeunes aiment TOUT L'UNIVERS parce qu'il satisfait leur curiosité naturelle, leur goût pour les images en couleurs et leur passion pour la collection.

Et pour le prix d'une publication ordinaire, TOUT L'UNIVERS est un ouvrage luxueux. Chaque fascicule est un véritable album de haute qualité, imprimé entièrement en offset 4 couleurs sur magnifique papier Afnor VII de 125 gr. au mètre carré.

UNE MAGNIFIQUE COLLECTION

Voici l'encyclopédie en 16 volumes que vous constituerez avec TOUT L'UNIVERS. Les deux premières reliures vous seront fournies gratuitement.

PREMIÈRE ENCYCLOPÉDIE HEBDOMADAIRE

DES MILLIERS D'IMAGES EN COULEURS

UNE PUBLICATION HACHETTE

Tout l'Univers

LE NUMÉRO
chaque mercredi chez votre
MARCHAND DE JOURNAUX

1,50 NF

gratuit

Pour recevoir gratuitement un numéro spécimen de TOUT L'UNIVERS, il vous suffit de découper ce bon ou de le recopier, et de l'adresser à: *Service 25 B, TOUT L'UNIVERS, 28, rue La Boétie, Paris 8e. (Joindre 0,50 NF en timbres pour frais).*

Mon nom : ....

Mon adresse complète : ....

DISQUES

● **BEATRICE ARNAC** interprète des chansons poétiques et nostalgiques signées P. Seghers, M. Aymé, P. Mac Orlan. Une voix émouvante, une diction parfaite, un nouveau nom à retenir.

Disque 45 tours EP Orphée n° 15.009.

● **MUSIQUES D'ORGUE D'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.** Récital composé de pièces du XVIe au XVIIIe siècle retrouvées par un musicologue ibérique, Santiago Kastner. L'enregistrement a été réalisé avec un grand souci d'exactitude, de fidélité, en Espagne et au Portugal sur les orgues mêmes pour lesquelles ces œuvres avaient été composées, dont la sonorité est totalement différente de celle des orgues du nord de l'Europe. Une extraordinaire combinaison de timbres, des compositeurs à découvrir.

Disque Philips 30 cm., 33 tours, n° 641.414.

● Sans doute un des plus beaux enregistrements des trois **CONCERTI POUR PLUSIEURS CLAVECINS DE J.-S. BACH**, grâce à une technique extraordinaire qui permet de suivre distinctement chaque instrument. L'interprétation est excellente. Ce disque existe aussi en stéréophonie où les qualités sensibles en monaural sont encore plus éclatantes.

Disque Deutsche Grammophon, 30 cm., 33 tours, n° LPM 18.688.

● Quatre titres immortels du folklore russe réunis sur un 45 tours : « **LES YEUX NOIRS** », « **KALINKA** », « **DEUX GUITARES** » et « **PLAINE MA PLAINE** », interprétés par Alexandre Bochensky et son orchestre de balalaïkas. On a l'impression de les entendre pour la première fois. Des enregistrements remarquables, pleins de nostalgie.

Disque Polydor 45 tours, EP n° 21.092.

● **ERROL GARNER**, le célèbre pianiste de jazz, dont le « truc » consiste à décaler légèrement le jeu de ses deux mains pour donner une impression de balancement et augmenter le swing. Un nouvel album réalisé à partir d'enregistrements faits au cours de sessions différentes. Pas pour spécialiste mais le bon « Garner » à posséder dans une discothèque éclectique, car il offre un choix de toutes les possibilités de l'artiste.

Disque Philips Réalités 30 cm., 33 tours, n° V 38.

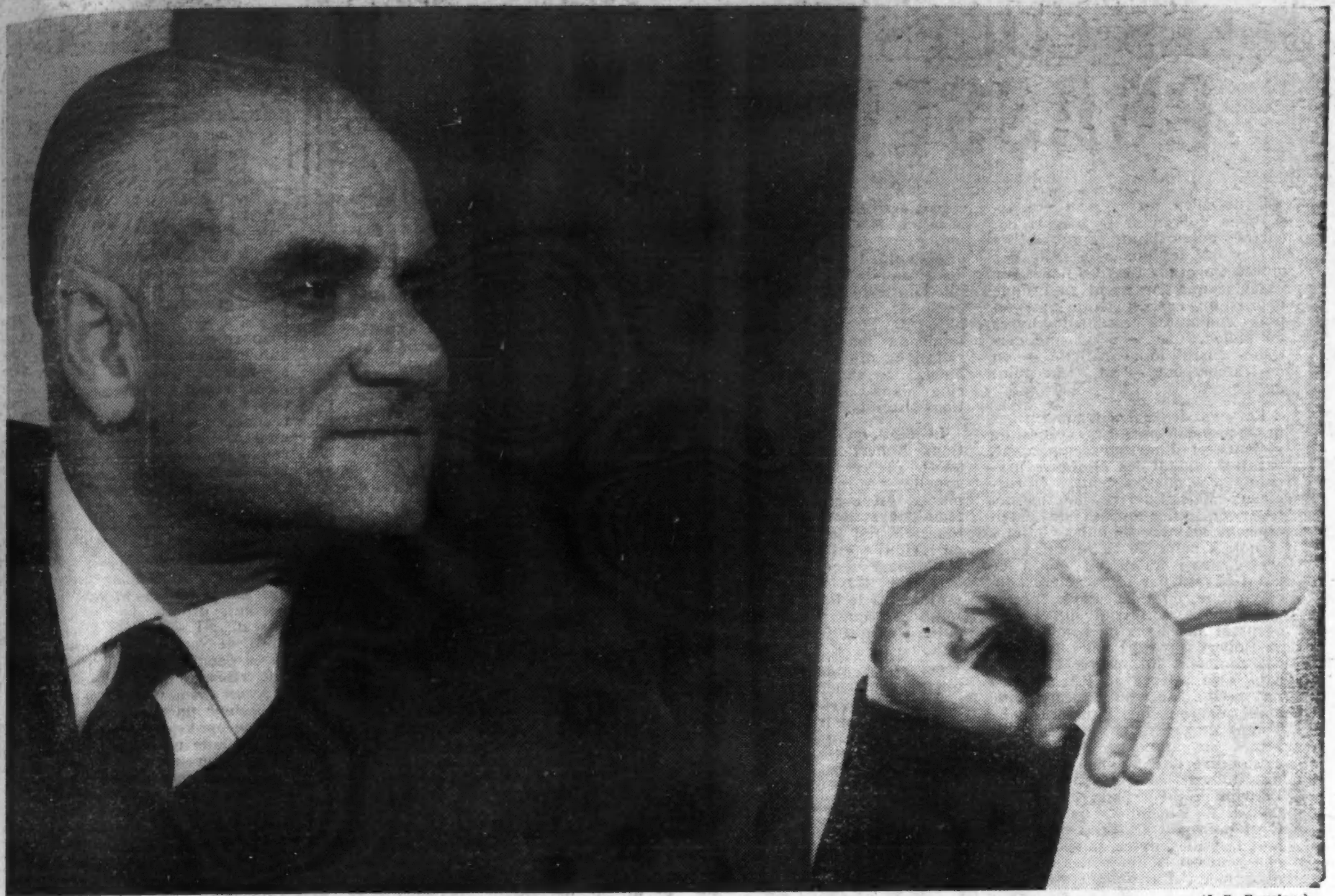
● Le meilleur enregistrement des « **SYMPHONIES N° 2 ET N° 3** » de A. Honegger, composées pendant la guerre 39-45, la deuxième en 1940, la troisième entre 1945 et 1946. Direction : Serge Baudo, à la tête de l'Orchestre philharmonique tchèque. Une interprétation poignante et dramatique. Une conclusion pleine d'espoir, d'Honegger lui-même : « On finira par avoir raison de la c....rie humaine. »

Disque Supraphon 33 tours, 30 cm., n° 10143.

● **VALSES NOBLES** et sentimentales de Ravel (dans la version originale pour piano) interprétées avec sensibilité et fougue par un virtuose et compositeur tchèque peu connu : Ilja Hurnik. Sur l'autre face du disque, le « Children's corner » de Debussy. Cette œuvre très connue prend, sous les doigts du pianiste tchèque, une grâce légère et fraîche comme une ronde enfantine.

Disque Supraphon, 33 tours, 25 cm., n° 20072.

PICK UP.



(J.-R. Roustan.)

ALBERTO MORAVIA.
« Le comble de la virilité, c'est de n'aimer qu'une seule femme. »

ENTRETIEN

Moravia et l'Ennui

● *« Qu'avez-vous fait depuis un an ? », a demandé Madeleine Chapsal à Alberto Moravia. « J'ai changé, ce n'est pas si facile. »*

— Il y a plus d'un an que vous n'êtes venu à Paris. Que vous est-il arrivé au cours de cette période ? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous découvert ? Quoi de neuf pour vous, Alberto Moravia ?

— Je suis allé au Brésil et je suis allé en Inde. J'ai écrit un petit livre sur l'Inde qui va paraître. J'ai eu le plus grand succès de ma vie en Italie avec « L'Ennui », 125.000 exemplaires en six mois !... Puis j'ai écrit des nouvelles et j'ai vieilli, pas beaucoup, du moins pas dans mon for intérieur.

— Quoi de neuf en votre for intérieur ?

— Je suis un individu cyclique, comme tout le monde. Tous les sept ou huit ans, je m'écroule de fond en comble. Puis je me reconstitue. C'est ce qui vient de m'arriver et cela m'a permis de faire beaucoup de découvertes...

— Lesquelles ?

— C'est un peu intime... Enfin, écoutez, disons-le comme cela : je suis un artiste et comme beaucoup d'artistes j'attache beaucoup d'importance aux problèmes de l'amour. Mais je crois qu'il y a une rivalité entre la femme et la création artistique, j'en ai parlé dans « L'amour conjugal ». Jusqu'à un certain point le rapport amoureux exalte la création, ensuite cela devient dangereux : on risque de se dissoudre, de s'anéantir...

Vous me demandez : quoi de neuf ? Eh bien, mes réflexions sur ce problème. D'ailleurs, c'est normal, la découverte du sexe est lente, très lente, c'est comme la découverte de la réalité. La pleine découverte de l'amour coïncide avec la maturité. C'est le moment où on ne croit plus beaucoup à la morale apprise, où on voit enfin la réalité en face. A l'âge mûr, je crois qu'on est un esprit libre... ou un imbécile.

— Vous dites que l'amour s'apprend. Est-ce forcément à travers beaucoup d'aventures ? Vous ne croyez pas à la fidélité ?

— Je crois au contraire que la virilité correspond au moment où on exclut presque tous les types de femmes, sauf un. Un jeune garçon aurait tendance à se jeter sur toutes les femmes, peu à peu il s'opère une sélection, on n'aime que les blondes, puis chez les blondes on n'aime que certaines blondes, et le comble de la virilité c'est de n'aimer qu'une seule femme. Don Juan qui serait resté un Don Juan à quarante ans serait dégénéré. Ce qu'on appelle la fidélité c'est la formation du caractère. A mon sens ce n'est pas un fait moral mais un fait psychologique : le caractère d'un homme s'identifie avec un certain type de femme.

Le cas extrême de fidélité c'est Pétrarque, il ne pouvait pas ne pas être fidèle à Laure parce que c'était elle ou rien.

Moi, je ne dois pas avoir le caractère tout à fait formé, mais je ne suis pas tout à fait dégénéré non plus...

— Qu'avez-vous découvert d'autre ?

— En tout il y a toujours une chose neuve qui est l'usure des situations anciennes. Jusqu'au jour où il n'y a plus rien...

— Et à Rome ? Quoi de neuf dans la vie littéraire à Rome ?

— Le passage au cinéma de l'écrivain Pasolini qui a fait un très beau film, « Accatone », et puis, excusez-moi, le succès de mon roman ! J'ai reçu un prix littéraire : cinq millions de lires. En plus j'ai été « dénoncé ».

— Dénoncé ?

— Oui, en Italie n'importe qui peut porter plainte contre un auteur sous prétexte de pornographie. C'est ce qui m'est arrivé avec « L'Ennui ». L'assesseur néo-fasciste d'une petite ville des Pouilles a porté plainte. Remarquez, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, j'ai déjà été cité trois fois devant le tribunal et toujours j'ai été acquitté. La loi veut en effet qu'échappent à la condamnation soit les livres scientifiques, comme les traités de médecine légale et de criminologie, soit les livres artistiques lorsqu'on peut prouver que l'intention de l'auteur n'était pas d'exciter le lecteur par des détails lubriques.

— Considérez-vous « L'Ennui » comme un livre très audacieux ?

— On en a beaucoup discuté, en Italie.

J'ai là-dessus une théorie simple : c'est le manque de nécessité, du point de vue de l'économie du livre, qui décèle la pornographie. Là où il est nécessaire, pour la rigueur artistique, de parler des choses sexuelles, il faut le faire, et si je sens que je dois le faire, rien ne pourra m'en empêcher. Si ce n'est pas nécessaire, c'est de la pornographie.

Là-dessus, l'attitude du public a beaucoup évolué : depuis un siècle elle devient plus réaliste, plus scientifique. Et cette liberté de pensée et de parole rejaillit heureusement sur la littérature. Malgré tout, je crois qu'en Occident l'amour physique n'a pas encore été saisi dans sa véritable nature : on le prend uniquement pour un moyen de plaisir, alors que c'est un moyen d'expression et de connaissance.

Il n'y a d'ailleurs qu'une façon de parler chastement du sexe, c'est de considérer ce qui s'y rapporte comme un moyen de connaissance. Tout cela fait partie des idées qui me sont venues dernièrement...

— En somme, ce qu'il y a de neuf, en vous, c'est un changement. Etes-vous content de ce changement ?

— Changer, cela veut surtout dire souffrir, on ne change que par la souffrance. Je ne suis pas en train de faire l'éloge de la souffrance, mais je pense que pour aller au-devant de la vie, il faut détruire. Oui, pour aller vraiment au bout des choses, il faut une détermination qui va jusqu'au désir de la mort. D'ailleurs les mystiques le savent, tous disent que l'expérience qui change le plus c'est l'expérience de la mort. Chez les Grecs, dans l'ancienne expérience orphique, on appelle la mort. Le christianisme aussi dit : « Il faut mourir à soi-même ». La mort, bien sûr, est le plus grand des changements, mais il y a un certain état de souffrance qui est une mort partielle et qui fait naître au changement.

En fait, la plupart des gens n'aiment pas changer. On est né pour ça ou non. C'est pareil au niveau des sociétés : les grandes réformes sont très douloureuses, on n'en veut pas, on cherche à les éviter, les gens s'accrochent au passé. Il faut une immense vitalité pour aller au-devant du changement. Et pour désirer vraiment mourir, je crois qu'il faut aimer beaucoup la vie !

M. C.

LES COUPS ET LA MÊLÉE

par JEAN DANIEL

Je ne m'en serais peut-être jamais aperçu si je n'avais eu, comme aujourd'hui, la possibilité de les lire les uns à la suite des autres : presque tous les livres sur l'Algérie qui paraissent en France depuis un certain temps ont un point commun : ce sont des livres de *malades* au sens où une certaine sensibilité névrotique — ou un traumatisme — est à leur point de départ.

Et sans doute les traumatismes ne manquent pas. Les scènes de violence et d'horreur remplissent, paraît-il, autant les cliniques psychiatriques que les centres chirurgicaux. Mais il arrive que, instinctivement, on choisisse de participer au malheur de telles victimes et non à celui de telles autres. Il arrive aussi qu'on ait été à ce point envahi par le caractère apocalyptique d'un spectacle précis que l'on se sent contraint à être corps et âme dans un camp. Ainsi M. Robert Davezies nous explique-t-il comment lui, prêtre et Français, s'est intégré au F.L.N., dans un petit essai autobiographique aussi généreux que poignant: « Le Temps de la justice » (1). Mais le F.L.N. est lui-même un Pouvoir, c'est-à-dire une autorité disposant des moyens de l'arbitraire. Ce Pouvoir a même mis un certain temps à s'installer dans l'exil. C'est pourquoi l'option de M. Robert Davezies, outre qu'elle l'empêche pendant la durée des combats d'assumer l'affaire algérienne dans sa complexité totale, outre qu'elle exige de ce prêtre de choisir entre des violences, abolit au surplus le rôle si essentiel des « témoins engagés ».

Dilemme

On verra plus tard l'efficacité de ceux qui ont accepté un tel rôle. Pour le moment, on n'en voit, bien sûr, que l'aspect négatif ou honteusement neutraliste, alors qu'il est l'engagement même.

« Je sais, m'a dit il y a deux ans un professeur de mes amis, votre rôle de témoin, cela consiste à être au-dessus de la mêlée et à compter les coups. » Je lui ai répondu : « Non, cela consiste une fois un camp choisi, une fois un engagement pris, à être au milieu de la mêlée et à encaisser tous les coups. » Car, à partir du moment où l'on s'est déclaré anticolonialiste et où l'on a pris la position la plus catégorique en faveur de l'émancipation des peuples colonisés, est-ce que tous les problèmes sont résolus ? Non, bien sûr. Le fait que les opprimés luttent nécessairement pour l'instauration d'un pouvoir qui a ses tactiques et sa politique, va poser à chaque instant un dilemme. La cause des peuples est sacrée mais les procédés des leaders peuvent être discutés. Les facteurs spécifiques de l'affaire algérienne contraignent au surplus le témoin exigeant à de perpétuelles et multiples vigilances. Le « témoin engagé » selon mes vœux n'hésiterait pas, aujourd'hui, à partager les persécutions des manifestants musulmans ; mais, en même temps, il prétendrait garder entière sa liberté de jugement sur l'opportunité de la manifestation elle-même.

Ces nuances impérieuses et ces complexités, il faut être reconnaissant à des observateurs étrangers comme l'Anglais Edouard Behr et l'Américain Joseph Kraft de les avoir saisies et respectées dans leurs livres précieux qui viennent de paraître, le premier à Londres, le second à New York. Je reviendrai sur ces œuvres lorsqu'elles seront traduites en français, mais je veux déjà les recommander à tous ceux qui lisent l'anglais. En attendant, il faut noter que l'un des Français qui ont vécu avec le plus de stupéfaction certains aspects de l'imbroglio algérien, est bien M. Thadée Chamski, capitaine au long cours, qui s'est retrouvé officier de renseignements des commandos de la Marine dans un bled perdu du Constantinois.

Le récit qu'il a publié aux éditions Robert Laffont (« La Harka ») (2) et que son éditeur appelle improprement un « roman », est certainement l'un des témoignages dont le parfum d'authenticité est le plus vif. Il s'agit, en effet, essentiellement d'un témoignage d'où toute prétention littéraire est heureusement absente. Mais le témoignage est aussi important que l'aventure est singulière et que le témoin est honnête.

On croit communément que les « harki » — ceux qui forment une « harka » — sont des militaires musulmans ou traîtres ou vénaux. Il se peut qu'ils soient tous conduits à cette situation, objectivement contre-révolutionnaire. Mais les contre-révolutionnaires peuvent être le produit des erreurs de la Révolution. Ainsi, les groupes d'autodéfense musulmans les plus combatifs et les harki les plus acharnés se sont trouvés en Algérie non pas tellement dans les régions où la victoire était du côté de la France, mais dans les régions où les représentants locaux du F.L.N. commettaient, de leur propre initiative, exactions, tortures, purges ou pillages. En ce cas, on a vu des tribus devenir presque à contrecœur les alliées plus ou moins autonomes des troupes françaises par simple haine du chef F.L.N. de la région.

Nous sommes tous malades de l'Algérie comme d'autres l'étaient de la peste.

Cette lutte tribale

Lorsqu'on est, comme Thadée Chamski, transporté au cœur de cette lutte tribale et sans merci, à des centaines de kilomètres de toute concentration européenne, à des dizaines de kilomètres de toute présence militaire française; lorsqu'on voit la cruauté de ces frères ennemis entre eux, alors on a ce sentiment d'être hors du coup, de ne pas être vraiment concerné par cette guerre, de voir un pays en pleine gestation, bref — M. Chamski ne dit pas le mot — en pleine révolution.

Oui, malgré le cauchemar des luttes raciales dans le Nord, malgré les révoltants comportements de communautés qui, à certains moments, paraissent avoir choisi de mourir ensemble parce qu'elles étaient condamnées à cohabiter, on s'apercevra dans quelques années que la révolution algérienne n'a pas été essentiellement déterminée par la présence des Français d'Algérie. Sans en tirer des conclusions, Thadée Chamski a bien vu, et c'est là son mérite, qu'il se passait sur cette terre quelque chose de plus profond qu'une guerre de religion, de plus original qu'une haine de races, de plus difficile qu'un combat pour l'indépendance.

Pour toutes les causes

Le héros de « La Harka », le lieutenant Philippe Mercier, qui ressemble à l'auteur comme un frère, hésite à employer certaines méthodes d'interrogatoire. Les harki s'irritent devant ses scrupules et se gaussent de ce sentimentalisme : ce sont eux qui feront parler le suspect F.L.N. Ils réussiront dans un cas. Ils échoueront dans un autre, celui sur lequel se termine le livre et qui montre un F.L.N. mourant en patriote. Entre les harki et les partisans du F.L.N., une étrange et puissante complicité se révèle au moment même où ils s'entretuent. Alors le lieutenant Philippe Mercier s'interroge sur le sens de sa présence. Tout cela sonne juste et vrai. Pour peu qu'on ait eu une certaine expérience algérienne, il est bien vrai qu'à un certain moment il y ait eu des Arabes partout, dans tous les bords, pour toutes les causes.

Ce que Saadi-et-Lahdar appelle « L'Aliénation colonialiste » (3) (un très intéressant essai publié à Lausanne) explique sans doute cette profonde dépersonnalisation des Algériens. Il reste que lorsque le F.L.N. a décidé sa révolution, le peuple algérien était à mille lieues de pouvoir répondre massivement à l'attente des chefs révolutionnaires et que sept longues années n'étaient sans doute pas inutiles avant de forger un nationalisme, un élan révolutionnaire et une conscience politique.

Aux yeux du F.L.N. tout cela ne pouvait être fait que dans la guerre et par la guerre, et c'est seulement ainsi que l'on peut comprendre le refus — pour d'autres inexplicable — du G.P.R.A. de cesser le feu ou d'accepter une trêve avant tout règlement politique.

Cela pose le problème de la révolution dans un Etat désintégré, dépersonnalisé, et en situation de « colonisabilité ». Cela pose le problème moral de l'utilisation révolutionnaire de la violence lorsqu'on sait que celle-ci doit être nécessairement longue, intense, sujette aux dérèglements et même susceptible de compromettre les objectifs de la révolution.

Aujourd'hui, en tout cas, la révolution algérienne a parcouru son audacieux et tragique itinéraire. Devant le passé qu'elle résume et la force qu'elle a fini par incarner dans l'âme même du peuple algérien, devant le mythe enfin qu'elle a réussi à construire à l'extérieur, il est terrible, il est atroce *pour eux* que les Européens, encouragés par les ultras O.A.S. ou non, n'aient d'autre réaction que cette démesure dans le dépit, ce désespoir dans la vengeance. L'irréalisme n'aura jamais atteint de si folles dimensions. Mais quoi, nous sommes tous malades de l'Algérie comme d'autres l'étaient de la peste.

J. D.

(1) « Le Temps de la justice ». Robert Davezies. La Cité, éditeur 7,80 NF.

(2) « La Harka ». Thadée Chamski. Robert Laffont. 12 NF + t. l.

(3) « L'Aliénation coloniale », Saadi-et-Lahdar. La Cité, éditeur. 9 NF.

ROMANS

« Les Fous de Dieu » par Jean-Pierre Chabrol

● *L'histoire d'une purge, racontée dans le style des chroniques du XVII[e] siècle.*

Il semble que le roman « traditionnel », le roman qui n'est pas « nouveau roman », trouve son lieu, cette année, dans le genre historique, voire s'y réfugie. Cette quasi-fuite dans le passé serait-elle désormais la seule occasion qui reste au romancier de raconter une histoire, de raconter tout court ? On le croirait avec le dernier roman de Jean-Pierre Chabrol, « Les Fous de Dieu » (1).

C'est, si l'on veut, l'histoire de la liquidation d'une opposition ; en termes plus actuels, l'histoire d'une purge. Chabrol — dont on n'a pas oublié « Le Bout-galeux » — nous conte ici l'histoire de ces Camisards des Cévennes (camisards parce que portant, dit-on, des sortes de chemises) qui, après la Révocation de l'Edit de Nantes (18 octobre 1685), menèrent, contre les armées de Louis XIV, une résistance obstinée et féroce.

Avant même toute autre impression, le lecteur de Chabrol sera, en effet, frappé par trois faits assez singuliers. D'abord, le roman est écrit dans un style qui veut être celui des chroniques et des mémoires du XVII[e] siècle.

La pire des guerres

Mais le narrateur — un jeune paysan qui n'a, certes, pas lu Racine ni Vaugelas — emploie force termes de patois, d'une langue d'oc, qui rappelle beaucoup le provençal : le lecteur méridional s'y retrouvera peut-être, mais, pour tout autre, il faudra recourir au lexique que Chabrol a eu la prudence de placer en queue de son roman.

Enfin, dernier détail singulier, qui vient confirmer, authentifier la couleur locale et historique, quelque 35 pages de notes nous informent, à coups de témoignages et de mémoires, des sources de Chabrol.

Voici donc un roman présenté au public avec le sérieux, la lourdeur et la gravité d'une thèse : on s'y perd un peu, on y perd l'histoire.

Celle-ci est pourtant simple : un jeune paysan, Samuel, qui a acquis quelque instruction, reçoit de Dieu mission de tracer la chronique de cette autre sorte de « guerre des paysans » que mènent en leurs montagnes ces Camisards, ces rudes paysans, que Munzer eût aimés. Morts, incendies, bûchers, viols, guerres et guérillas, coups d'épée, de mousquet, de hallebarde et de couteau, la chronique est menée dans un climat biblique, un climat de guerre sainte (la pire des guerres).

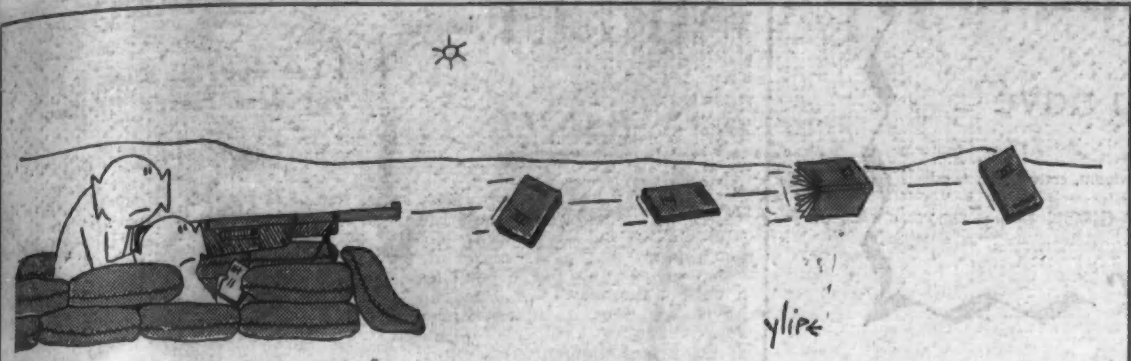
On y meurt beaucoup, on y prophétise aussi beaucoup : inspirés soudain par Dieu, de braves paysans qui, jusqu'alors, connaissaient à peine leur patois, se mettent à vaticiner en français, entrevoyant victoires et défaites, dictant même la stratégie à suivre. Sur cette trame de violence se tisse, cependant, le récit d'une idylle : les amours rustiques, naïfs et bibliques (et s'agit-il alors d'amour, dans toute cette pureté, cette prédestination et cet ordre de Dieu ?), les amours de Samuel et de Finette, une petite paysanne.

Un pain de froment

Amours qui, quelquefois, parlent la langue du « Cantique des Cantiques », la langue de la poésie (et ce sont les meilleurs morceaux) : « *Le corps de la femme m'était un pain de froment au sortir du four, et son sein une coupe arrondie, de vin inépuisable, et sa personne entière un palais, un parterre d'aromates, des jardins où l'on pouvait cueillir des lis.* »

Mais Finette, telle Sarah, ne donne pas d'enfant à Samuel, et Samuel doit la répudier pour épouser sa sœur. Femme stérile, guerre stérile aussi ! « *Les ennemis nous ont tout pris, tout rasé, du bonheur...* sauf notre »

(1) Gallimard, 456 p., 17 NF.



Les encyclopédies.

s'achève sur une impression de lourd découragement, de fatigue, de lassitude.

Chabrol l'a-t-il voulu ? On s'exalte peu à ce livre. Cette flamme des Camisards, on ne la ressent point, elle ne passe point. De la sympathie ? Oui, peut-être, mais plutôt pour l'auteur, pour son entreprise quasi insensée. Car, fermé le livre, apaisées les questions de sociologie (et l'on s'en pose !), on ne peut que se demander : que voulait Chabrol avec ces « Fous de Dieu » ? A qui s'adresse-t-il ? Souhaitons-lui pourtant de trouver des lecteurs : l'entreprise le mérite.

ROBERT PARIS.

La foire.

ÉDITION

La Foire de Francfort

● ***Cette année, les 1.800 éditeurs réunis à Francfort se sont méfiés des « révélations ».***

« LA ville des foires ». Francfort a réussi à hériter ce titre officieux de Leipzig, que le partage de l'Allemagne a relégué loin des yeux de l'Occident. Mais Francfort rêvait d'autre chose. Lorsqu'il y a douze ans, la République Fédérale fut constituée, tout semblait désigner Francfort comme la nouvelle capitale.

Tout, en effet, semblait l'y prédestiner. Sa situation géographique centrale, d'abord. Ensuite sa tradition intellectuelle : elle s'enorgueillit d'être la ville natale de Goethe. Enfin, sa tradition politique : c'est dans l'église Saint-Paul que s'est réuni en 1848 le premier Parlement allemand. Une Allemagne à la recherche de souvenirs démocratiques semblait devoir choisir Francfort pour le nouveau siège de son gouvernement.

Tout était donc prévu et réglé. On avait oublié une seule chose, ou plus exactement un seul homme : le chancelier Adenauer. Ce vieux Rhénan, une fois débarrassé de Berlin-la-Prussienne, n'allait pas laisser échapper une si belle occasion. Une série de votes, acquis, il est vrai, à une majorité minime, choisit finalement Bonn et relégua Francfort dans l'obscurité.

Dans les tiroirs

Mais Francfort y avait cru. La ville avait été fébrilement rebâtie pour recevoir dignement les autorités fédérales et cette hâte a laissé aujourd'hui des traces. De toutes les grandes villes allemandes, Francfort est sans doute la moins bien reconstruite, celle où le caractère de l'ancienne cité fut négligé, sans avoir été remplacé par un esprit nouveau. Ses visiteurs n'ont que très peu de pèlerinages artistiques à accomplir et ont tout loisir à se consacrer aux diverses expositions qui se déroulent dans les halls immenses, situés à la lisière de la ville.

Le Foire du Livre a été précédée par le Salon de l'Auto allemand (un million de visiteurs pour une ville grande comme Lyon, alors que le Salon de Paris n'a pas dépassé les 800.000 entrées) et le dernier jour, lorsqu'on emportait les 300.000 livres exposés, les ouvriers préparaient déjà une nouvelle exposition, consacrée, si j'ai bien vu, à des machines.

Pour recevoir les visiteurs du monde entier, Francfort a un nombre incalculable d'hôtels, d'ailleurs toujours bondés. Pour être sûr de trouver une chambre au moment de la Foire du Livre 1962, il convient de retenir dès maintenant. Autrement, le visiteur risque d'être logé à une vingtaine de kilomètres de Francfort, dans quelque ville d'eaux aux hôtels énormes. Francfort, elle-même, a un de ces hôtels énormes, le « Frankfurter Hof », où se réunissent constamment les maîtres des diverses professions. A chaque époque de l'année, le hall et le bar de cet hôtel sont remplis d'hommes qui ressemblent étrangement au « capitaliste » tel que les films de Hollywood ont essayé de le populariser. Je crois que ceux qui représentent l'édition ont quand même une importance spéciale.

Ils ne sont pas, certes, les plus puissants ou les plus riches, mais ces 1.800 éditeurs venant de plus de trente pays ont quand même un pouvoir redoutable. Ils tiennent en main la production intellectuelle du monde entier, ils peuvent négliger une ligne littéraire déterminée, en lancer une autre, s'emballer pour quelques auteurs, les pousser, les imposer.

Il me semble d'ailleurs que la Foire du Livre a gagné ces dernières années en sérieux. Il n'y a plus, justement, ces emballements qui ont fait le charme, mais aussi le défaut des années précédentes, lorsqu'il suffisait de faire chuchoter le nom d'un auteur inconnu, pour provoquer aussitôt une ruée, des achats à l'aveuglette. Et l'éditeur, après avoir emporté de haute lutte le roman tant désiré, apprenait souvent, en revenant dans son pays, qu'il avait acquis à prix d'or un livre fort honorable, mais qui ne méritait nullement la peine et l'argent dépensés. Echaudés par quelques expériences de ce genre (des « révélations » de Francfort dorment dans les tiroirs de tous les éditeurs du monde), les acheteurs sont devenus plus prudents et dans la plupart des cas refusent de s'engager à la légère.

Les livres de poche.

Une organisation rodée

Les « sensations » ont donc manqué, mais pas les bons livres. Le contraire serait d'ailleurs étonnant lorsqu'on regarde cette exposition incroyable qui va du livre d'enfant aux études techniques, du livre d'art le plus cher aux éditions de poche bon marché. Chaque pays apporte sa part de surprise, d'Israël jusqu'à la Pologne. J'ai cru même pouvoir constater que les livres chers n'étaient pas le privilège des pays « capitalistes » : le plus coûteux parmi tous ceux que j'ai vus était une histoire de l'orfèvrerie géorgienne du VIII[e] au XVIII[e] siècle, publiée en U.R.S.S.

Le succès de cette foire semble donc incontestable et il convient de se demander comment les Allemands l'ont réussie. De nombreux éditeurs de tous les pays ont semblé regretter qu'ils n'aient pas eu l'idée de remplacer la

→

LA SEMAINE

LE PRIX GONCOURT favori : Jean Cau (« La Pitié de Dieu »). En course : Jean-Pierre Chabrol (« Les Fous de Dieu »), Roger Bordier (« Les Blés ») et Michel Mohrt (« La prison maritime »). Gérard Bauer, secrétaire du jury, résume ainsi la situation : « Beaucoup de bons romans cette année. Moins de livres orduriers (la poubelle renversée, ça ne marche déjà plus). Quant au jeune roman, c'est déjà du vieux ».

Pour le Fémina, « Le Promontoire », d'Henri Thomas, semble avoir toutes les chances. Mais il ne faut pas négliger « L'Obscur Ennemi » de Jean Blot, ni « Nous autres, les Sanchez » de Catherine Paysan...

Au jury Médicis, on ne semble pas convaincu que le jeune roman soit déjà vieux. La preuve : Philippe Sollers, avec « Le Parc », et Jean Ricardou, avec « L'Observatoire de Cannes », ont quelques défenseurs acharnés. Les autres, qui réuniront peut-être la majorité, se compteront sur le nom de Michel Mohrt.

Réservé à un journaliste romancier, le Prix Interallié a un favori, Jean Ferniot (« L'Ombre portée ») et quatre autres aspirants : Marcel Haedrich (« La Rose et les Soldats »), Christian Yve (« Avez-vous vu Glock ? »), Yves Grosrichard (« Le Haut du Pavé ») et, bien sûr, Jean Cau... Mais l'Interallié est décerné huit jours après le Goncourt.

Les jurés du Renaudot ne se sont pas encore réunis. Mais le bruit court que Georges Buis (« La Grotte ») réunira vraisemblablement bon nombre de voix.

PHAM VAN KY, Indochinois de formation française, remporte cette année le Prix du Roman de l'Académie Française pour son cinquième roman, « Perdre la Demeure » (Gallimard). « Rien à voir avec la crise du logement, précise l'auteur. C'est plutôt la crise de conscience d'un Japonais qui hésite entre deux civilisations — l'orientale et l'occidentale — entre deux « demeures ». Quoique très attaché à ce thème, qu'il a déjà traité, Pham Van Ky a choisi l'occident (du moins pour y vivre) sans beaucoup hésiter : « A distance, dit-il, les Asiatiques comprennent mieux l'Asie ».

« L'ENNUI » d'Alberto Moravia, vient d'être traduit en anglais sous le titre « La Toile vide ». Ce qui permet à « Time » de résumer ainsi l'intrigue : « A 35 ans, Dino est un artiste qui a échoué, dont la toile est littéralement vide. Entre Cecilia. Désormais, la toile vide n'aura plus aucune importance, car le lit de Dino sera toujours plein ». Ce n'est pas l'avis de l'auteur (voir page 29 son entretien avec Madeleine Chapsal).

« LA POLITESSE du désespoir » : cette définition de l'humour noir (par Chris Marker) va comme un gant à Jacques Sternberg. L'auteur de deux romans fantastico-humoristiques (« L'Employé », aux éditions de Minuit, « La Banlieue » chez Julliard) et de « Un siècle d'humour français », Sternberg vient de remporter un des grands prix de l'humour noir (les deux autres lauréats sont Bunuel et Topor). « Arrivé, dit-il, à un certain degré d'indifférence ou de mépris, il y a deux solutions : on se roule dans un coin et on hurle. Ou alors on sourit : c'est ça, la politesse. Et c'est ça, l'humour. Non, pas « l'humour noir », car cette expression-là est un pléonasme : l'humoriste est nécessairement désespéré. »

Bruno GAY-LUSSAC

La peur

" Cette histoire me paraît tirer sa force et même sa beauté de l'absence de lumière et de chaleur qui lui confère son vrai climat... un roman janséniste. "
ROGER GIRON - France-Soir

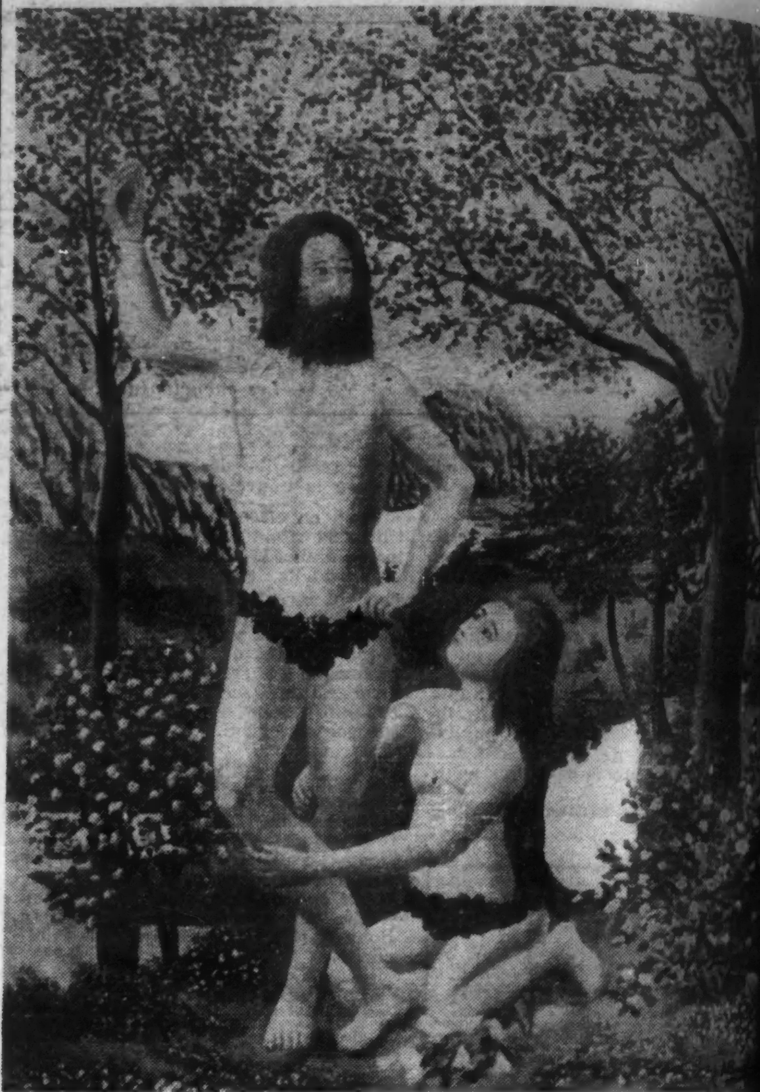
nrf

YVES GROSRICHARD

Le haut du pavé

" Ce tableau de la vie parisienne vivant, coloré, exact, est de premier ordre ".
ROGER GIRON (France-Soir)

nrf



Foire de Leipzig avant que Francfort y songeât, par une exposition similaire dans leur propre pays. Il me semble pourtant que l'Allemagne d'après guerre avait tous les atouts en main pour continuer cette tradition, de préférence à la France, à l'Angleterre ou à l'Italie.

Cet atout provenait paradoxalement d'une certaine carence de la littérature allemande d'après guerre. A Paris, l'éditeur étranger aurait craint d'être submergé par la production française. Il y a dix ans, le roman allemand sommeillait et l'édition allemande était préoccupée de panser les destructions de la guerre, en se pressant, avant tout, de rééditer les classiques, d'une vente sûre, difficiles à trouver à l'époque. Cette situation a aujourd'hui fondamentalement changé : l'édition allemande dépasse par le nombre de ses publications (16.000 titres), la production de la France (12.000) et même celle des Etats-Unis (15.000), et n'est plus précédée que par l'U.R.S.S. (40.000), le Japon (24.000) et l'Angleterre (20.000).

Les éditeurs du monde entier trouvent aujourd'hui de nouveaux avantages à Francfort. C'est d'abord, bien entendu, l'habitude qui joue et une organisation déjà rodée. En plus, la décentralisation allemande constitue un nouvel argument qui milite pour le maintien de cette foire en Allemagne. L'éditeur étranger, lorsqu'il vient à Paris, à Londres ou à New York, a la possibilité de faire le tour des éditeurs français, anglais ou américains en quelques jours. Les éditeurs allemands sont dispersés : deux des plus grandes maisons d'édition se trouvent à Francfort, mais on en trouve autant à Hambourg, Munich, Stuttgart et même dans des villes de moindre importance. On peut voir tous leurs représentants, réunis à Francfort, sans se livrer à de longs voyages compliqués à travers l'Allemagne.

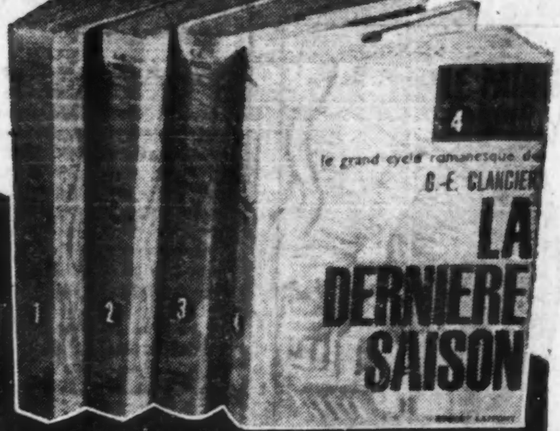
Des isolés

Et puis, Francfort est devenu un lieu de rencontre des intellectuels allemands pour la durée de la foire. L'éditeur étranger qui vient à Paris a la possibilité de voir tous les écrivains français qu'il désire connaître dans un périmètre assez restreint dont Saint-Germain-des-Prés est le centre. Les intellectuels allemands sont encore plus dispersés que leurs éditeurs. Ils profitent de la foire pour se réunir, se voir et pour confronter leurs opinions.

L'intellectuel allemand cherche aujourd'hui à acquérir une place dans la cité et il regarde avec envie vers la

Vient de paraître
RAYMOND JEAN
LA CONFÉRENCE
roman

Un homme exposé aux regards des autres... Avant-Pendant-Après
ÉDITIONS ALBIN MICHEL



ROBERT LAFFONT

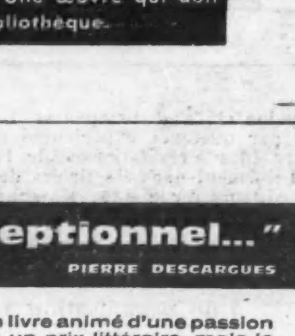
Avec LA DERNIÈRE SAISON, s'achève la grande série romanesque de G. E. Clancier, LE PAIN NOIR, (1. LE PAIN NOIR - 2. LA FABRIQUE DU ROI - 3. LES DRAPEAUX DE LA VILLE) ce "chef d'œuvre de l'exactitude, de la tendresse et de l'émotion". Une œuvre qui doit avoir sa place dans votre bibliothèque.

"Ce roman est exceptionnel..."
PIERRE DESCARGUES

" Un beau livre habité, un livre animé d'une passion vraie. Je ne sais s'il aura un prix littéraire, mais je suis sûr qu'il aura des amis, ce qui est aussi une belle récompense. "
ROBERT KANTERS

"Un roman émouvant, mouvementé, passionné - LE NOTAIRE DES NOIRS mérite une bonne place dans le palmarès littéraire de cette fin d'année.
ANDRÉ BILLY de l'Académie Goncourt

LE NOTAIRE DES NOIRS
ROBERT LAFFONT - édit.



le nouveau roman de Loys Masson

JACQUES CHAUVIRÉ

Les passants

" Le héros des PASSANTS est un admirateur et un ami de Camus... l'humanisme de la PESTE donne à ce roman son assise et son orient. "
P.H. SIMON - Le Monde

nrf

André Bauchant (France).
Adam et Eve.

SALOMON MEIJER (PAYS-BAS).
Les vaches à l'étable.

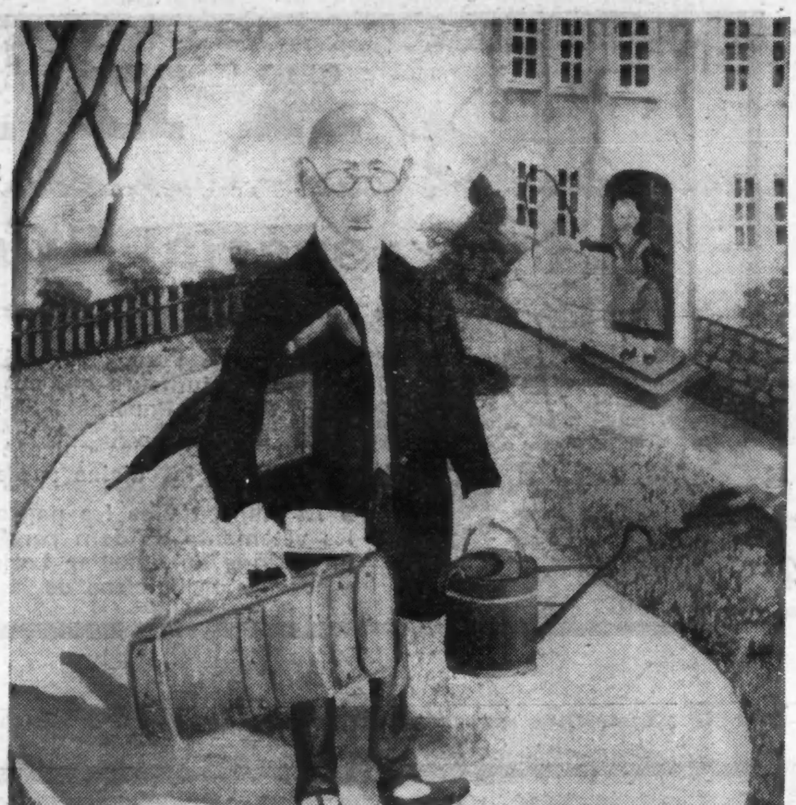
MORRIS HIRSHFIELD (ETATS-UNIS).
Animaux dans la forêt.

LES NAIFS

LA peinture naïve, c'est qui ? — C'est un douanier. — Et encore ? — Bauchant, Bombois, Séraphine Louis... — C'est tout ? Vous ne savez pas grand-chose. La peinture naïve, c'est aussi des pharmaciens, c'est Lefranc, Obin et, naturellement, Pirosmanoschvili, et des dizaines d'autres : et vous ferez leur connaissance en lisant le livre brillamment illustré de M. Otto Dihalji-Merin, « Les Peintres Naïfs » (Editions Delpire).

M. Dihalji-Merin ne s'intéresse pas seulement à l'état civil, mais aussi aux origines : il montre les tenants et aboutissants de l'art naïf, c'est-à-dire les peintures d'enfants, les peintures d'aliénés, et ce que l'on appelle « l'art primitif ». Mais beaucoup de peintres naïfs sont adultes, sains d'esprit, métropolitains, et leur art se développe somptueusement, insolemment, en dehors de tous les courants de l'art pompier ou informel.

Il reste beaucoup à faire, conclut M. Dihalji-Merin : « Ni les historiens de l'art, ni les psychologues ou psychiatres, ni les ethnologues qui, pourtant, touchent à des régions très voisines, ne disposent des moyens suffisants ou nécessaires pour en rendre véritablement compte », car cet art est un véritable miracle et « les miracles humains sont toujours discrets ».



RAMHOLZ (ALLEMAGNE).
L'époux.

France où les écrivains jouent depuis des siècles un rôle important. J'ai d'ailleurs l'impression qu'il surestime l'efficacité immédiate de ce rôle, mais les apparences lui semblent décisives. Des faits aussi différents que l'écho provoqué par le manifeste des 121 ou la présence d'un grand écrivain au ministère de la Culture le confirment dans son idée. Juste avant les élections allemandes, une vingtaine de jeunes écrivains parmi les meilleurs sont intervenus dans la campagne électorale. Ils ont exprimé dans un livre de poche publié par les Ed. Rowohlt leur condamnation du régime de M. Adenauer et ont marqué, malgré de nombreuses réserves, leur préférence pour M. Willy Brandt. Ce petit livre a connu un succès immense : il en a été vendu en quelques semaines 80 000 exemplaires. La discussion qu'il a suscitée n'a cependant pas convaincu tout le monde et les intellectuels allemands continuent à se considérer comme des isolés, sinon des parias.

Un candidat sérieux

L'étranger qui regarde la vie intellectuelle allemande ne partage pas ce pessimisme. En jetant par exemple un coup d'œil sur la liste allemande des best-sellers, j'ai essayé d'oublier celle de la France et je suppose que les Anglais et les Américains ont eu, par rapport à la leur, la même réaction. A la tête se trouvait une édition complète de toutes les nouvelles de Kafka suivies d'un volume de Heinrich Böll qui est déjà, malgré sa carrière littéraire assez brève, un candidat sérieux au Prix Nobel de littérature, et la troisième place était occupée par « Le Troisième Livre sur Arnim » d'Uwe Johnson, un jeune romancier de trente ans, auteur de deux livres difficiles, certainement les meilleurs romans publiés en Allemagne depuis la fin de la guerre.

Mais ce n'est pas uniquement de la jeunesse qu'on a parlé à Francfort. On y a respecté aussi la tradition. S. Fischer (l'éditeur de Thomas Mann, Gerhart Hauptmann, Hugo von Hoffmansthal, etc.), une des maisons d'édition allemandes les plus célèbres, a fêté son 75e anniversaire par une exposition commémorative et, à l'église Saint-Paul, l'Association des libraires allemands a décerné son Prix de la Paix. Après Karl Jaspers, Albert Schweitzer, Thornton Wilder et tant d'autres, il récompensait cette année le philosophe hindou Sarvapalli Radhakrishnan, vice-président de la République de l'Inde.

FRANÇOIS ERVAL.

CATHERINE CLAUDE
La mort d'Armand
" L'auteur donne la preuve d'une maîtrise qui s'affirme d'ouvrage en ouvrage. "
R. PROSLIER - Les Nouvelles Littéraires
nrf

Henry de Monfreid
la sirène de rio Pongo
Le dernier voyage du négrier
FLAMMARION

POUR VOTRE INFORMATION :

Le Bureau d'Etudes GÉRARD & PIERRE nous communique à propos des Eléments ROCHEBRUNE

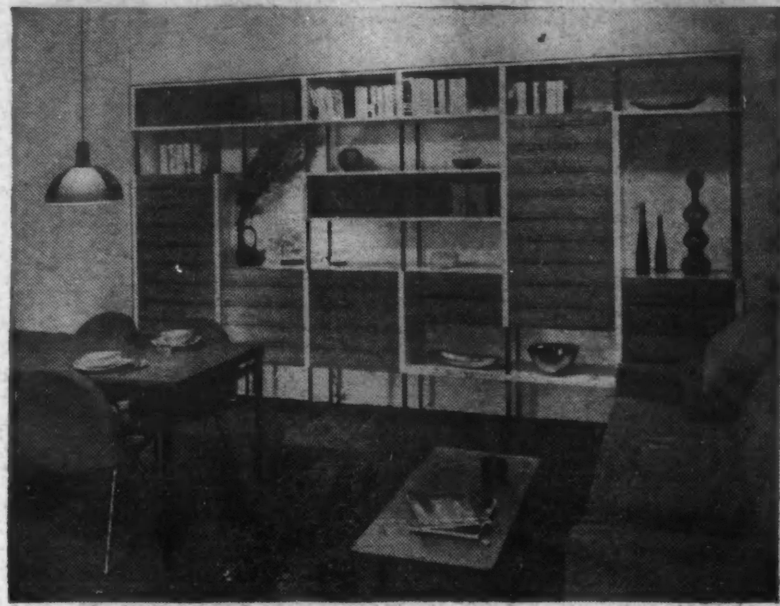


Photo COLAS

De conception entièrement nouvelle, les Eléments ROCHEBRUNE, de grand standing, transforment totalement les données des meubles par éléments.
En effet, un système de montage par tubes gainés permet d'opposer "vides et pleins", favorisant ainsi les effets décoratifs en créant une esthétique très architecturale. Tous les problèmes peuvent être résolus.
Les éléments ROCHEBRUNE sont une exclusivité du Bureau d'Etudes GÉRARD & PIERRE.

Magasins ROCHEBRUNE à PARIS :
146, Bd MAGENTA • Trudaine 70-21
79, Rue de RENNES • LITtré 12-12
74, Bd MAGENTA • NORd 10-62
Adressez-vous à l'une de ces 3 adresses pour recevoir gratuitement la documentation N° 38

Maquettes et projets complets envoyés sur plan sommaire de la pièce ou de l'appartement à meubler.

débard

ADAM

la revue de l'homme

spécial "fumeurs"

- Pour les grands fumeurs : tabagie... herbe à Nicot... accessoires... et l'opium !
- Pour les fumeurs qui ont du souffle : Judo, Golf et Panoraski 62 !
- Pour les fumeurs qui ont du goût : le fumet de la cuisine russe !
- Et enfin, toutes les pages sans fumée : les vêtements d'Adam portés par Eve ! un cottage au quartier Latin... rencontre avec "les techniciens de la certitude"

NF 4

Il ne suffit pas de lire Mme Express pour être une bonne cuisinière...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement d'un an au prix de 60 NF donnant droit à recevoir le livre : « Les Recettes de Mme Express ».

Règlement ci-joint par chèque bancaire ou par chèque postal à notre C.C.P. Paris 737.819.

Pendant un mois, « L'Express » *offre gratuitement* à tous ses nouveaux abonnés, qui en feront la demande, un très beau livre de cuisine en couleur : « Les recettes de Madame Express » (1), par Suzanne et Henriette. Ses plats faciles à réaliser, pleins de subtilité gastronomique, simplifient la vie des cuisinières néophytes et augmentent le répertoire des cordons bleus. Pour profiter de cette offre spéciale, il vous suffit d'adresser le bulletin ci-contre à « L'Express », Service Abonnements, 29, rue de Marignan.

(1) Ed. Pierre Horay, en vente dans toutes les librairies : 11 NF.

...mais il suffit de vous abonner à « L'Express » pour le devenir

L'œil et l'esprit

PRIX NOBEL

Ivo Andric

● ***Il ne faut plus ignorer ce qui se passe dans les pays qui parlent une langue « peu courante ».***

« J*E sais qu'un prix ne peut être décerné qu'à un seul écrivain. Par conséquent, je me considère comme dépositaire de ce prix qui honore la littérature et les efforts de mon pays...* »

C'est le nouveau Prix Nobel qui parle. Assailli par les journalistes, par ses amis et ses nombreux admirateurs, il ne renonce pas à ses habitudes. Tout Belgrade avait appris la nouvelle avant lui, pendant qu'il se promenait paisiblement.

Ce n'est qu'au retour de Kalemegdan, une vieille forteresse transformée en parc public dominant le Danube et un nouveau pont qui n'est pas celui sur la Drina, que l'écrivain fut informé par des journalistes de la décision de l'Académie suédoise.

« Qu'avez-vous ressenti à ce moment précis ?, lui demandai-je.

— *Je dois vous avouer que ce sentiment-là est terriblement difficile à décrire. J'ai pensé tout de suite que c'était un grand jour pour mon pays et pour moi-même. La gloire ? Je ne peux pas dire que j'avais songé à cela. Les « tortures » qui me seront infligées par les rondes de réceptions et d'interviews ? Je veux bien et j'espère pouvoir les surmonter.* »

Andric connaît Paris, bien qu'il n'y ait jamais séjourné très longtemps. Quelques mois au plus, à plusieurs reprises, deux fois après la guerre. Il aime Paris. Il aime la littérature française. Il suit régulièrement tous les événements, c'est un lecteur assidu des revues littéraires. Ses auteurs français préférés ? « *Les moralistes,* répond-il, *Vauvenargues, Joubert... Pour Camus, je ressentais quelque chose de tout particulier.* »

Le passage des frontières

Romancier et surtout auteur de nouvelles, Andric est aussi essayiste. Ses essais sur un certain nombre de grands écrivains serbes et monténégrins, ainsi que sur Goya, Pétrarque, Gorki et d'autres, sont des lectures agréables et instructives. Polyglotte — il parle le français, l'allemand, l'italien et le russe et lit l'anglais et l'espagnol — il est l'auteur de traductions de Whitman et de Strindberg.

Ses personnages : des Turcs, des Serbes, des consuls, des vizirs, des religieux des paysans, des voleurs, des escrocs...

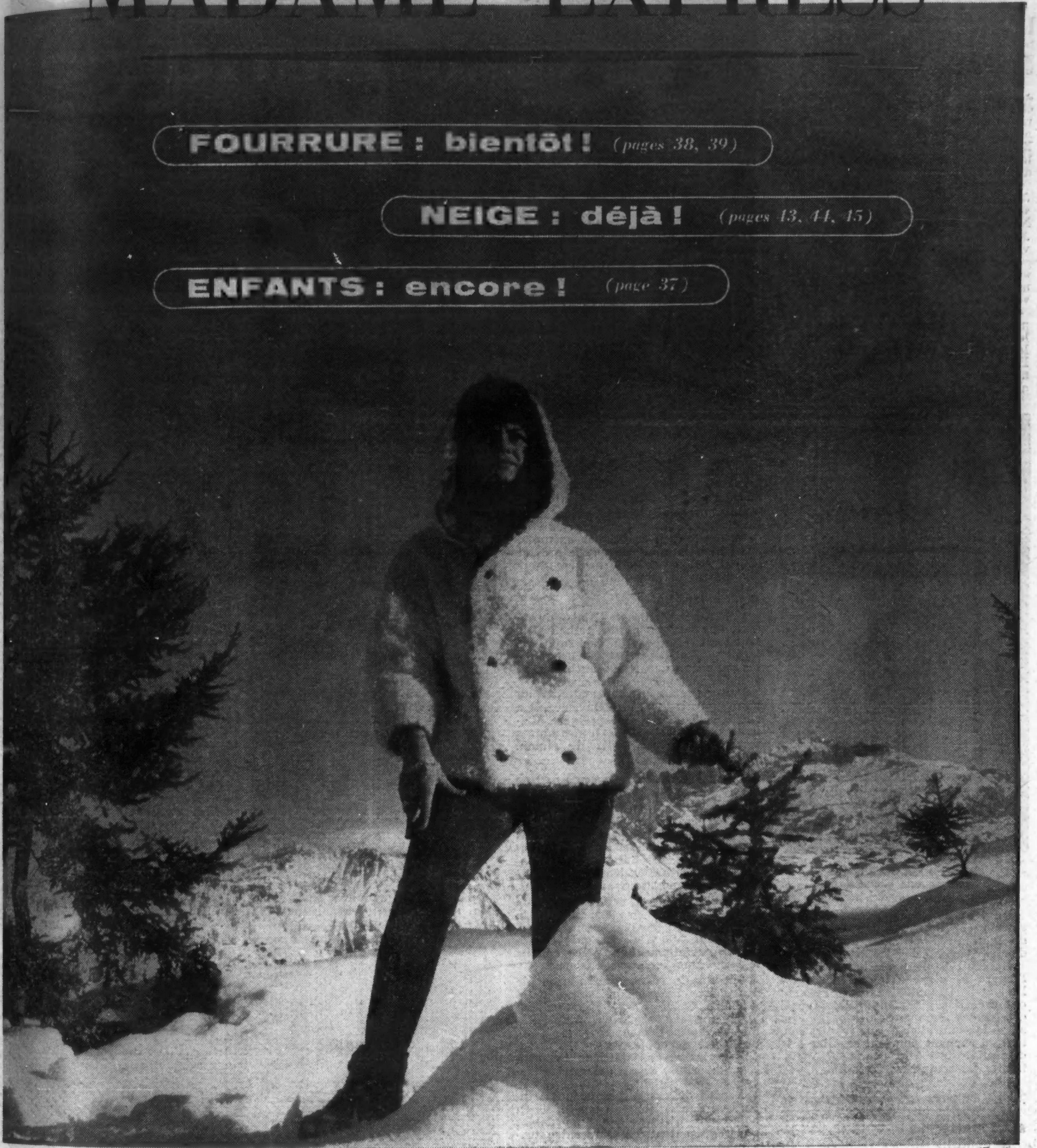
Son art : la façon de présenter l'homme avec tous ses bons et mauvais côtés, sa subtilité, la finesse, ses vais côtés, sa subtilité, sa finesse, ses phrases. Et, surtout, son style. « *Je ne sépare pas la prose de la poésie* — explique Andric lui-même — *et je ne vois vraiment pas où on pourrait bien tracer la ligne qui délimiterait l'une de l'autre. J'ai des moments où la poésie me surgit, et alors je la transforme en prose.* »

Ivo Andric, disait l'autre jour Jean-Marie Domenach, « est un romancier qu'on ne peut aimer sans aimer en même temps l'histoire de son peuple, l'histoire d'une longue souffrance et d'une longue espérance, finalement victorieuses. Alors que tant d'écrivains se perdent dans les labyrinthes de l'abstraction, il a su garder le ton de la grandeur simple. J'aime cette légende familière et je crois que notre monde en a besoin. »

Mais il n'y a pas seulement cela. S'il est vrai que cet homme à l'aspect d'un professeur, médecin et savant, tout en même temps, a réussi à présenter et à découvrir aux étrangers une histoire et les destins, les ambitions et les vies des gens qu'ils ne connaissaient pas, il est encore plus vrai que le succès d'Ivo Andric pose dans toute son ampleur encore une fois l'éternel problème du passage des frontières. Il a, je crois, démontré que ces frontières, en réalité, n'existent pas et que, en attendant que soient perfectionnés des cerveaux électroniques qui un jour feront le travail tout seuls, il serait peut-être temps de cesser d'ignorer ce qui se passe dans la vie littéraire des pays où on parle et où on écrit dans une langue « peu courante ».

LEON DAVICO.

MADAME EXPRESS



(Eve.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***remarqué*** l'effort louable de deux grands hôtels de la capitale qui veulent lancer une saison touristique d'hiver à Paris. Pour 95 NF, les touristes français, belges, suisses ou luxembourgeois pourront, du 15 novembre prochain au 30 mars 1962, venir passer deux jours (et deux nuits, avec petits déjeuners) à Paris et assister à deux spectacles de leur choix. Du cabaret aux chansonniers, tout est permis, avec fauteuils d'orchestre garantis. Seuls les repas restent à la charge du client. Une précaution utile : réserver au moins dix jours à l'avance pour n'être déçu ni par la chambre ni par les places au spectacle. (Week-ends parisiens, réservations dans toutes les agences de voyages ou directement à Paris, soit au Grand Hôtel, soit à l'Hôtel Prince-de-Galles.)

● ***reçu*** un petit paquet de lames de rasoir accompagné d'une lettre charmante mais... qui contenait cette phrase : « Faites-moi je vous prie la grâce, quel que soit votre mode de rasage habituel, d'essayer pour votre prochaine barbe... », etc. Malgré toute sa bonne volonté, Mme Express n'a pas trouvé sa barbe assez fournie pour essayer, mais elle a confié les lames à un représentant du sexe fort qui les a trouvées à la fois très agréables (on les sent à peine sur la peau) et très efficaces, mais plus chères que les lames ordinaires (Gillette Bleue Extra, 2,20 NF le paquet de 10 contre 1,80 NF).

● ***éclairci*** un point mystérieux : la nouvelle réglementation sur les phares antibrouillard. A partir du 1er juillet 1962, en effet, les voitures devront : soit être équipées de deux antibrouillards soit n'en pas posséder du tout. Il sera interdit d'utiliser un seul phare antibrouillard, car il risque de faire prendre une voiture ou un camion pour un véhicule à deux roues.

D'autre part, Mme Express a profité des brumes de la semaine pour mettre à profit le conseil d'un automobiliste chevronné : faire marcher les essuie-glace dans les nappes de brouillard. La visibilité en est sérieusement améliorée.

● ***construit*** (ou presque) un mur en pierres sans la moindre difficulté. En fait, elle a utilisé pour ce faire un panneau de matière plastique lavable imitant le relief des briques ou des pierres et qui se colle sur n'importe quel mur lisse. Une colle spéciale s'applique sur les « lignes de mortier » à l'envers du panneau et une simple pression (répétée au bout d'un quart d'heure) suffit à fixer le tout. On peut découper des briques pour faire les joints ou entourer une fenêtre, une porte ou une cheminée. Peut être amusant dans un intérieur rustique. Existe en blanc, 20 NF le mètre carré, et en couleur : 8,90 NF le panneau de 46 cm de côté. (Plastiques, 5, rue de Miromesnil.)

variations sur un thème luminaire

La lumière a toujours passionné les sculpteurs, les peintres, les maîtres verriers, tous les artistes, dont elle transformait l'œuvre, lui donnant relief ou couleur.

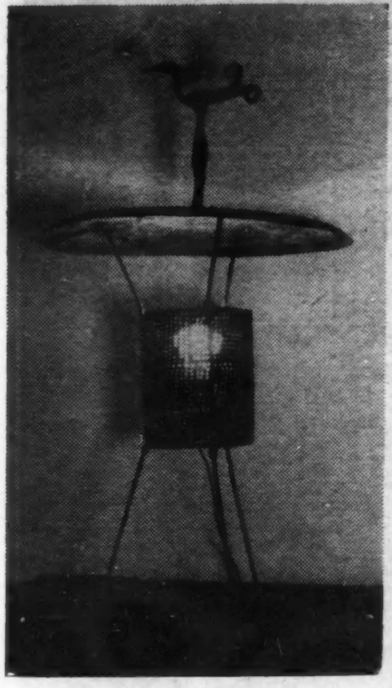
Mais, pendant très longtemps, elle a été considérée par eux comme un élément extérieur dont il fallait matériellement tenir compte. Jusqu'au jour où un peintre « d'avant-garde » du XVII[e] siècle a décidé d'utiliser cette lumière à l'intérieur d'une œuvre d'art.

Le premier, Georges de La Tour, faisait figurer une source d'éclairage sur ses toiles. La plus célèbre, une Nativité, tourne autour d'une bougie. A partir de cette bougie, le tableau vit, s'éclaire, rougeoie.

Aujourd'hui, la bougie est devenue ampoule électrique. Mais c'est la même idée qui a guidé la Porte Ouverte, galerie artisanale.

Il a été proposé, à quelques artistes, non plus de « subir » la lumière dans leurs sculptures, leurs céramiques ou leurs vitraux, mais de la domestiguer. En un mot, de créer des objets qui ne recevraient plus la lumière, mais qui... la donneraient.

1) EN POTERIE
comme une étrange ville.



2) EN FER MARTELE
comme une sculpture.

Du 4 au 30 novembre, ce magasin-galerie (1) organise une exposition de luminaires qui sont des... objets d'art.

Il fallait trouver des hommes dont l'œuvre se place à mi-chemin entre l'art et l'artisanat. Ceux qui exposent ont créé des pièces uniques, inventé des formes et composé des harmonies en se laissant aller à leur inspiration, tout en sachant pourtant se plier à la discipline de l'utile, comme les peintres et les sculpteurs de jadis.

Terre des cathédrales

● Le ferronnier

Il s'appelle Michel Debiève. C'est un ancien élève des Beaux-Arts dont l'activité principale est le fer forgé.

Il a mis son art et sa technique de sculpteur au service du luminaire et martelé, pour cette exposition, des coqs gaulois, des soleils et des poissons stylisés. Girouettes d'églises ou enseignes de ferronniers, elles seront chez vous les plus originales des appliques.

Des sculptures à tendances plus abstraites font office de lampadaires de table ou de plafonniers. (Photo n° 2.)

● Le potier

Il s'agit de Moby : un « pur » qui habite Laborne, pays des potiers, et se consacre entièrement à son art, ainsi qu'à ce petit village. Il présente des grès tournés qui font d'admirables luminaires décoratifs. (Photo n° 4.)

Objets d'art dans la journée, ces grès deviennent d'étranges diffuseurs lumineux dès que le courant est branché. La matière elle-même prend un autre aspect. (Photo n° 1.)

Mais l'originalité de Moby tient dans la diversité des matières premières qu'il emploie. Il traite, par exemple, aussi bien la vannerie que le grès et choisit également cette matière pour plafonniers et lampadaires.

● Le maitre verrier

Il a franchi le Pas-de-Calais afin de travailler sur la terre des cathédrales. Le vitrail reste pour lui l'art suprême. Antony Saint-Léger est célèbre pour ses panneaux décoratifs destinés à de grands ensembles architecturaux.

Puisque ses œuvres nécessitaient un bon éclairage, la Porte Ouverte lui a suggéré d'en faire des appliques. Celles exposées sont d'extraordinaires vitraux modernes sertis de plomb. (Photo n° 3.)

L'art et la technique

● Le céramiste

Il est grand, robuste, c'est « une force de la nature » et ses œuvres lui ressemblent. André Borderie, peintre, mosaïste, est fait pour l'art murál et travaille également pour de grandes compositions architecturales.

Les luminaires en céramique qu'il a inventés ne font pas exception à la règle : ce sont des œuvres puissantes, hautement décoratives, qui « meublent » parfaitement une pièce, comme le ferait une sculpture moderne.

Chacun de ces artistes illustre de son génie l'exposition Artisanat et Lumière. Grâce à eux, le public peut faire connaissance avec différentes formes d'art et même acquérir l'une ou l'autre de ces œuvres.

Mais les responsables de l'exposition ont voulu aussi « élargir le débat ».

A côté de ces pièces uniques, dignes de figurer dans un musée, ils en ont réuni d'autres plus abordables qui représentent les différentes tendances mondiales en matière d'éclairage.

Chaque pays spécialisé est ici représenté, révélant son art ou sa technique, son souci d'élégance ou... de fonctionnalisme.

En voici quelques exemples.

L'arbre Mino

● Les Japonais

Ils ont résolu le problème en réunissant dans leurs luminaires la tradition et... les tendances les plus avancées.

Les lanternes présentées à La Porte Ouverte sont celles de Nisamu Noguchi. Leurs matières premières : une pâte à papier provenant de l'arbre Mino. Leurs formes : inspirées par celles des lanternes de la tribu Gifu.

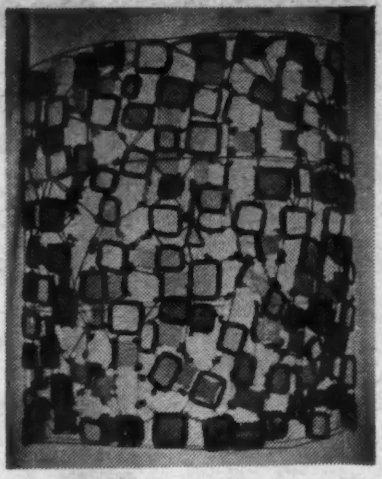
● Les Suédois

Ils appliquent à cet art de l'éclairage leur goût pour la sobriété et présentent à La Porte Ouverte des luminaires « de plastique diffusant » très purs de lignes, qui donnent un éclairage particulièrement « ambiant ».

● Les Italiens

Ce sont avant tout des verriers. Aussi leurs différentes lampes utilisent grandement cette matière première prédestinée.

Des luminaires de table composés d'un gros pavé de verre de couleur



3) EN VERRE PLOMBE
comme un vitrail.

surmonté d'un cylindre blanc opaque, mettent une note gaie dans la plus sombre des pièces.

Des plafonniers en laiton et verre fumé rendent méditerranéenne la plus artificielle des lumières.

● Les Suisses

Pratiques avant tout, les Suisses ont créé des lampadaires dont le « groupe lumineux » (douille, ampoule et fil) se déplace comme un curseur le long du pied. Un autre modèle à tête pivotante permet de passer facilement de l'éclairage normal à l'éclairage « télévision » (un côté de l'abat-jour est opaque).

Des idées

Une formule encore peu exploitée en France et qui connaîtra sûrement un succès important.

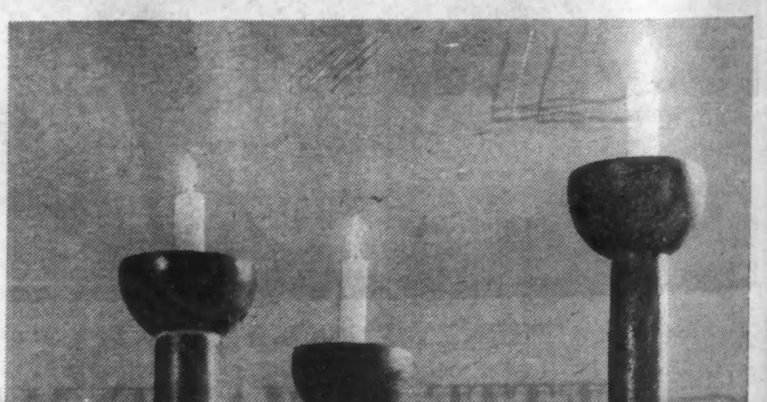
En tout cas, une exposition à ne pas manquer :

— Elle séduira les amateurs d'art par la multiplicité des formes et des matières présentées.

— Elle donnera des idées à tous ceux que préoccupe un problème de décoration en général et d'éclairage en particulier.

— Enfin, elle sera peut-être, pour les futurs Pères Noël, une manière agréable de commencer à remplir leur hotte.

Exposition « Artisanat et Lumière », du 4 au 30 novembre, à La Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré, Paris (1er). RIC. 94-86. Parking : Marché Saint-Honoré.



4) EN GRES TOURNE.
comme un flambeau.

(1) La Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré.

Une page spéciale
PUBLI-EX

CONGRÈS

Faire des gosses ou faire des hommes

● *Au Congrès d'Angers, les pères de famille nombreuse déclarent qu'ils sont heureux. Mais les mères et les enfants...*

(Rapho.)

UNE FAMILLE SEMI-NOMBREUSE.
L'expansion commence au cinquième...

AU Congrès de la Famille nombreuse, qui s'est déroulé à Angers fin octobre, quatre cents pères ont fait le point sur leur situation morale et financière.

Nous avons déploré l'absence des mères, dont le témoignage eût été essentiel, l'absence de ménages plus jeunes, parce qu'ils sont encore « dans le bain ». Les pères présents au Congrès avaient presque tous plus de 40 ans. Quand les enfants sont grands ou mariés, le souvenir des couches qui encombrent la cuisine et les cris des bébés, la nuit, s'amenuise jusqu'à n'être plus qu'un bon souvenir. C'est le miracle permanent de la « fibre familiale » : les joies colmatent largement les soucis.

Héros ou imbéciles

« Quand nous citons le nombre de nos enfants, certains nous prennent pour des héros, d'autres pour des imbéciles », dit le président, M. Bellut.

On peut, en effet, se poser la question.

A l'issue du Congrès, on y répond plus objectivement : ils ne sont ni l'un ni l'autre. La plupart ne désiraient pas autant d'enfants mais, devant les faits, ils ont fait leur devoir et ce n'est pas si simple. Etre père six ou huit fois n'a rien d'héroïque, mais élever convenablement tout ce petit monde-là n'a rien non plus de tellement sot.

Si ces hommes se déclarent heureux d'avoir mis au monde autant d'enfants et fiers d'avoir mené à bien leur tâche d'éducateur, moins satisfait est le témoignage des enfants. Françoise Chéreau, jeune fille élevée dans une famille de sept enfants, cite au Congrès les avantages et les inconvénients de son éducation :

● Nous souffrons trop souvent de l'indifférence, dit-elle. Nos mères, débordées, n'ont pas le temps de se pencher sur les problèmes de chaque enfant. Lors d'une récente enquête effectuée auprès des familles, on a évalué à 42 % les enfants qui ne se confiaient pas à leurs parents. L'enquête précise que cela fait deux enfants méconnus sur cinq.

Trop seuls trop tôt

● Nous souffrons également des coupures fréquentes avec le milieu familial. On nous met en pension, et quand nous revenons à la maison, la réadaptation se fait mal.

● Nous n'avons presque jamais un coin à nous et la possibilité de nous isoler.

● Nos études ne sont pas assez surveillées. On nous fait travailler trop tôt dans le but d'une rémunération rapide, au lieu d'envisager une situation d'avenir.

● Nous n'avons pas assez d'argent de poche et cela nous donne des complexes vis-à-vis des autres quand nous sommes plus grands. La réduction sur les chemins de fer nous est retirée à 18 ans, au moment où elle nous permettrait de voyager.

● En revanche, nous sommes mieux armés pour les coups durs. Habitués à nous pousser pour faire de la place, nous sommes moins égoïstes et enfants gâtés.

● Nous avons un grand sens de l'autorité des parents et plus d'admiration pour eux. Et puis nous avons les souvenirs, tous les souvenirs d'une vie collective, de sa chaleur et de son intimité.

● Quand je me marierai, conclut la jeune fille, j'aimerais n'avoir pas plus de quatre enfants. Il ne faut pas faire plus d'enfants qu'on ne peut en élever. Les jeunes veulent adapter les circonstances aux familles et non les familles aux circonstances.

L'exposé des enfants imposait une question. Nous l'avons posée :

— Que pensez-vous de la limitation des naissances ?

— Nous ne sommes pas contre le principe, mais contre la publicité faite autour d'un problème qui devrait être résolu dans une discrétion de meilleur aloi. Le « battage » actuel sur cette question provoque des cas de conscience.

— Mais l'Eglise ?

— Il n'est pas dit que l'Eglise garde toujours une position irréductible sur la limitation des naissances. Il se pourrait qu'un jour elle lève son veto.

— Sur quoi s'appuierait-elle ?

— Sur cette distinction : à savoir, si le but du mariage est la procréation ou l'épanouissement des êtres. Cette différence peut être essentielle.

Rien de mieux

Le professeur Debré a constaté que les familles de trois ou quatre enfants offraient les meilleures conditions de développement des enfants... et des parents, l'ambiance d'une famille heureuse étant bénéfique à tous ses membres.

« En tout cas, constate M. Prigent, ancien ministre, si la science a découvert la parthénogénèse, elle n'a pas encore découvert le milieu ambiant adéquat au développement du petit de l'homme. On n'aurait encore rien inventé de mieux que la famille.

Côté moral, le Congrès d'Angers nous a montré des pères fiers de l'être, des enfants qui pèsent clairement le pour et le contre, mais n'en souhaitent pas moins avoir quatre enfants, d'accord pour limiter mais pas pour détruire.

Côté financier, les pères défendent les intérêts des leurs et réclament un sérieux rajustement du salaire unique pour permettre aux mères de rester à la maison.

M. Fontanet, ministre de la Santé publique et de la Population (fils d'une famille de huit, marié à une femme issue d'une famille de huit, et totalisant à eux deux cinq enfants), exposa les projets du gouvernement.

« Ce sont, dit-il, les familles de cinq enfants qui assurent l'expansion d'un pays. Le cinquième produit une variation démographique. A moins, le renouvellement n'est pas assuré. »

Or, nous sommes encore loin de la surpopulation. 60 % des enfants français sont élevés dans 1/8 des foyers. Il est donc indispensable d'encourager les ménages à avoir des enfants.

Le salaire unique

Pour 1962, voici ce qui est envisagé :

— Le salaire unique va être augmenté. Dans les familles aisées, ce salaire était une anomalie. Il a été suggéré ceci :

— Lier le montant de l'allocation au revenu de l'allocataire. Dans les familles modestes, le salaire unique sera égal à la moitié du salaire du S.M.I.G. (salaire minimum). Dans les familles aisées, l'allocation décroîtra jusqu'à disparaître.

Il est envisagé de supprimer le salaire unique dans les familles de deux enfants en âge scolaire.

— Les charges du régime-vieillesse continueront de croître.

— Les dépenses-maladie ne diminueront pas.

— L'allocation-logement reste maintenue dans tous les cas.

La Fédération des Familles nombreuses demande également l'augmentation des prestations aux adolescents et qu'une veuve restant au foyer bénéficie de la Sécurité sociale et d'une allocation-orphelins, ce qui n'était pas le cas.

Si l'on sait que la moitié des salariés français gagnent moins de 50.000 anciens francs par mois, on se demande comment se débrouille une famille nombreuse dans de telles conditions ? Les heures supplémentaires du père n'apportent pas un pactole et, dans ces familles-là, il n'est pas question que la mère travaille. Elle effectue un travail qui représente à lui seul un capital qu'elle ne gagnerait jamais au-dehors. Il faut avoir des ressources plus importantes pour se faire remplacer à la maison.

Ces familles, qui ont fait des gosses, ont raison de se battre pour en faire des hommes.

Se parfumer

UN ART QUI S'APPREND

(Suite)

Sixième leçon. - Ne dites pas « oui, bien sûr, mais moi, les parfums... j'en mets toujours trop ou pas assez ».

Vous n'êtes sans doute pas la seule, puisque la Maison WORTH a prévu votre problème.

Elle a donc choisi un de ses principaux parfums, *JE REVIENS*, l'a allégé pour en faire un « parfum de toilette » et le présenter en atomizer.

Une simple pression du doigt et... un léger nuage parfumé vous enveloppe, aussi efficace que les traditionnelles touches derrière l'oreille et au creux du bras.

Elégant (corps laqué noir, bouchon or), cet atomizer est, par surcroît, rechargeable ; vous l'achetez donc une fois pour toutes. Pour le remplir à nouveau, il vous suffit de remplacer sa recharge, dont le niveau visible vous permet (telle une « jauge ») de ne jamais tomber en panne d'essence... de fleurs.

Ajoutons qu'avec cet Atomizer, WORTH vient d'obtenir un grand prix, avec mention d'honneur, au Concours d'Emballages aérosols de Lucerne.

(à suivre)

VISONS PRIX « BOUTIQUE »

CERTAINES expressions ont un pouvoir évocateur puissant. Un manteau de vison, par exemple, représente pour la plupart des femmes le symbole du luxe et de l'inabordable.

Mais cette année il y a du neuf. Tout en restant ce symbole du luxe, le manteau de vison n'est plus inabordable.

Une technique nouvelle

Un fourreur parisien (1) dont le rayon « vison » est célèbre, propose à ses clientes un manteau travaillé pleine peau à un prix étonnant.

Le *vison travaillé pleine peau*, en bandes horizontales, est la technique nouvelle à la mode cet hiver.

Le vêtement est réalisé :

— avec des pelleteries de premier choix : les mêmes que celles employées pour les manteaux coûtant plusieurs millions ;

— par des maîtres-fourreurs de talent : ceux qui créent et qui coupent les modèles de grand prix, présentés dans la même collection.

Pas de miracle

Mais il n'y a jamais de miracle ! Et puisque la matière première et la main-d'œuvre sont de grande classe, comment le manteau obtenu peut-il être moins coûteux ?

Tout simplement parce que cette nouvelle technique demande moins de travail et moins de pelleteries.

Les modèles ainsi travaillés sont d'une solidité à toute épreuve. Ils sont

(1) Bradley's Furs, 18, avenue de l'Opéra. Tél. OPE. 05-21.

CE SYMBOLE DU LUXE... il n'est plus inabordable.

tout aussi légers que les autres et existent dans les coloris les plus raffinés.

Grâce à cette formule d' « avant-garde » qui va dans le sens de la mode, Bradley's Furs présente trois modèles de vison dignes de sa griffe à des prix « boutique ».

— Le manteau « vison ranch » : 9.950 NF.

— La veste courte à manches trois quarts : 4.900 NF.

— La veste classique : 6.500 NF.

Un cahier-collection réunit ces modèles et 40 autres réalisés dans toutes les pelleteries en vogue. (Vous pouvez le recevoir sur simple demande.)

(COMMUNIQUÉ)

Madame Express

FOURRURE

De la cravate au psychanalyste

● *Il ne suffit pas de constater : « Le vison est à la mode »...*

ENTRE la cape de vison blanc qu'arborait Farah Diba à l'Opéra au cours de son séjour à Paris et la doublure de lapin qui réchauffera votre imperméable cet hiver, il n'y a que deux points communs : les poils et le confort. C'est beaucoup, et c'est très peu, parce qu'entre les deux se situe également un obstacle absolument infranchissable : des millions d'anciens francs. Et cet obstacle, on le retrouve constamment dressé face à soi dès que l'on aborde le problème de la fourrure.

Des petits « bouts »

Il est donc inutile de constater : « *La fourrure est à la mode* » si l'on n'envisage pas instantanément les répercussions financières d'un tel adage.

En fait, comment procéder si une envie de fourrure vous trotte dans la tête ?

1 *Si vous êtes peu atteinte* par cette maladie (vous avez bien de la chance) une écharpe ou un col vous permettront de surmonter la crise. Dans ce domaine on trouve des quantités de petits « bouts » tentants entre 70 et 200 NF. Nous en avons photographié deux :

● EN RAGONDIN, cravate à nouer dans l'encolure d'un manteau (69 NF) (*Empire-Fourrure, 8, avenue de Wagram*) (Photo N° 3).

● EN VISON, lien souple terminé par trois queues pour orner un pull-over ou un manteau décolleté ras du cou : 100 NF (*Vodes, 24, rue Jean-Mermoz*) (Photo N° 2).

Un conseil : La cravate est une meilleure acquisition que le col. Elle passe d'un vêtement à un autre, et d'un chandail à un manteau. C'est un merveilleux cadeau de Noël à noter dès maintenant sur la longue liste de vos souhaits.

D'abord le mari

2 *Si vous êtes assez sérieusement perturbée.* C'est un cas assez fréquent chez les femmes de plus de trente ans qui laissent depuis des années le mal fourure les gagner.

Première démarche : en parler à votre mari (n'espérez pas économiser suffisamment sur la cagnotte du ménage pour venir seule à bout de cette envie pernicieuse) et fixer avec lui les limites de ses possibilités et par conséquent de vos rêves.

A partir de là vous pourrez mettre un nom sur la fourrure qui sera vôtre. Et c'est là le point essentiel. La mauvaise méthode consiste à désirer un manteau d'astrakan quand on ne dispose que de 1.500 NF. Vous en trouverez toujours à ce prix, mais vous risquez d'être déçue par sa qualité ou sa coupe.

Au contraire, abordez le problème en sens inverse, et vous constaterez avec satisfaction que même chez un grand fourreur vous pouvez choisir à ce prix entre du kalgan, de l'agneau rasé, de l'agneau de Bombay (moucheté noir et blanc ou marron et blanc), du poulain (très plat, très ras et très à la mode), du rat d'Amérique, du veau (très jeune : l'animal et celle qui le porte).

Nous avons photographié dans ce style :

● En kalgan blanc réversible petit gris rouge, veste courte à capuchon double boutonnage : 750 NF (*Révillon, 40, rue La Boétie*) (Photo p. 35).

UNE CURIEUSE FAMILLE

(Rapho.)

DANS UNE CHASSE SCANDINAVE. Petit vison deviendra grand ?

PARIS a décidément des ressources incroyables, et certains de ses habitants sont de curieux personnages.

Iriez-vous soupçonner par exemple, qu'en face de l'Arc de Triomphe, une famille de « trappeurs » a pignon sur rue ?

Et pourtant au début de l'avenue de Wagram vivent trois générations de spécialistes de la fourrure qui partagent leur temps entre le Grand Nord et la place de l'Etoile.

La famille G. (Emile le « capitaine », Maurice et Michel ses « lieutenants ») possède en effet plusieurs chasses privées dans le Grand Nord, où des expéditions permettent de ramener les plus beaux des visons sauvages et des castors.

La toque de Davy Crockett

Mais Monsieur G. et ses fils ne sont pas seulement trappeurs à leurs heures de loisirs. Ils échangent souvent la toque de Davy Crockett pour la casquette à pont de l'éleveur nordique.

Dans leurs fermes de Scandinavie et du Canada ils veillent sur la reproduction et la croissance des petits visons, des ondatras (rats d'Amérique), des renards blancs et des zibelines.

Quand la chasse et l'élevage lui laissent une minute, Emile G. aime fréquenter les ventes par adjudication. Il ne s'agit pas de ventes mobilières comme on en voit sur les trottoirs provinciaux mais de grands marchés de pelleteries qui se déroulent dans les pays nordiques (Canada, Scandinavie, etc.). Là les trappeurs de la région viennent proposer eux-mêmes leurs « tableaux de chasse », Monsieur G. achète toujours « sous le marteau » : il ignore les intermédiaires.

C'est un véritable amateur de pelleteries, comme il y a des amateurs de tableaux ou de meubles anciens.

D'ailleurs, Monsieur G., tout comme un antiquaire ou un propriétaire de galerie d'art, aime les pièces qu'il ramène à Paris et les propose parfois aux amateurs parisiens avec un... petit serrement de cœur.

La métamorphose

Parce que ces petits visons élevés dans le Grand Nord, ces castors « trappés » dans les forêts canadiennes deviennent manteaux. Et c'est encore la famille G. qui se charge de leurs métamorphoses. Mais elle le fait en connaissance de cause.

L'organisation des ateliers est aussi parfaite et « familiale » que celle des fermes et des chasses.

A l'Etoile comme à Saint-Lazare (1) les peaux sont confiées à des experts. Il n'y a pas de « coupeurs » mais un coupeur de vison, un coupeur d'astrakan un coupeur de loutre, etc. La spécialisation est de rigueur mais la *responsabilité* aussi.

Au niveau de la fabrication et de la vente, elle est même l'élément le plus important et le plus distinctif de la maison.

Si vous entrez dans un des deux magasins de vente Empire Fourrure, vous n'aurez pas en face de vous un employé soucieux avant tout de faire une vente, n'importe quelle vente, et de préserver sa « guelte », mais des responsables directement intéressés à la marche générale de l'entreprise (les propres filles de M. G.). Leur première préoccupation : faire de vous non pas une acheteuse mais une cliente à long terme.

Le manteau que vous choisirez sera réalisé *pour vous.* Une toile sur mesures établie préalablement vous assurera une coupe parfaite. Quant aux peaux, elles seront spécialement sélectionnées par un des trois spécialistes en tenant compte :

— du modèle adopté ;

— de votre silhouette et de votre personnalité ;

— de vos goûts.

Aucun des éléments entrant dans la composition de votre manteau ne sera laissé à l'automatisme de la « confection », c'est-à-dire au hasard.

Objets précieux

Mais, si les peaux de belle qualité obtenues par la chasse, l'élevage, sont précieuses à cette famille « pas comme les autres », les manteaux, vestes, ou étoles qu'elles ont permis de réaliser le sont plus encore.

Les *responsables* d'Empire Fourrure ont donc décidé de protéger ces objets précieux. Ils ont établi une CARTE DE GARANTIE qui suivra la fourrure achetée dans l'une de leurs maisons. Pendant trois ans le vêtement est garanti contre tout risque dû à un défaut de fabrication.

Une carte d'entretien et des conseils de « bon usage » l'accompagnent. Ils font un peu penser à ceux qu'un antiquaire ou un orfèvre donneraient à l'amateur en lui remettant un objet qui lui est cher.

(1) Empire Fourrure, 8, avenue Wagram. Tél. CAR. 22-82. 82, boulevard Haussmann. Tél. EUR. 59-81.

(J.-R. Roustan.)

DANS L'ATELIER PARISIEN. Le « brain-trust » au travail.

(COMMUNIQUÉ.)

1) Manteau droit en astrakan.
Le problème en sens inverse.

2) Tour-de-cou en vison.

(Studio Dambier.)

3) Cravate en ragondin.
Un « bout » pour surmonter la crise.

● Manteau croisé droit en poulain beige : 1.500 NF; avec un col de castor : 1.900 NF (*Weil, 21, rue Royale*) (Photo N° 5).

Mais alors comment savoir à quel prix exact il faut acheter une fourrure ? Comment expliquer que l'astrakan (1) puisse varier de 950 à 6.500 NF pour un manteau ?

Confection et haute couture

En fait, tout dépend de la qualité des peaux et du standing du fourreur. On retrouve dans la fourrure les mêmes catégories que dans la couture :

a) La confection : elle propose des modèles en grande série à des prix très tirés. Il ne faut lui demander ni originalité dans les formes, ni somptuosité dans les matières.

b) Les petites boutiques qui correspondant aux couturières. Elles travaillent de façon artisanale, se spécialisent souvent dans les transformations et les garnitures. Elles sont plus chères que la confection mais permettent de choisir formes et peaux. Si on trouve un bon artisan de ce genre, c'est une solution idéale, mais on n'est pas à l'abri, en choisissant cette formule, des grandes déceptions.

c) Les grands fourreurs, ce sont les grands couturiers des petites bêtes. Ils créent chaque année des collections de plusieurs dizaines de modèles, en harmonie avec la haute couture. Leurs prix sont à la dimension de leur talent et de la qualité des peaux qu'ils utilisent. C'est la formule sans « bonnes affaires » mais sans mauvaises surprises.

Il ne faut cependant pas considérer que les grands fourreurs ne s'intéressent qu'au vison, la majorité de leur vente sont réalisées sur les manteaux à moins de 5.000 NF. Nous avons photographié deux manteaux très somptueux dans ce style :

1 *bis*) Le même ceinturé.

● En astrakan noir, manteau droit croisé, se porte avec ou sans ceinture : 3.500 NF (*Renel, 5, avenue Victor-Hugo*) (Photo N°s 1 et 1 *bis*).

● En phoque Labrador manteau droit à trois boutons, poches à rabat, col

→

(1) Nous choisissons volontairement l'astrakan dans nos exemples, parce que c'est la fourrure-type : solide, passe-partout, élégante, presque éternellement à la mode, et la moins chère des fourrures de luxe.

DOROTHÉE
35, rue de SÈVRES
COLLECTION JEUNE
manteaux
BAB. 33-63

JEANNE NATAF
●
CASTOR
EXTRA-LIGHT
●
250, Fbg. St-HONORÉ

FOURRURES HAUSSMANN
EXCEPTIONNEL !
Somptueux VISONS
sauvages ou ranch
pleines peaux
5.750 NF
16-18, Bd Haussmann, Paris - PRO. 70.17
M° Chaussée d'Antin - Richelieu-Drouot

Madame, dans votre quartier adressez-vous au FOURREUR qualifié dont la fabrication est garantie par ce label de qualité

10° Battner, 27, r. des Petites-Ecuries LAF. 06-22
10° Michalsky, 45, rue d'Hauteville TAI. 58-56
11° Nation Fourrures, 242, boulevard Voltaire ROQ. 28-66
13° Au Renard Bleu, 68, av. des Gobelins GOB. 16-85
14° Alésia Fourrures, 105, rue d'Alésia VAU. 42-61

LABEL DE QUALITE 1961
POUR VOS FOURRURES
Garantie totale 2 ans
SNIF
SYNDICAT NATIONAL DES INDUSTRIES DE LA FOURRURE
12, rue du Renard - PARIS (4e)

14° Henri, 66, rue Raymond-Losserand FON. 81-01
15° H. Robert, 8, rue Petel LEC. 93-51
18° Barin, 94, rue Damrémont MON. 50-66
20° Akerberg, 14, avenue Gambetta MEN. 76-21
VERSAILLES
L'Hermine Royale, 25, rue de la Paroisse Tél. 950.52.85

Madame, offrez-vous ce manteau de murmel dont vous rêvez.
Il est chez LADY cette semaine au prix publicitaire de :
1190 NF
Chez LADY vous trouverez les plus belles fourrures aux prix les plus surprenants, une collection de Prêt à porter de grande classe, à la portée de toutes.
Grand choix de vêtements de cuir et daim.
Rayon spécial de robes de mariée et cérémonie.
Larges facilités de paiement. Catalogue sur demande.
LADY
42, Chaussée d'Antin
PARIS, PIG. 27-20

→

de vison : 3.950 NF (*Bradley's Furs, 18, avenue de l'Opéra*) (*Photo N° 4*).

Dernière nuit de rêve

3 *Si vous êtes complètement obsédée* par le breitschwanz, le vison, la panthère ou le chinchilla. Dans ce cas deux solutions : épouser un milliardaire ou vous faire psychanalyser (ce qui risque d'ailleurs de vous coûter aussi cher que le manteau). Mais avant de vous rendre chez le médecin, lisez une dernière fois ces quelques lignes qui alimenteront votre dernière nuit de rêve. Cette année, la fourrure est :

● BEIGE. De la loutre du Brésil au breitschwanz en passant par l'agneau des Indes et le phoque Labrador, le sable est la couleur à la mode. On adoucit ces fourrures rases par des cols de vison ou de castor du même ton. (En toute simplicité !)

● DROITE. Finis les lourds godets, les manches à revers, les cols importants. Même en vison le pardessus est de rigueur. La redingote reste un prototype, on lui préfère le manteau ceinturé qui se porte également droit.

● BIEN ÉLEVÉE. Le vison d'élevage détrône le vison sauvage qui a d'ailleurs beaucoup baissé (toutes proportions gardées !). A propos de vison on voit maintenant des manteaux à partir de 4.950 NF Ça n'a esthétiquement du vison que le nom, Madame Express préfère un bon manteau de drap.

● SOUPLE. Pour répondre aux désirs de leurs clientes qui exigent des manteaux de plus en plus légers et souples, les fourreurs allègent les peaux. Cette souplesse s'obtient inévitablement au détriment de la solidité.

● JEUNE. Mouchetée, claire, légère, droite, la fourrure essaye de tenter les jeunes. Elles ne demandent qu'à se laisser tenter mais pour l'instant ce sont encore en majorité les moins jeunes qui l'achètent.

(Studio Dambier.)

4) PHOQUE ET VISON. 5) POULAIN ET CASTOR.

Pour adoucir les poils ras.

RECETTE

Poulet berrichon

● *1 jeune poulet.*
● *30 gr de beurre*
● *3 cuillerées à bouche d'huile*
● *75 gr de lard*
● *12 petits oignons*
● *1 cuillerée à bouche de farine*
● *2 gousses d'ail*
● *1 verre de vin blanc sec*
● *1 bouquet de persil*
● *1 feuille de laurier*

Estragon (ou branche de céleri). Sel, poivre. Préparation : 15 minutes (si le poulet est paré). Cuisson : 1 heure environ.

Vous coupez le poulet en six ou sept morceaux (gardez le foie à part dans un bol avec le sang, si vous avez pu en recueillir). Vous poudrez largement de sel et de poivre les morceaux que vous mettez dans la cocotte avec le beurre, l'huile et le lard coupé menu. Vous couvrez et vous faites chauffer à feu modéré. Remuez de temps en temps sans découvrir en secouant la cocotte. Au bout d'environ 15 minutes, ajoutez les oignons entiers et épluchés, saupoudrez le tout avec la farine. Laissez blondir. Ajoutez alors l'ail écrasé, le vin blanc, un peu d'eau, le laurier, le bouquet de persil, l'estragon (ou le céleri). Laissez cuire environ 40 minutes. D'autre part, vous écrasez le foie. Au moment de servir, vous le mélangerez avec quelques cuillerées de sauce prises dans la cocotte, puis vous verserez sur le poulet en remuant bien sans laisser bouillir.

Le poulet, ainsi préparé, peut se présenter accompagné de pommes à l'anglaise ou de riz blanc.

SUZANNE ET HENRIETTE

Deux inséparables... vous et votre imperméable!
En Tergal, Nylon laqué ou velours imperméable,
il est entièrement fourré de Crylor poids-plume.
Vous le porterez avec le même bonheur pour les
courses matinales ou les sorties d'après-midi.
Au prix spécialement étudié de **225 NF**, c'est
un modèle exclusif Franck et Fils.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris. Magasin climatisé
Ouvert tous les lundis de 14 h 30 à 18 h 30

JEUX

Le nouveau code

● *Voici la règle de tous les jeux.*

MERVEILLEUSE idée ! Lumineuse idée ! Claude Aveline, patiemment, sérieusement, soigneusement, entouré d'une équipe de spécialistes, vient d'écrire un code. Mais un code qui n'est ni civil ni pénal : « Le code des jeux » (1).

Jeux de réflexion ou de cartes, jeux de patience ou de logique, jeux d'esprit et de malice, jeux de mouvement, jeux de fortune... Ils sont tous là, expliqués, illustrés, codifiés, du plus simple au plus compliqué.

Les règles sont clairement énoncées, les marges égayées de dessins, les définitions complétées de notices historiques.

Rabelais déjà !

Saviez-vous que les Chinois connaissaient les cartes au X[e] siècle ? Que le whist est l'ancêtre du bridge et qu'il conquit la France à l'époque de Voltaire ? Saviez-vous que la contrepèterie (ou antistrophe) avait été inventée par Rabelais ? (« *Car Panurge disait qu'il n'y avait qu'une antistrophe entre femme folle à la messe et femme molle à la fesse...* ». « Pantagruel, ch. XVI-1).

Saurez-vous ne pas tomber dans les pièges orthographiques de la fameuse dictée de Mérimée composée un jour de pluie pour distraire, à Compiègne, Napoléon III et l'impératrice ?

Ce qui est certain, c'est que vous ne résisterez pas à l'envie d'acheter ce livre pour vous plonger avec délices dans des réussites telles que « la Cour d'Amour », « la Zigzaguée » ou la « Magistrale », ou vous initier enfin aux subtilités des échecs (ou de la manille coinchée).

Ce qui est également certain, c'est que — comme Mme Express — vous ne retrouverez pas sans attendrissement, au milieu de ce « Code des Jeux », la recette nostalgique et oubliée de la cocotte en papier...

Voici, « pour étonner vos amis » (et peut-être vous-même), quelques exemples de « Jeux de logique et de connaissance ». Certains ne sont pas inconnus, mais connaissez-vous encore les réponses ?

Solutions dans le numéro !

Cinq jeux de logique

1° L'ÉCHELLE DE COUPÉE :

A marée basse, une échelle de coupée, fixée par son sommet au flanc d'un navire a 12 échelons dans l'eau. Ces échelons sont à 25 cm l'un de l'autre, et la mer monte de 75 cm par heure. Combien restera-t-il d'échelons hors de l'eau après une heure et demie de marée montante ?

2° L'HOMME ET LES BALLONS :

Un Chinois, ayant à transporter trois ballons, doit franchir un large torrent sur un pont de lianes qui risque de se rompre s'il y passe avec sa charge complète. Comment s'y prendra-t-il puisqu'il n'en peut rien abandonner ?

3° LE TIROIR A CHAUSSETTES ET LA BOITE A GANTS :

Un homme est surpris par une panne d'électricité au moment où il va chercher des chaussettes dans un tiroir. Il ne dispose d'aucun moyen d'éclairage, mais il sait que ce tiroir renferme dix chaussettes noires et dix bleues.

Combien devra-t-il en prendre pour être sûr d'en avoir deux de la même couleur ?

Une femme, qui se trouve dans les mêmes conditions — mais pour elle, il s'agit de gants — sait que sa boite contient dix gants noirs et dix gants blancs.

Combien devra-t-elle en prendre ?

4° LES NÉNUPHARS :

Un nénuphar, dont la surface double tous les jours, met 100 jours pour couvrir un étang.

Combien de jours mettront deux nénuphars de la même espèce pour couvrir cet étang ?

5° LES CHAMEAUX :

Un Arabe lègue à ses trois fils 17 chameaux, en précisant que l'aîné devra en avoir la moitié, le second le tiers, et le dernier un neuvième.

Les trois frères, soucieux de se conformer à la volonté de leur père, mais incapables de résoudre ce problème — et par exemple de diviser 17 chameaux par deux — vont demander conseil au cadi qui les tire d'embarras.

Comment le cadi s'y est-il pris ?

Deux charades célèbres

1° DE VOLTAIRE :
Mon premier est une voiture.
Mon second voiture.
Mon tout est une voiture.

2° DE VICTOR HUGO (exemple de charade à tiroirs qualifié par André Gide d'étourdissant) :
Mon premier a été volé.
Mon second est gourmand.
Mon troisième vaut cent francs.
Mon tout est une voiture légère.

3° LA CHARADE-PIÈGE :
Mon premier est un bavard.
Mon second est un oiseau.
Mon troisième est en chocolat.
Mon tout est un gâteau délicieux.

Deux rébus... sans images

1° *vent vient pire vent*
à qui d'amour le cœur bien

2° D'Arago sur lui-même :
URE
ARE ERIL

(*Réponses aux jeux page 45.*)

(1) « Le Code des Jeux », à paraître prochainement chez Hachette. 590 pages, 30 NF.

UN JOLI RÉBUS.
« *Pour moi la vie...* » (Solution p. 45).

JUSTICE

LES GITANS

QUAND les humains trichent au jeu de la société, les tribunaux se chargent de leur en rappeler les règles. Mais souvent il y a maldonne, et les juges eux-mêmes hésitent à jeter la première pierre.

Nora Coste, assise, cette semaine, sur les bancs (ceux du public) de la 10[e] Chambre Correctionnelle, en a rapporté une vigoureuse et savoureuse histoire de Gitans et d'agents.

DANS le fond de la salle, un grand Gitan quinquagénaire, qui ressemble à Anthony Quinn, rassemble sa tribu. Dans sa langue rocailleuse, il a l'air de leur donner des conseils.

Un couple est appelé par l'accusation. La femme est prévenue d'outrages à agent et l'homme de violence à agent. Lors d'un tournage de film en extérieur, l'assistant-metteur en scène faisait sortir les badauds du champ, le couple gitan faisait la sourde oreille. L'assistant inefficace appela la Force publique à son secours : sans succès.

Le président :

— Vous auriez dû obéir, les cinéastes, ce sont des gens qui travaillent. Pourquoi avez-vous traité l'agent de noms tout à fait malsonnants ?

L'homme reconnait qu'il était un peu énervé par la boisson et surtout contrarié par la mauvaise santé d'un de ses treize enfants.

Le président :

— Vous n'aimez pas les agents ?

L'accusé :

— Pas particulièrement.

— Quand on est interpellé par un agent, il faut le suivre docilement, un point c'est tout.

Cela fait des siècles que les gitans écopent pour n'avoir pas compris le mot « docilement ».

L'avocate plaide très finement :

— On ne doit pas juger les faits, mais la personnalité des prévenus. Les mots doivent être interprétés différemment selon les bouches qui les prononcent. C'est la vieille animosité police-Gitans qui peut être tenue pour responsable de la violence des insultes de la femme.

Le tribunal comprend-il, ou est-il touché par l'existence du treizième enfant en bas âge ?

L'homme a un mois, la femme quinze jours, tous deux avec sursis.

Au fond de la salle, le chef gitan a une moue d'approbation.

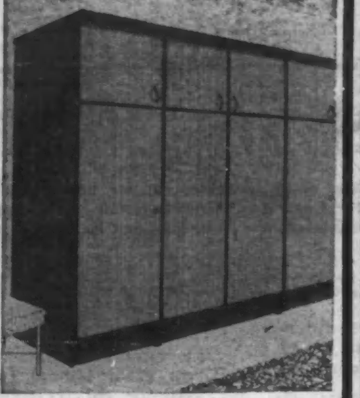
Les rangs de la tribu s'ouvrent pour récupérer les deux accusés frondeurs, et ils sortent tous ensemble.

NORA COSTE.

CONNAISSEZ-VOUS
MA BOUTIQUE SOUS LES TOITS
Vous y trouverez dans un cadre très simple et une ambiance sympathique notre collection
TENTATION
Robes - Tailleurs et Manteaux - Prêt-à-porter et sur mesures à des prix très raisonnables...
Du 2 au 9 novembre inclus
SOLDES :
Manteaux Haute Couture. Val. 220 à 350 NF Depuis .... 119 NF
3, rue du Faubourg-Saint-Honoré
(à deux pas de la rue Royale, 7[e] étage, ascenseur, au fond de la cour)
ENTREE LIBRE - ANJou 33-93

Seul déodorant mensuel, efficace et discret : sauvegarde votre assurance.
Adoucissant et rafraîchissant : garantit votre confort.
Pour vous *Cos* ce sera, chaque fois « 4 jours de mieux-être »
Vendu exclusivement en Pharmacie : 3,50 NF le flacon
Demandez, avant le 1[er] Décembre 1961, un échantillon discret, gratuit, à :
CODEXOR - Service C
Boite Postale 102 - ASNIÈRES (Seine)

TRIOMPH MOBILIERS
LE MAGASIN LE MOINS CHER DE FRANCE
a sélectionné :



CES ELEMENTS DE RANGEMENT
Frêne et acajou, vernis polyester. Diversités en chêne. acajou mat. Agencements incorporés. Dimensions adaptables à votre home.
L'équipe T. M. se charge de l'installation **complète** et **harmonieuse** de votre intérieur sur simple demande et sans engagement.

Contactez **TRIOMPH MOBILIERS**
274, Faubourg-Saint-Antoine, PARIS (XII^e)
Métro Nation. Parking assuré. DOR. 56-48
Facilités de paiement
CATALOGUE GRATUIT

A voir si vous aimez les meubles modernes et gais

Pour vous meubler (appartement, maison de campagne, chalet de montagne, etc.) une idée : les meubles en pin des Landes massifs.

Le créateur GAUTIER-DELAYE a su utiliser la rustique beauté de ce bois dans des formes d'une très grande sobriété inspirées de l'ameublement traditionnel.

Relevé pour vous quelques prix :

Table : 176 NF ; bahut : 470 NF ; 4 chaises : 248 NF ; soit l'ensemble salle de séjour : 894 NF.

Armoire 3 portes : 650 NF ; lit : 135 NF ; table de chevet : 47 NF ; soit l'ensemble chambre à coucher : 832 NF. Voilà bien la façon de concilier bon goût et budget.

Ces ensembles sont exposés et vendus chez VERGNERES, 31, rue de l'Amiral-Mouchez, Paris-13^e. GOB. 26-33.

Vous y verrez aussi d'autres ensembles d'ameublement contemporain extrêmement intéressants (meubles 102) et en particulier des éléments de bibliothèque mobile sur tubes métalliques (éléments 104). Demander documentation.

Communiqué.

UNE SOLUTION AUER
résoudra
votre problème chauffage
Appelez DID. 21-43
14, rue de Lyon - PARIS (12^e)
Renseignements précis, devis établis sans engagement. livraison immédiate, rendez-vous pris et tenus, installation complète par spécialistes, service après-vente assurant totalement les garanties
C'est la formule Express-Chauffage...
RADIATEURS AUER

MAISON

Le centre du coin

● ***Stables, solides, larges et suffisamment hautes, voici seize bonnes tables basses.***

DANS le coin-repos d'une demeure bien conçue, il faut une table basse. Elle permet d'avoir à portée

1) *Teck huilé.*

de la main, lorsque l'on est blotti dans un fauteuil, ou allongé sur un canapé, un certain nombre d'objets utiles ou agréables : verre, cigarettes, cendrier, livres, éventuellement électrophone et disques. Elle est indispensable : elle est le centre du coin.

Pour que cette table basse (on l'appelle aussi guéridon) réponde exactement à ce que l'on attend d'elle, elle doit posséder quelques qualités bien précises. Après s'être livrée à une véritable enquête auprès de ses amis et relations, Madame Express a pu en dresser la liste.

Les qualités indispensables

● Tout d'abord, une bonne table basse doit être d'une hauteur convenable. Les appartements où l'on vit réellement « à la japonaise », au ras du sol, sont très rares. Un guéridon trop bas oblige à se plier en deux chaque fois que l'on désire y prendre quelque chose. C'est un bon exercice de gymnastique, mais il est rapidement fatigant. Il ne faut donc pas oublier de tenir compte de la hauteur des fauteuils, ni de la taille moyenne des membres de la famille.

● Le plateau doit être suffisamment vaste pour que l'on puisse y poser,

2) *Louis XIII reconstitué.*

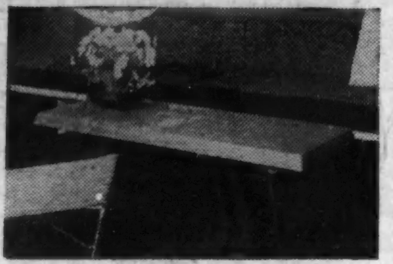
sans difficultés, des verres, des bouteilles, plusieurs cendriers, et, naturellement, un vase de fleurs. Il faut cependant qu'il soit en rapport avec les dimensions du salon ou du « coin-repos ». Trop grand, il risque de causer des embouteillages lorsque plusieurs personnes seront réunies.

● Ce plateau ne doit pas être d'une matière fragile. Sinon, chaque tasse un peu chaude, chaque verre humide, y laissera un rond disgracieux. Il y a évidemment la solution de la plaque de verre, mais elle nous paraît assez peu esthétique.

● La partie supérieure du guéridon ne doit pas s'ouvrir. Il peut comporter des tablettes et des tiroirs latéraux, mais il faut éviter à tout prix les modèles qui obligent à enlever tout ce qui se trouve dessus pour atteindre ce qui est dedans (bouteilles, cigarettes, etc.).

● Ni le plateau ni le piètement ne doivent comporter des arêtes trop vives, des aspérités ou des volutes débordantes (comme c'est le cas pour certains fers forgés). Les tibias en souffrent, et les bas n'y résistent pas.

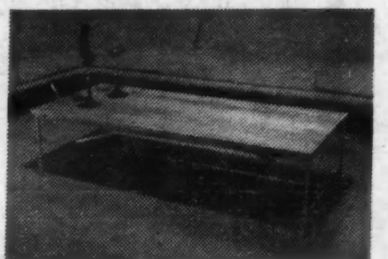
● Enfin — et c'est là que, souvent,



3) *Orme ciré.*

le bât blesse — ce meuble doit s'harmoniser au style général de l'appartement.

Si votre salon ne comporte que des meubles anciens, renoncez tout de suite à dénicher une table basse Louis XVI ou Directoire... cela n'existe pas. En revanche, vous pouvez choisir une petite table de hauteur nor-



4) *Marbre agathé.*

male, et en faire raboter les pieds. Ces tables transformées commencent d'ailleurs à faire leur apparition au Village Suisse et chez les antiquaires. On en trouve à partir de 300 NF environ.

La mode est actuellement aux tables de ferme surbaissées, et aux coffres Louis XIII. Les tables ont souvent de très beaux plateaux. Quant aux coffres, ils sont parfaits... en coffres.

(Archives.)

5) *Opaline de café.*

Madame Express a trouvé un jeune décorateur-ébéniste qui se charge de procurer des tables Louis XIII authentiques et de les transformer. Le même décorateur a mis au point un modèle de table basse, style Louis XIII, monté avec des chevilles anciennes, dont les dimensions (1 m 40 × 53 cm, hauteur 45 cm) sont très étudiées, et qui, pour être un « faux » n'en est pas moins très réussi. (380 NF - *Chez Pierre Chapo,* 14, *bd de l'Hôpital.*) (Photo n° 2.)

Evidemment, ces modèles conviennent uniquement à un intérieur rustique ou résolument Louis XIII.

Plus précieuses

Ceux qui préfèrent un style plus précieux peuvent opter pour les guéridons anglais en acajou foncé, genre « table de bateau » (de 500 à 900 NF chez les antiquaires spécialisés) ou « table-gigogne ». (340 NF. *Charley,* 38, *rue du Four.*) Attention, cependant ! l'acajou est un bois fragile.

Quant aux tables basses laquées, décorées de fleurs ou d'oiseaux, à pieds galbés relativement Louis XV ou Napoléon III, il vaut mieux ne jamais y poser le moindre objet. Il y laisserait une marque indélébile. C'est d'ailleurs là leur moindre défaut. Les amateurs pourront en trouver au Village Suisse, au Marché aux Puces ou chez les antiquaires, à partir de 600 NF.

A ceux qui n'ont aucun goût pour les meubles transformés ou néo-classiques, il reste un recours : la table moderne, mais discrète et passe-partout. Madame Express a sélectionné quelques modèles qui peuvent cohabiter sans heurts avec tous les styles, grâce à la sobriété de leurs lignes et de leurs matériaux : laiton doré, opaline, marbre, etc.

Passe-partout

● **225 NF :** plateau rectangulaire ou carré (90 × 45, ou 45 × 45) en travertin romain. Pieds aluminium oxydé. (*Meubles et Fonction,* 135, *bd Raspail.*)

● **290 NF :** plateau d'opaline noire en ellipse (1 m 50 × 40 cm). Pieds droits en laiton doré, légèrement effilés. (*Farniente,* 48, *rue de Berri.*)

● **290 NF :** plateau carré de marbre veiné (81 × 81 cm). Pieds de métal noir. (*Knoll International,* 13, *rue de l'Abbaye.*)

● **320 NF :** plateau de verre, piètement gainé de cuir noir à piqûres sellier, dépassant légèrement pour former deux poignées. (*Crémaillère,* 5, *boulevard Malesherbes.*)

● **750 NF :** plateau rectangulaire d'opaline noire. Piètement de bronze martelé vieil or. (*Galerie Saint-Georges,* 168, *faubourg Saint-Honoré.*)

● **860 NF :** grand plateau de travertin agathé (1 m 50 × 60 cm). Pieds de laiton doré. (*Mobilier international,* 166, *faubourg Saint-Honoré.*) (Photo n° 4.)

Pour les appartements de style moderne, le choix est encore plus vaste. Madame Express a particulièrement aimé les plateaux faits de dalles brutes de pierre, d'ardoise ou de brique, et le bois de teck huilé, facile à entretenir. Elle a moins apprécié les bois plastifiés. La plastification enlève toute noblesse à ce matériau.

Huit modèles l'ont séduite par leur commodité, leur élégance... ou leur prix très raisonnable.

● **65 NF :** tabouret-table à plateau de Formica noir ou blanc (40 × 40 cm). L'astuce consiste à en acheter plusieurs et à les disposer en damier. Ils servent à volonté de sièges ou de

tables. (Modèle Steiner, chez tous les dépositaires.)

● 130 NF : plateau rectangulaire recouvert de Formica blanc ou noir (70 × 50 cm). Piètement métallique. (*Pierre Chapo, 14, bd de l'Hôpital.*)

● 250 NF : plateau rectangulaire de teck huilé. Existe en quatre hauteurs : 30, 40, 50 et 70 cm. Piètement métallique. (*Pierre Chapo, 14, bd de l'Hôpital.*)

● 350 NF : style « guéridon de café ». Plateau rond d'opaline blanche, posé sur un trépied de laiton doré. Hauteur : 70 cm. (*Mobilier International, 166, faubourg Saint-Honoré.*) (Photo n° 5.)

● 490 NF : table ovale en acajou. Un système de crémaillère permet de la transformer en table de salle à manger de 6 à 18 couverts (avec rallonges). Piètement de métal noir. (*Farniente, 48, rue de Berri.*)

● 500 NF : plateau fait de trois dalles de céramique à décor moderne (1 m 20 × 0 m 40). Piètement de fer noir. (*Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré.*)

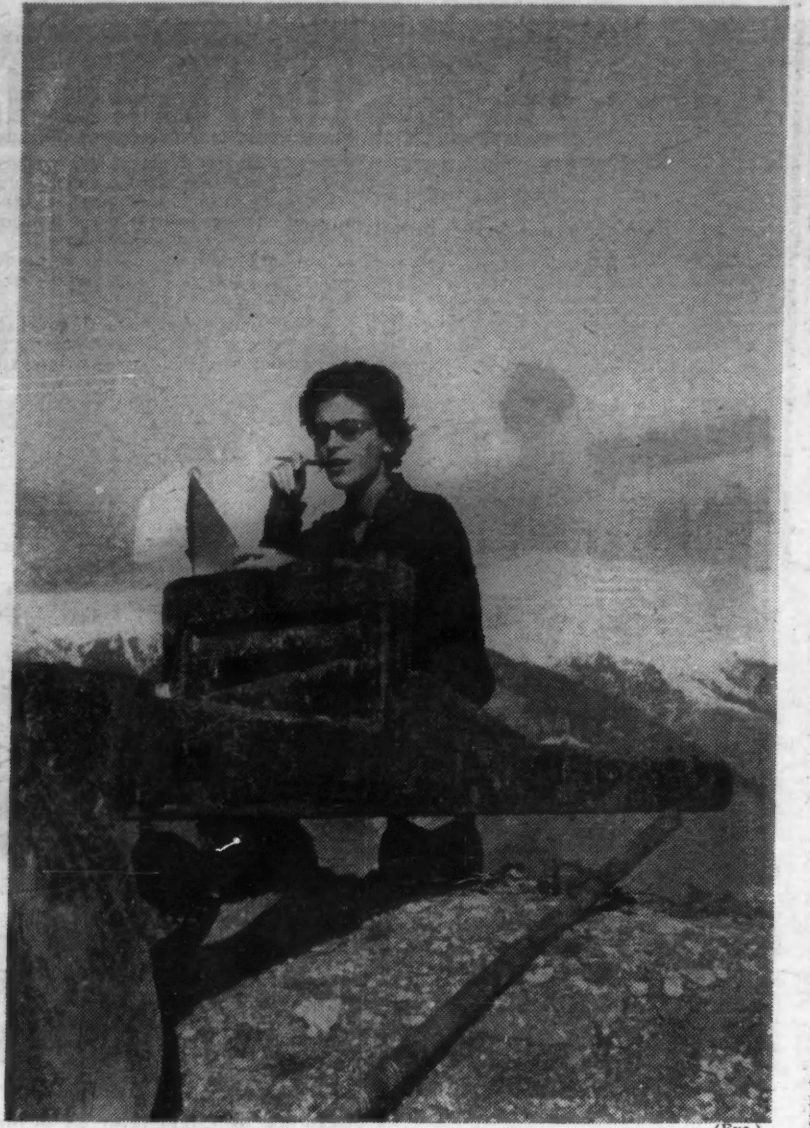
● 517 NF : plateau rond de teck (1 m de diamètre). Sous plateau canné. (*Mobilier International, 166, faubourg Saint-Honoré.*) (Photo n° 1.)

● 550 NF : plateau rectangulaire de bois massif (frêne, orme, pin, etc.) (1 m 40 × 53 cm). Pieds métalliques. (Modèle Charlotte Perriand, *chez Steph Simon, 145, bd Saint-Germain.*) (Photo n° 3.)

NEIGE

La machine à vacances

● ***Au milieu des grues et des poutres, Danièle Heymann a visité les coulisses d'une station de sports d'hiver.***



(Eve.)

DANIÈLE HEYMANN AU SOMMET DU NOUVEAU TÉLÉCABINE.
Le pétrole jaillit le 22 décembre.

SEPTEMBRE finissait à peine que le courrier et les coups de téléphone de nos lecteurs nous demandaient : « Que pensez-vous de telle station de sports d'hiver ? » « Où aller aux sports d'hiver ? », « Comment équiper mon fils pour les sports d'hiver ? »... Sports d'hiver toujours et encore, sports d'hiver déjà.

Sous le ciel gris de cette fin d'automne, nous avons eu envie de répondre à votre appétit de soleil blond et de neige blanche et nous sommes allés voir comment se préparait une « saison ».

Nous avons choisi Courchevel 1850, parce que cette station de la Tarentaise n'a aucune vie en été, qu'elle a été créée de toutes pièces il y a à peine dix ans pour les seules joies du ski, parce qu'elle ne vit que par ce sport.

Une herbe résignée

Pas d'église à Courchevel, pas de cimetière, pas de vieilles fermes aux toits pentus, mais des hôtels, des chalets neufs, des superstructures de remontées mécaniques, des boîtes de nuit, des magasins de sport.

Je suis parvenue à 1850 m par un matin frileux, après avoir traversé Courchevel 1550 et Moriond (1.650 m), petites sœurs de la grande station d'altitude. Tout dormait. Au pied des sapins noirs pointait une herbe résignée au travers des plaques de neige précoce.

Là-haut, au bout de la « Croisette » (rue principale), bordée de volets clos et de rideaux de fer, l'Office du Tourisme m'attend. Les comptoirs sont vides, mais depuis... mai dernier, les demandes de location pour cet hiver affluent : 70 lettres par jour en moyenne en ce moment, de Paris et d'Amérique, de Marseille et d'Angleterre, de Rennes et d'Allemagne.

Je pose quelques questions d'ordre historique, technique et général :

— Combien y a-t-il d'habitants autochtones à Courchevel 1850 ?

— Quatre ou cinq !

— A quelle cadence s'est développée la station ?

— Il y a dix ans, Courchevel comptait trois hôtels, deux boutiques et une vingtaine de chalets. Aujourd'hui, on y dénombre quarante-cinq hôtels, dix gros blocs d'appartements et de studios, deux cents chalets, des dizaines de magasins.

— Et les remontées mécaniques ?

— Elles seront vingt-trois cette année, dont six nouvelles. Elles débitent 8.000 skieurs à l'heure et desservent 100 km de pistes balisées.

— A quelle date démarre la station ?

— Le 22 décembre. Les hivernants débarquent par milliers.

La fin du spectacle

— Et quand se termine-t-elle ?

— Deux semaines après Pâques. Courchevel se vide aussi vite qu'il s'était rempli ; comme si le spectacle était fini.

— Ces dates sont immuables ?

— Oui.

Bien. Ceci posé, il me reste à visiter le formidable chantier qu'est Courchevel avant le jour « J ».

Je me promène au long des rues éventrées ; les façades béantes attendent leurs fenêtres, les grues grincent, les poutrelles d'acier se balancent. Autour des braseros, les ouvriers — italiens pour la plupart — gâchent le plâtre et piochent la terre déjà durcie.

Collés sur le béton nu des chalets à ciel ouvert, des calicots optimistes : « Ouverture à Noël »...

A 2.500 m d'altitude, agrippé comme une épave au flanc de la montagne, un gigantesque bulldozer achève de tracer un chemin au nouveau télécabine.

A 3.000 m, où le cœur bat un peu plus vite, sous 70 cm de neige fraîche, une équipe silencieuse termine la construction d'un réémetteur de télévision.

Un monde de pionniers

En redescendant, on croise des jeeps, de gros « Dodge » cahotants ; la route bourbeuse est barrée par les câbles des remonte-pentes qui attendent d'être tendus.

On a l'impression de vivre dans un monde de pionniers, de chercheurs d'or ou de pétrole. A cette seule différence près : ici, on sait quand jaillira la richesse : le 22 décembre. Et l'on sait aussi quand les mines et les puits se tariront ; deux semaines après Pâques.

Je rejoins la ville. J'y ai rencontré :

LES HOTELIERS : huit mois pour investir, quatre mois pour amortir ; telle semble être la loi des hôteliers de Courchevel. Là-bas, toutes les formules d'hôtellerie cohabitent... et rivalisent. Hôtels + chalets annexes, hôtel luxueux moitié chambres moitié appartements, cabines de bateau à l' « Hôtel des Célibataires », etc. En tout, la station totalise 6.000 places.

Pour l'instant, les lits gigognes disparaissent sous les housses, les lustres sont encapuchonnés comme des poires « mûries sur l'arbre », les baignoires neuves s'alignent dans les halls de réception, les somptueuses moquettes (obligatoires dans les « ★★★ étoiles ») sont souillées par les plâtras.

« On s'agrandit, on s'embellit » : on repasse à la hâte un coup de vernis sur les boiseries ternies par la neige, on commande à Paris des livrées pour les grooms du palace

→

A CHAQUE MOIS SON PROBLÈME

Frimaire : vive la cotte de mailles !

(Viollet.)

COUPER LA ROUTE DU FROID

REGARDEZ bien cette chasseresse : ses flèches sont dangereuses.

Il est difficile de savoir à quelle pensée le sculpteur a obéi en illustrant de cette manière le calendrier révolutionnaire. Mais par qui vous sentez-vous attaqués en novembre sinon par le froid ?

Comme les guerriers ou... les chasseurs, vous allez donc endosser votre armure, vous défendre contre la « froidure » qui vous envoie des petites flèches glacées.

Mais pour vous protéger, cette armure doit être souple et agréable à porter. Elle serait donc plutôt du genre « cotte de mailles ». Si le choix des armes vous est laissé : optez pour le tricot et n'oubliez pas que la laine remplace agréablement le fer dans ce genre de « combat ».

Choisissez de préférence un tricot de belle qualité, il assurera mieux votre défense. Quel sera votre pourvoyeur de munitions ?

— Sèvres 33 (1), dont le stock démarqué est actuellement tout orienté vers la chaleur et le confort. Ses prix « spéciaux » vous permettront d'acheter deux pull-overs au lieu d'un : une excellente manière de couper la route du froid.

● POUR LES FRILEUX :

— Le polo pure laine, entièrement diminué, existe en 7 coloris : 32,95 NF.

— Le pull en V, pure laine, manches longues diminuées : 32,95 NF.

● POUR LES FRILEUSES :

— L'ensemble cachemirette italienne grise comprenant un pull ras du cou manches courtes : 36,95 NF, et un cardigan : 46,95 NF.

— Le cardigan « doux » en laine et crylor manches longues, fully fashioned : 39,95 NF.

(1) Magasin situé 33, rue de Sèvres à Paris, qui centralise les articles de grandes marques écartés de la série pour légère « irrégularité » et vendus au prix de gros.

(COMMUNIQUE)

LANVIN

SOLDES

COUTURE ET BOUTIQUE
MODE ET TISSUS
FOULARDS ET LINGERIE
BLOUSES ET TRICOTS

Samedi 4 novembre de 10 à 18 heures
Lundi 6 et mardi 7, de 9 h. 30 à 13 heures

22, Faubourg Saint-Honoré, Paris

JACQUES ESTEREL, journaliste

Jacques Esterel est un homme d'action. Grand couturier, poète, chanteur, il se révèle aujourd'hui... journaliste ! Chaque semaine, il écrit des articles d'un grand intérêt dans : « TOUT-PARIS », le nouveau guide des spectacles, le SEUL créé spécialement pour la femme car, s'il contient comme tous les autres les programmes complets des théâtres, cinémas, concerts, etc., il présente de plus de passionnantes pages de mode et des idées originales et pratiques pour votre « shopping ».

Madame, pour aller au spectacle, demandez « TOUT-PARIS », le SEUL guide de la semaine, à Paris, créé spécialement pour vous

En vente aux kiosques : 1 NF.

Communiqué.

nouveau-né, on nourrit les cuves à mazout.

A noter que nombreux sont les hôteliers de Courchevel émigrés des côtes de la Manche ou de la mer du Nord. Leur industrie s'y révélait par trop saisonnière... Deux saisons valent mieux qu'une !

LE MÉDECIN : seul depuis six ans à Courchevel, le (jeune) médecin qui exerce dans la station poursuit l'été des études de spécialités.

Il n'arrivera que le 20 décembre. Il a répondu à mes questions par téléphone.

— Pendant la saison, que soignez-vous le plus ?

— Les accidents de ski (1) : un accident important (fracture) pour 2.000 skieurs environ, un accident bénin (entorse, coup de carres) pour 500.

« La dernière descente »

— Y a-t-il d'autres maladies spécifiques des sports d'hiver ?

— Non. Aucune affection due à l'altitude ou au climat : pas un seul accident cardiaque à déplorer en dix ans. Mais il faut signaler l'allure spéciale donnée à la moindre angine par des patients... impatients qui considèrent l'obligation de garder la chambre 48 heures comme une catastrophe.

— Avez-vous des conseils à prodiguer aux sportifs ?

— A mon avis, le skieur est responsable de son accident dans 75 % des cas. La plupart des fractures se produisent à 13 heures et 17 heures quand le skieur fatigué décide de faire « une dernière descente ».

— Avez-vous le temps de skier ?

— J'ai mis mes souliers six fois l'année dernière. J'ai été rappelé deux fois avant d'avoir atteint la piste.

L'EPICIER : M. « Etoile des Alpes » est en train de décharger un camion de bouteilles. Lui aussi attend la saison. En ce moment, il vend 20 litres de lait par jour ; en janvier, 300 litres. En ce moment, il écoule 1?0 yaourts par semaine ; en février, 350 par jour. Le 25 décembre 1960, on lui a acheté 300 kilos d'oranges ; en ce moment, un cageot de raisin « fait » cinq jours.

Une vraie vache

— Y a-t-il une ou plusieurs denrées que vous ne vendiez qu'en saison ?

— Oui. Le whisky et le Perrier. 200 bouteilles de whisky et 1.000 magnums de Perrier sont partis l'an dernier en trois mois.

— Pouvez-vous m'indiquer le tonnage de vos livraisons hebdomadaires en pleine saison ?

— 12 tonnes.

— Actuellement, vous êtes seul ?

— Oui.

— Et en janvier ?

— J'aurai dix employés.

L'ANIMATRICE DE CABARET : Janine, blonde et mince me reçoit dans une cave humide et désolée : des tables renversées, des chaises empilées, un froid de tombeau...

— Ici, c'est « La Grange », la boîte la plus gaie de Courchevel. Imaginez — me dit-elle — dans cette grande cheminée, un bon feu, des bougies sur les tables, et derrière cette vitre, une vache, trois moutons et un âne.

— Des vrais ?

— Bien sûr. Un garçon les brosse et les astique tous les jours. Les bêtes sont très heureuses. Elles se réveillent quand les clients dansent le cha-cha-cha ; elles s'endorment à l'heure du slow.

— Vous serez prête pour l'ouverture ?

— Bien entendu. Un coup de balai et de peinture pour la salle, une mise en plis pour moi, et ça y sera !

LES MONITEURS DE SKI : Courchevel 1850 possède l'école de ski la plus importante de France : 100 moniteurs. Record assez normal pour la station parrainée par Emile Allais !

L'été, l'automne, ces 100 « Dieux des pistes » sont ramasseurs de betteraves dans le Nord, bûcherons dans l'Est, peintres en bâtiment.

Venus des quatre coins de la Savoie ils convergent l'hiver vers Courchevel et y gagnent beaucoup d'argent. Mais, mis à part quelques moniteurs « vedettes », ils couchent dans des caves transformées en dortoirs et croquent un sandwich en remontant une pente pour ne pas perdre une leçon particulière...

J'en ai rencontré deux, dans une boutique en réfection, treillis blanc maculé, chemise délavée.

— Passez-vous sans transition du pinceau aux « planches » ?

— Oui, du jour au lendemain. Nous retrouvons notre bel uniforme, nos skis. Nous y restons vissés pendant quatre mois, huit heures par jour. La première semaine est dure... Les courbatures !

— Même vous !

— Même nous.

— Quelle est la « race » de clients que vous aimez le moins ?

— Les gars qui ne savent pas grand-chose et qui veulent nous en remontrer. Et puis aussi le snob qui nous prend pour un valet de chambre...

— Une question indiscrète... Est-il exact que les moniteurs remportent... comment dirais-je, un grand succès auprès des belles hivernantes ?

Le plus jeune rougit, l'aîné sourit :

— Oui, c'est vrai. D'ailleurs, je serais mal placé pour vous dire le contraire ; ma femme est une de mes anciennes élèves...

Voilà. Dans cinquante jours, les trois coups retentiront. La pièce « Sports d'hiver à Courchevel » est assurée du succès pour plus de quatre mois. Le décor — naturel — est planté : fond de glaciers, premier plan de pistes, cintres de ciel, projecteurs de soleil.

L'énorme machine à vacances que l'on graisse actuellement sera prête à fonctionner. Il suffira de glisser de l'argent — beaucoup d'argent, hélas ! — dans l'appareil.

D. H.

(1) Il fallait s'y attendre.

SIX SEMAINES AVAN[T]

(Eve)

LA GRAND-RUE DE COURCHEVEL EN OCTOBRE.
Un univers de pionniers.

UNE VITRINE EN RÉFECTION :
Douze tonnes par semaine.

UNE BOUTIQUE EN TRANSITION :
Des bougies et des slows.

UN HOTEL EN CONSTRUCTION :
Y compris la moquette.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par Christiane Collange avec la collaboration de : Martine Fell, Monique Gilbert, Paule Giron, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

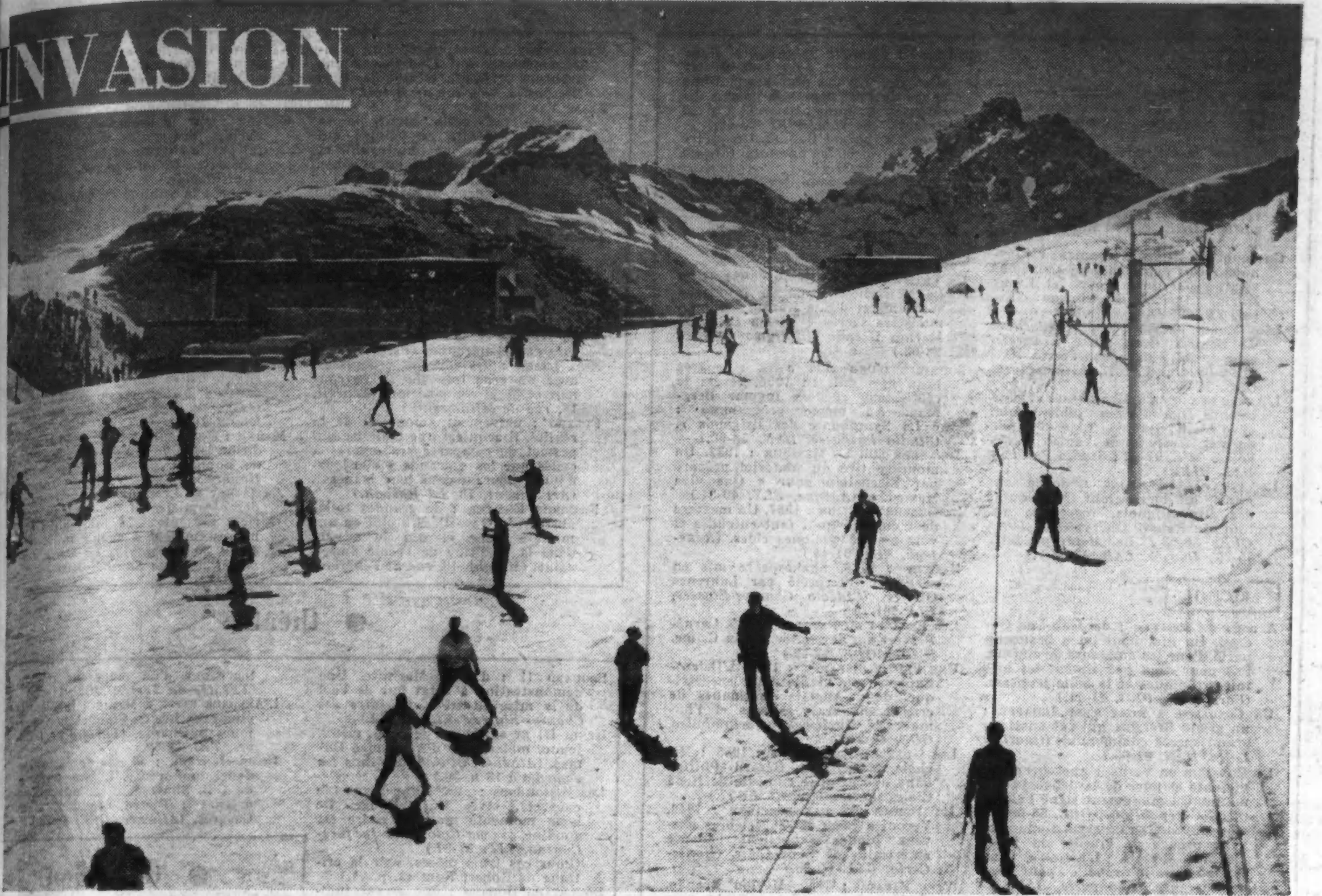
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Durer PARIS
Collection Automne-Hiver
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

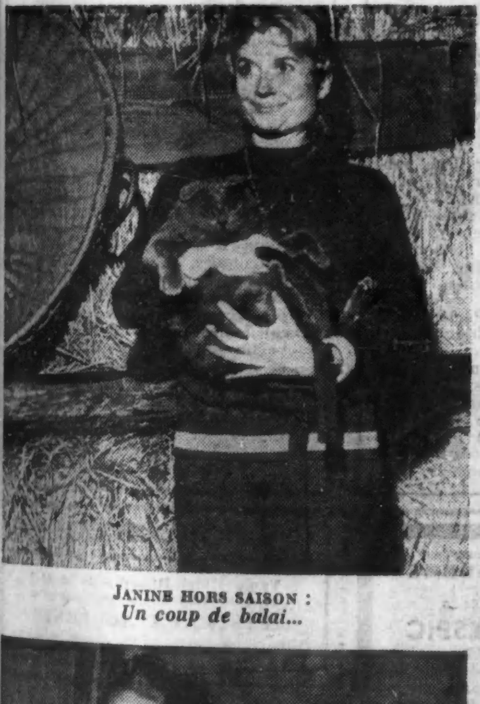
Silhouette-Retouches
24, rue Berthollet (5e) POR. 02-08
49, r. de la Victoire (9e) TRI. 14-82
TRANSFORME les complets croisés en 2 ou 3 boutons et modernise les pantalons
Tailleur cintré en robe
Manteau en deux-pièces
Toutes sortes de retouches et couture à façon

INVASION



(Archives)

LA PETITE PENTE EN DÉCEMBRE.
La machine absorbe 8.000 skieurs à l'heure.



JANINE HORS SAISON :
Un coup de balai...

JANINE EN SAISON :
...et une mise en plis.

(Eve)

LE PEINTRE-MONITEUR OU LE MONITEUR-PEINTRE.
La première semaine est dure..

Réponses aux jeux

(*Voir page* 41)

● LES JEUX DE LOGIQUE

1° Tant de précisions ne sont fournies que pour troubler les esprits. Il y aura toujours 12 échelons hors de l'eau, puisque l'échelle suit le mouvement du navire et s'élève avec la marée.

2° En jonglant.

3° Trois chaussettes suffisent : deux seront forcément de la même couleur.

Pour la boîte à gants, la réponse n'est pas si simple. La femme devra prendre onze gants ! En effet, si elle en prenait moins, ils risqueraient d'être tous pour la même main.

4° Un jour de moins.

En effet, au bout de 99 jours, c'est-à-dire la veille du jour où, doublant de surface, il pourrait couvrir l'étang tout entier, le nénuphar n'en a couvert qu'une moitié. Son compagnon, qui en a fait autant, ne lui épargne donc qu'un jour de peine, et non pas 50 comme on serait tenté de le croire.

5° Le cadi a ajouté un de ses propres chameaux aux 17 chameaux des trois frères. L'aîné en a alors reçu 9 (la moitié), le second 6 (un tiers) et le dernier 2 (un neuvième). Après quoi, ce total n'atteignant que 17, le cadi a tout bonnement repris son chameau.

● LES CHARADES

1° Car, rosse : Carosse.

2° Mon premier est TIL, puisque ACALI VOLA TIL (volatile) ; mon second est BU, puisque BU C'EST PHAL (Bucéphale) et que PHAL S'BOURRE (Phalsbourg) ; mon troisième est RY, puisque RY VAUT LI (Rivoli) et que LI C'EST SAINT LOUIS (lycée Saint-Louis) et que CINQ LOUIS C'EST CENT FRANCS. Mon tout est TILBURY.

3° (Les réponses sont incluses dans les questions) : Bavard, oiseau, chocolat : BAVAROISE AU CHOCOLAT.

● LES RÉBUS SANS IMAGES

1° A qui souvent d'amour souvient, le cœur soupire bien souvent.

2° ARE à gauche, ERIL à droite, URE par-dessus tout : « Arago chérit la droiture par-dessus tout. »

● LE RÉBUS-ILLUSTRATION

« Pour moi la vie est un sommeil, rien (riz-en) n'avait pu le rompre encore mais les beaux yeux d'Eléonore viennent de hâter mon réveil. »

cinéma

NOUVEAU

Victim : le monde maudit des Oscar Wilde d'aujourd'hui. Sans éclat mais courageux. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)
(Voir la critique de Morvan Lebesque, page 21.)

L'Enclos : l'univers concentrationnaire vu par Armand Gatti. Aussi vrai qu'un reportage. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Biarritz, ELY.* 42-33.)

Chronique d'un été : comment vivons-nous ? Une expérience de « cinéma-vérité » par Jean Rouch et Edgar Morin. (*Agriculteurs-Cinéma d'Essai, TRI.* 96-48.)

Léon Morin, prêtre : le Prix Goncourt de Béatrix Beck porté à l'écran avec probité par Jean-Pierre Melville. (*George-V, BAL.* 41-46; *Plaza, OPE.* 74-55.)

L'Année dernière a Marienbad: le déjà célèbre film d'Alain Robbe-Grillet et d'Alain Resnais. Lion d'Or au dernier festival de Venise. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

La Belle Américaine : douze ans après, un bon retour de l'équipe des Branquignols, regroupée autour de Robert Dhéry. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Le Mercury, BAL.* 75-90; *Images, LAB.* 47-94.)

RECENT

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Un film dont on a beaucoup parlé. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Paris Ciné, PRO.* 21-71.)

Un Condamné a mort s'est échappé : un grand Bresson, qui fut aussi un grand succès commercial. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

La Douceur de Vivre : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

Samedi soir dimanche matin : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

La Viaccia : Jean-Paul Belmondo, paysan perverti par Claudia Cardinale, fable moralisatrice ou vieux roman naturaliste ? En tout cas, une admirable photo de style 1880. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72; *Calypso, GAL.* 10-68.)

Etoiles : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. Au même programme : Gauguin d'Alain Resnais. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Nazarin : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

Kanal : épopée dans les égouts de Varsovie. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

ANCIEN

Un Tramway nommé Désir : 1951. Dans La Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces deux monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

Sourires d'une nuit d'été : le très beau film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois Ingmar Bergman. Au même programme : « La Symphonie des Brigands ». (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

Tonnerre sur le Mexique : 1932. Un montage tiré du matériel préparé par Eisenstein pour « Que viva Mexico ». (*Avenue, ELY.* 49-34.)

La Grande Illusion : 1937. Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Hamlet : 1948. Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

Les Enfants du Paradis : 1945. Carné-Prévert sur le boulevard du Crime. (*Celtic. ODE.* 47-62.)

Une Femme disparait : 1938. L'Orient-Express, une vieille dame excentrique, deux Anglais passionnés de cricket, de vrais espions et l'humour de Hitchcock. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

Les Grandes Manœuvres : 1955 : Michèle Morgan et Gérard Philipe dans une exquise comédie de René Clair. (*Palermo, ROQ.* 51-77.)

Ma Femme est une sorcière : 1942. Veronica Lake et ses célèbres cheveux blonds rappellent l'épopée américaine de René Clair. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Viva Zapata : 1952. Marlon Brando, chef révolutionnaire mexicain, sous la direction d'Elia Kazan. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Un Roi a New York : 1957. Chaplin, roi en exil, fait la critique de l'Amérique en se souvenant de temps en temps qu'il est aussi Charlot. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

concerts

2 novembre : Salle Pleyel à 21 h. « Requiem » de Verdi. Orchestre national et chœurs de la R.T.F., dir. Roberto Benzi.

3 novembre : Salle Pleyel à 21 heures. Récital à deux guitares Presti-Lagoya.

4 novembre : Salle Gaveau à 21 heures. « Le Libertin » de Strawinsky. Orchestre lyrique de la R.T.F., dir. Rosenthal avec J. Brumaire, J. Giraudeau, X. Depraz.

5 novembre : Théâtre des Champs-Elysées à 17 h. 45. Concerts du Conservatoire, dir. J.B. Marie avec Rudolf Serkin (Concerto de Beethoven).
— Châtelet à 17 h. 45. Concerts Colonne, dir. P. Dervaux avec Eric Heidsieck (Concertos de Liszt et de Chopin).

7 novembre : Salle Gaveau à 21 heure. Récital de guitare Narciso Yepes.

12 novembre : Salle Pleyel à 17 h. 45. Concerts Lamoureux, dir. Rosenthal avec R. Bourdin et M. Boegner. (Concertos de Vivaldi et de Bartok.)

16 novembre : Salle Gaveau à 21 heures. Festival Strings de Lucerne.

19 novembre : Champs-Elysées, à 17 h. 45. Concerts du Conservatoire, dir. J. Fournet, avec Inge Borkh (Strauss et Wagner.)

expositions

Mark Tobey : rétrospective d'un peintre américain qui a su mener une aventure originale. (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

Bram Van Velde : une vaste rétrospective fait enfin sortir de sa semi-clandestinité ce peintre qui s'est fait l'historien impitoyable et superbe de l'agonie du visible. (*Knoedler, 85 bis, fg St-Honoré.*)
(Pour ces deux expositions, voir les articles de Pierre Schneider, pages 26 et 27.)

Ecole de Paris : comment on peint, à Paris, quand on a entre 35 et 45 ans. Invités d'honneur : quelques Polonais dont un grand naïf : Nikifor. (*Charpentier, 76, fg Saint-Honoré.*)

7.000 ans d'art iranien : à la frontière de l'Orient et de l'Occident, un art jusqu'alors méconnu. (*Petit Palais.*)

Nina Lebel : des rêveries organisées, avec un sens très sûr de la couleur et de la composition. (*Bénézit, 18, rue de Miromesnil.*)

Fusaro : naïvement amoureux de la réalité, il acquiert une maîtrise qui permet de comparer ses œuvres à celles que les « grands » d'aujourd'hui conçurent dans leur jeunesse. (*Art Vivant, 73, bd Raspail.*)

François Fiedler : de grandes toiles abstraites, travaillées à plat en une matière riche et qui se situent dans la tradition de l'école américaine. (*Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

Mastroianni : des entassements de bûches figées en bronze, et plastiquement présentées sous des titres réalistes. (*Galerie de France, 3, rue du fg Saint-Honoré.*)

Coulot : sur le thème de la tauromachie, des toiles néo-abstraites qui ont le charme et la force de la tapisserie. (*Saint-Placide, 33, rue Saint-Placide.*)

Benmayor : la volupté du monde réel, traduite avec adresse et saveur. (*Saint-Placide, 41, rue Saint-Placide.*)

Heaulme : un expressionnisme entre les « paradis artificiels » de Goerg et les édens préfabriqués du surréalisme. (*Hervé, 18, av. Matignon.*)

Troubetzkoy : des personnages et des portraits ramenés à des constructions austèrement linéaires. (*Ariel, 1, avenue de Messine.*)

Lachaume : une synthèse encore hésitante entre un romantisme abstrait et un expressionnisme néo-classique. (*Di Meo, 12, rue des Beaux-Arts.*)

Marko : fraîcheur et éclat dans la tradition issue de l'impressionnisme et de Bonnard. (*Stiebel, 5, fg Saint-Honoré.*)

Artisanat et Lumière. Des sculpteurs, des céramistes et des maîtres verriers présentent 50 luminaires qui ne ressemblent à aucun autre. (*Du 4 au 30 novembre, La Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré.*)

théâtre

Edouard II : d'après Marlowe. Une démonstration à l'état pur de l'art de la mise en scène. (*Théâtre des Champs-Elysées. ELY.* 72-42.)

Henri III et sa Cour : le beau, vieux, jeune, mélodrame d'Alexandre Dumas. (*Athénée, OPE.* 82-23, *tous les samedis à 16 h. 30.*)

Les Béhohènes : plutôt une revue (de cabaret), style Rose Rouge. De bons moments mais la satire est anodine. (*Vieux-Colombier-Jacques-Copeau, LIT.* 57-87.)
(Pour ces trois pièces, voir la critique de Robert Kanters, p. 21.)

Boulevard Durand : une erreur judiciaire authentique portée à la scène par Armand Salacrou et montée par le Centre dramatique du Nord : un spectacle émouvant. (*Sarah-Bernhardt, ARC.* 95-86, *à partir du vendredi 3 novembre.*)

Va donc chez Torpe : une bonne adresse. Y aller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL.* 00-87.)

Miracle en Alabama : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR.* 23-23.)

La Mouette : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28.)

Requiem pour une Nonne : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00.)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC.* 95-23.)

La Nuit des Rois : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Ambassadeurs, ANJ.* 97-60.)

Claude de Lyon : par la voix d'Albert Husson et de Julien Bertheau, l'autocritique d'un empereur romain. (*Théâtre du Tertre, MON.* 11-82.)

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais toujours touchante. (*Théâtre de l'Œuvre, TRI.* 42-52.)

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée, OPE.* 82-23.)

télévision

Jeudi 2 novembre a 20 h. 30 : « L'homme du XX[e] siècle », nouvelle émission de jeux présentée par Pierre Sabbagh, Armand Jamot et Pierre Cardinal.

Jeudi 2 novembre a 21 h. 40 : « Requiem allemand » de Brahms.

Vendredi 3 novembre a 20 h. 30 : « Cinq colonnes à la une » : l'Amérique devant la peur atomique, le parachutisme, le planning familial, etc.

Samedi 4 novembre a 20 h. 30 : « Carte blanche à Paul Vialar », qui parle de son nouveau roman « L'Homme de chasse ».

Dimanche 5 novembre a 20 h. 45 : « Le Défroqué », film de Léo Joannon.

Lundi 6 novembre a 20 h. 40 : « Toute la chanson », variétés présentées par Georges Ulmer.

Mardi 7 novembre a 20 h. 30 : « Un voisin sait tout » de Gérard Bauer, et « Coup de théâtre », de Marcel Mithois.

Mercredi 8 novembre a 20 h. 30 : « Alexandre Newsky », film de S.M. Eisenstein.

Mercredi 8 novembre a 22 heures : « Lectures pour tous ».

SAGOT LE GARREC - 24, rue du Four - DAN. 43-38
Roland OUDOT
33 aquarelles récentes - Du 3 au 25 novembre

G. SIMKIN
Peintures du 3 au 16 novembre
offrira GRATUITEMENT aux amateurs « LES NENUPHARS », tirage limité en couleurs, tous les après-midi
Galerie Marcel BERNHEIM - 35, rue La Boétie - PARIS

VENTE A VERSAILLES
M[e] BLACHE, Commissaire-Priseur en son Hôtel Rameau
5, rue Rameau, à VERSAILLES
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
DIMANCHE 5 NOVEMBRE à 14 h. 15
Première vente de l'Atelier du
Peintre PAUL MADELINE
125 PEINTURES
Expo le 4, de 9 à 12 h. et 14 à 18 heures

THE MAYOR GALLERY
GROMAIRE
LONDRES

GALERIE JEAN DE RUAZ
LEBOURG
31, avenue de Friedland

GALERIE DE PARIS
14, place François-I[er] - ELY. 62-20
PRIX DE PEINTURE HENRI MANGUIN
décerné à
MONGILLAT
1[re] Mention : CELICE
Exposition jusqu'au 11 novembre

Maurice CHALOM présente
GALERIE 17 VENDOME
17, place Vendôme (1[er])
OPE. 55-88 - OPE. 94-00
CHRISTIAN D'ESPIC
ŒUVRES RECENTES
MONUMENTS DE PARIS
Du 2 au 15 novembre
Le vernissage sera inauguré par M. Benedetti préfet de la Seine

GALERIE TRANSPOSITION
VASSILIS VOGLIS
Jusqu'au 18 novembre
132, boulevard Raspail - DAN. 75-88

HOTEL DROUOT
Vente Hôtel Drouot - Salle n° 1
le 6 novembre - Exposition le 5
TABLEAUX MODERNES
Commissaire-Priseur M[e] Claude ROBERT

GALERIE ANDRE WEIL
26, avenue Matignon (8[e]) - ELY. 55-11
JAVOR
Du 2 au 17 novembre

GALERIE DE MARIGNAN - EXPERIENCES
19, rue de Marignan
RAOUL MICHAU
PEINTURES
GALERIE DE FURSTENBERG
4, rue de Furstenberg

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8[e])
MASTROIANNI
SCULPTURES RECENTES

L'EXPRESS — Petites annonces — L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
65 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes

Par correspondance :
Service des Petites Annonces
RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS
65 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de
REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 38 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

INGENIEURS

Imp. Société Constr. Electromécaniq. rech. pour relations techniq. et commerciales avec Licenciés ou Distribut. Etrangers

INGENIEUR
de valeur, grde école. Possédant plus. ann. expér. industr. courants forts. Conn. anglais ou allem. nécess. Tél. pr rdz-vous ou écr. av. C. V. M. CIBERT, A.O.I.P., Boîte postale 301, Paris-13e - POR. 52-57

DIVERS

AGENCE DE PUBLICITE rech. pour prises de vues photos et ciné J. F. 16-22 ans, visage très expressif. Ne pas se présenter mais envoyer nom, adresse et spécimens photos (souriantes de préférence) à : M. FORESTIER, 5 ter, rue du Dôme, Paris-16e. Ttes les photos seront retournées ap. sélect.

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

CADRES

Cadre administratif et commercial, diplômé de l'Ecole Supérieure d'Approvisionnement et E.O.S.T. recherche situation en rapport. Chef service achats, service administratif. Libre de suite. Téléph. BERny 16-02.

Cadre technico-commerc. 26 ans, études supér., expér. Aviation civile, sens respons., organisat. contacts humains, conn. parf. anglais-allem., conviendr. adjoint direction. Ecr nº T 25673 Jl

DOCUMENTALISTE
Anglais, allem. ital., 6 ans d'expér., 2 ans relations publiques, capable assumer création service cherche poste dynamique de préférence presse, publicité. libre de suite. Ecrire nº 99.103 Journal

CADRE E.S.C.
Institut. administr. entreprises 27 ans, dyn., exp. formation du personnel sens probl. psych. et sociaux ch. situat. avenir, service relations humaines dans entr. importante prov. préfér. Ecr. nº 99.218 au Journal

COURS ET LEÇONS

Elèves ing. de l'école Centrale ch. cours part. Maths-Physique. S'ad. bur. des El. 1, r. Montgolfier-3e. Tur.12.52 perm.10-14

DIVERS

J.F. 30 a., bac. complet, excell. présent., dipl. Chambre Comm Brit., référ., cherche situation hôtesse-interprète ou similaire. Ecrire CHAUTAGNAT, 51, rue Geoffroy-Saint-Hilaire (Ve)

Chirurgien-Dentiste, 37 ans, travaill., cherche situat. paramédic. ou autre. Ecr. nº 25136 Contesse Publ. 20, av.Opéra-1er

J. F. étud. second. excell. prés. ch. situat. direct. mag. luxe, décoration, galerie art. librairie Ecrire Journal nº G 892

Secr. sténo-dactylo ch sit st. ou rempl. 6 mois. Conn. compl. 700 NF, 5 x 8. Libre suite. Ecrire no 99.058 Journal.

J. F. écriv. rech. traduct. tous genres, romans, etc. allem.-fr. sf sciences ou techn. Ec. nº 62333 AMEP, 37.r.Gal-Foy, Paris q.tr.

J. F. dyn. parf. prés. exp. vente relat. publiq ch. emploi récept. contact client. ou gér. appoint. commerce luxe. Ecr. 99.108 Jl

J. Femme journaliste secrétaire expériment. documentation, sens responsabilité. Italien courant. Bonnes not. anglais ch. sit. mi-temps presse, publicité, cinéma Ecr. nº T 25.784 Journal

Travaux à façon

VOS VETEMENTS
rectifiés par TAILLEUR. SIMON 31 bis, Fg-Montmartre.Tai.57.85

Rabotage-vitrific. parquets, trav. rap. devis gratuit, Paris-Banlieue. BEMART. MEN. 18-73.

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr., peint., lit., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne - MOL. 20-96

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE
65 %
PARIS 5e 25, R. HENRI-BARBUSSE
à 150 m. Jardins Luxembourg
Studios et Appts 2 et 3 p. gd stand. Amén. intér. en cours
LIVRAISON HIVER 61-62
G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL. 99-19**

Propriétés

PAVILLONS VENTE

A.I.R.D.
4 rue Félix-Pyat Champigny, tél. **BUF. 88.15**

Plessis-Trévise B. terr. viab 450 m2 bel faç.av. 4 000 NF.

Villiers-s-M. 5 p.cuis. s/sl.gar jard 600 m.av. 10 000 NF.

La Varenne b.pav. 5 p. c. cft jard.550 m2 av. 18 000 NF.

PAVILLONS VENTE

LE PECQ. **5 PCES** Villa tout confort cuis., bns, jard. gar. Rens. PRO. 03.12

Appartements

ACHATS

NORAFRIC ach. urg compt. pour adhérents Apparts et pavillons, expert. grat. et ss engag., solut. imm. 14, R. DUPHOT - ANJ. 98-27

VENTES

NICE - COTE D'AZUR
EN PLEIN CENTRE
Promenade des Anglais
Bel appartement composé de : Hall, gd living faisant salle à manger-salon avec terrasse sur Promenade des Anglais, 2 ch., cuisine, bains, dans immeuble excellent standing
Vue magnifique sur mer
Mandataire exclusif :
Agence LAMOT
27, bd Victor-Hugo, NICE

LOCATION DEMANDES

URGENT
Collaborateur de « L'Express » cherche STUDIO avec téléphone
Ecrire au journal à
M. Christian TAILLANDIER

Rech à louer appart. 4 pièces cft. quart. agréable. accepterait reprise Ecr. journal nº G 952.

Jne ménage rech 1 p cuis. ou poss. cuis. Paris ou banl. proche. Ecr. J. ARRANGER 43, av. Galliéni, Joinville-le-Pont.

Capitaux

NET ET PRECIS !
Placem. ss aléas : bénéf. 16 % plus-value imméd. + 12 % intérêts annuels, garantie absolue notariée, hypothèque 1er rang sur patrimoine 10 millions NF. Rens. par propriétaire S.E.P.I.F. 1, rue du Louvre - LOU. 43-18

TARIFS :
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en plus

Reçue le mardi avant midi, votre annonce paraîtra dès le jeudi suivant

Vacances

VILLEGIATURES

Dame loue à retraité belle chbre meubl.eau cour.Havas Nice 0775

Noël aux U.S.A. pour Etudiants Université de Paris (Sorbonne) par avion aller retour Paris, New-York. NF 963.30 départ 20 décembre, retour 4 janvier. Tél. ANJ. 09-94

Bonnes adresses

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
PLACE MALESHERBES
Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PL. MALESHERBES : 150 coloris et qualités de moquettes, 1.000 carpettes laine, la plus belle gamme de tapis d'art français et tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale lecteurs « Express » 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois). Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES. Ouvert lundi, samedi compris. MAC. 21-67

Les IMPERMEABLES
les VETEMENTS de PEAU
et la nouvelle collection de
ROBES ET MANTEAUX
A VOS MESURES
BERYL
115 bis, av.Gal-Leclerc-14e

E. S. A votre disposition pour tous travaux de duplicateur, circulaires, tarifs, brochures, périodiques. Pour tous brochage et reliure de vos documents
Pour l'enregistrement et la transcription de vos réunions et assemblées.
Des prix, du travail soigné, de la rapidité.
E. S. Boite postale nº 12. Antony (Seine) Tél. BER.16.02

PLACEMENT AU PAIR

AVIS
aux familles région parisienne recherchant J. F. au PAIR. CONDUIT BUREAU. LAF.02-25 68, rue La Fayette, PARIS-9e

Dispos. égalem. Postes dans familles sélectionn. Angl. pour J. F. Franç. Minim. 18 ans.

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Cause double emploi, stéréo, vends magnétophone Philips 3524 état neuf, complet, access. 3 vit., bobine 180 mm., micro. dynamique, 2 haut-parleurs, Ecrire Journal nº G 888.

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes
JAS. 25-65

CHIENS

Cède adorables jeunes Colley d'Ecosse, tte beauté, garde et compag. pedig. champ. 1er ord. Reinauld, Bez-la-Salle (Htes-A.)

FOURRURES

Except. vd tr. beau mant. vison sauv. qual. état impecc. t.42-44 Px tr. intér. MOL. 48.42 mat.

Autos

VENTES

CRÉDIT **FIAT** REPRISE
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2300
SERVICE OCCASION
GARANTIE - ASSURANCE
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETO. 11.52

Part. vend 404 juillet 61 turq. pneus X 13.000 km. BLO.05-62

ETRANGERES

M.G. 1600, 15 000 km. oct. 1960 Rad. ts access ét. imp. Ecr. Michel Rachline, 58, bd d'Auteuil, Boulogne (Seine)

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

800.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !
Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,25 NF. V.80 P. 1483.

ROYALE BUCHE

Au cours d'une tournée de propagande, la reine élue de nos provinces laitières, Mlle Lili Vareau, a fait une chute, heureusement sans gravité, dans l'escalier d'un hôtel insuffisamment éclairé. On apprenait peu après que l'impresario de la jeune femme avait décidé de lui faire cadeau d'un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 67-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
01 RUE DES MOINES - PARIS 17

Chez HENRI MAIRE
De 10 heures tapantes à 20 heures de relevée
LE VRAI MACHON COMTOIS :
ARBOIS rosé frais et léger avec saucisson de Salins, fromage de Comté du premier plateau jurassien et pain croustillant
HENRI MAIRE
2, rue Méhul - PARIS-2e
près de l'avenue de l'Opéra et de la rue des Petits-Champs

PARIS-RIO 9.214 KM. EN 12 HEURES
PAR LE DC-8 JET

Au départ de Paris PANAIR DO BRASIL est la première et la seule Compagnie à utiliser sur ses lignes France-Amérique du Sud *le dernier né des longs courriers à réaction.*
PARIS-RIO, 12 h. de vol - PARIS-SAO-PAULO, 13 h. de vol - PARIS-BRASILIA, 14h. de vol - PARIS-BUENOS AIRES, 15 h. 30 de vol - PARIS-SANTIAGO, 17 h. de vol.

PANAIR DO BRASIL
L'AMÉRIQUE DU SUD A L'AGE DU JET
12, rue Auber, OPÉ. 71-65 et 27, av. Montaigne, ELY. 02-58 ou toute Agence de Voyages. - Service du fret, Bâtiment 234, Orly-Nord - Téléphone : POR. 72-75.

QUEL EST VOTRE CHOIX ?

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

ALGER, Oran, Constantine, Blida... 1er novembre. A 8 heures du matin, la partie était jouée. L'Armée française, le gouvernement français et les Français d'Algérie eux-mêmes avaient, dès avant l'aube, reconnu ce qu'il aura fallu sept années d'atrocités — de toutes parts — et d'héroïsme pour bâtir à partir de rien : la nation algérienne.

PARCE que le F.L.N. — cette « bande », cette « tendance » — a donné un mot d'ordre de manifestations pour cette journée de la Toussaint, 500.000 hommes en tenue de combat ont été placés en alerte générale tout au long de la nuit. 50.000 pour Alger seule. La circulation interdite à Constantine, de toutes les manières, même à pied. A Oran, des chars d'assaut mis en position de tir à tous les carrefours de la ville. Pas un village d'Algérie qui ne soit, sur ordre du commandement français, en état de siège.

Aujourd'hui, les Français savent que le F.L.N. est au pouvoir dans la conscience de chaque Algérien.

PARTOUT la grève, la vie arrêtée. Sur ordre du F.L.N.

Sur ordre du F.L.N., on voit les manifestants, partout solidement encadrés comme à Paris il y a quinze jours, obéir à leurs chefs et essayer d'éviter les heurts. Les chefs, les cadres, ne se cachent plus. Les Européens de leurs fenêtres, les soldats de leurs barbelés, voient les drapeaux vert et blanc, voient la discipline, voient l'encadrement, voient devant eux en action la force politique que sept ans de guerre ont forgée.

LA situation doit être comparée à celle de Dien-Bien-Phu. Elle en a les avantages et aucun des graves inconvénients. C'est une occasion exceptionnelle.

L'Armée française n'est ni défaite, ni en passe de l'être. La France n'est pas, comme après le désastre du Tonkin, prise à la gorge. Elle peut traiter de sang-froid. Le peuple français le sait et le ressent. Aucun sentiment d'humiliation, aucune amertume d'impuissance. Traiter avec le F.L.N. ne sera pas une obligation physique sous la contrainte. Ce sera un acte politique, non militaire, donc une manifestation de volonté.

Les avantages — le lecteur comprendra ce mot et l'excusera — de Dien-Bien-Phu étaient, hélas ! à quel terrible prix, de mettre l'opinion française devant la réalité. Si le fer de lance de notre armée s'était brisé sur les « bandes » de Giap, c'est donc que Giap avait tout le peuple du Tonkin avec lui. Sans Dien-Bien-Phu, jusqu'où n'aurions-nous pas englouti nos hommes, nos ressources, notre politique et notre avenir ? Après Dien-Bien-Phu, il y avait un interlocuteur incontestable et désigné.

La Toussaint du F.L.N. obtient, à nos yeux, le même résultat sans le prix. Il y a maintenant en face de nous un gouvernement F.L.N. qui a derrière lui son peuple, qui est capable de lui demander les sacrifices et la discipline. C'est une grande chance pour la France, et pour les Français qui veulent continuer de vivre en Algérie.

Sept ans de guerre ont apporté au F.L.N. l'expérience politique et lui ont appris aussi la nécessité de traiter. Le langage qu'il tient, les instructions qu'il donne, sont aussi réalistes qu'il est possible dans une situation révolutionnaire.

CERTES, il y a des morts, et cette journée aura fait couler de nouveau beaucoup de sang. Mais elle peut en épargner bien davantage, et ce sang versé peut être le plus fécond. Car jamais encore, comme en ce 1er novembre, l'opinion française n'aura été éclairée sur son intérêt.

Tant de Français ont cru, pendant tant d'années, qu'ils avaient affaire à une guerre sainte, que l'ennemi était l'Arabe, totalement, que cette guerre était inexpiable et serait interminable.

Les choses sont différentes, et maintenant elles sont simples. Il y a un allié naturel, et puissant, pour la France en Algérie : le F.L.N. Il y a un adversaire acharné : l'O.A.S. Si le gouvernement français et le gouvernement F.L.N. négocient demain et s'entendent, l'O.A.S. est écrasée.

Installer le F.L.N. à Alger, c'est dur, Oui, c'est dur. Mais il n'y a pas d'alternative. Si ce n'est pas le F.L.N. à Alger, ce sera l'O.A.S. à Paris. Quel est votre choix ?

Quel est votre choix, vous officiers de carrière, qui avez vu la semaine dernière l'un des meilleurs d'entre vous, le commandant Poste (j'étais avec lui au Groupe de chasse 1/5 dans l'aviation de la France Libre, je connais l'homme) abattu sur ordre de l'O.A.S. parce qu'il refusait de trahir sa mission ?

Quel est votre choix, vous C.R.S. et policiers, qui voyez chaque semaine les plus loyaux d'entre vous mis à mort par les tueurs de l'O.A.S. ?

Le choix sinistre, c'est la complicité, née de la peur. Le choix noble, c'est la négociation.

ENTRE le peuple français et le peuple algérien, est en train de se nouer une alliance profonde.

Même dans notre pauvre Parlement, taillé sur mesure, rogné, privé de tous moyens, il s'est trouvé cette semaine deux hommes courageux, et surtout lucides, l'un à l'Assemblée — M. Claudius Petit — l'autre au Sénat — M. Gaston Defferre — pour exprimer, face au banc des ministres, l'indignation et la honte que la répression raciste a provoquées dans ce peuple qui ne l'est pas. Le gouvernement a bégayé, et il a reculé.

Il continuera. Sa position d'équivoque, d'attente, d'hésitation, de complicité avec les nazis de l'O.A.S. n'est pas tenable.

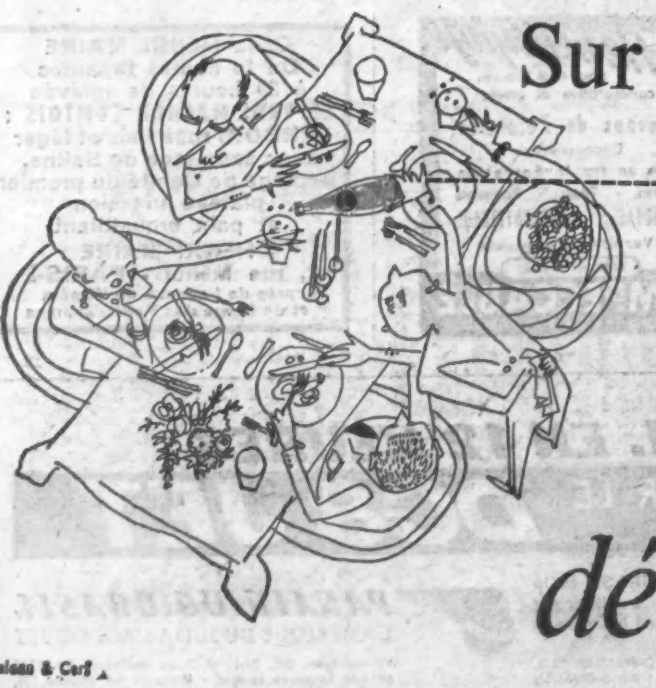
Il a essayé depuis des années de salir aux yeux des Français le mot de négociation. Il a dit que c'était l'abandon, la capitulation ; puis il a expliqué que c'était le marchandage, le dégagement. Le pouvoir ne sait plus ce qu'il dit. Et le mot qu'il a tant calomnié va redevenir ce qu'il est : le plus beau mot de la langue française.

Négocier, c'est construire. Négocier, c'est organiser la vie. Négocier, c'est choisir l'avenir contre la mort.

PAR un ultime effort, qui, hélas ! c'était inévitable, aura sacrifié, de tous côtés, de nouveaux innocents, le F.L.N. a montré par son 1er novembre qu'il était pour la France un interlocuteur capable de mener une négociation, de la conclure et de la faire respecter. Il a fait du peuple musulman un peuple politique.

A la France d'arracher de son flanc ce chancre horrible qu'est l'O.A.S. et de négocier l'avenir des deux peuples. C'est maintenant la mise à mort de l'O.A.S., ou la mise à mort de la France.

J.-J. S.-S.



Sur la bonne table...

LE MAGNUM

Perrier

MINÉRALE GAZEUSE NATURELLE

délectable !

Langelaan & Cerf

61-71